

Le Point

HORS-SÉRIE – LES MAÎTRES-PENSEURS



“Deviens ce que tu es”

NIETZSCHE

Le philosophe de l'anticonformisme

Sa vie, sa légende

Comment il a été récupéré

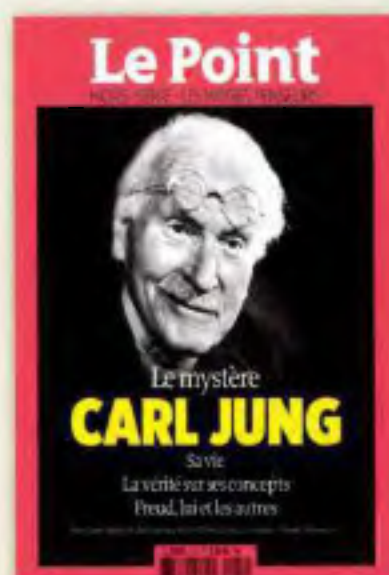
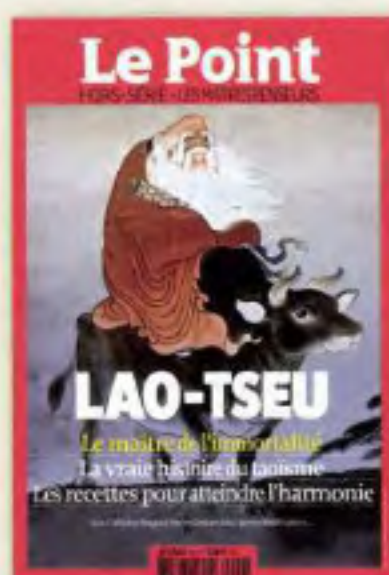
Ce qu'il a vraiment dit

Avec François Cusset, Volker Gerhardt, Georges-Arthur Goldschmidt, Pierre-André Taguieff, Patrick Wotling...

L 13820 - 14H - F: 6,90 € - RD



SAVOIR ET COMPRENDRE



Retrouvez tous les hors-séries du Point : religions, philosophes, grands maîtres, histoire de la pensée... Ces publications se sont imposées comme de véritables références de la connaissance.

Commandez-les directement sur

Le Point.fr



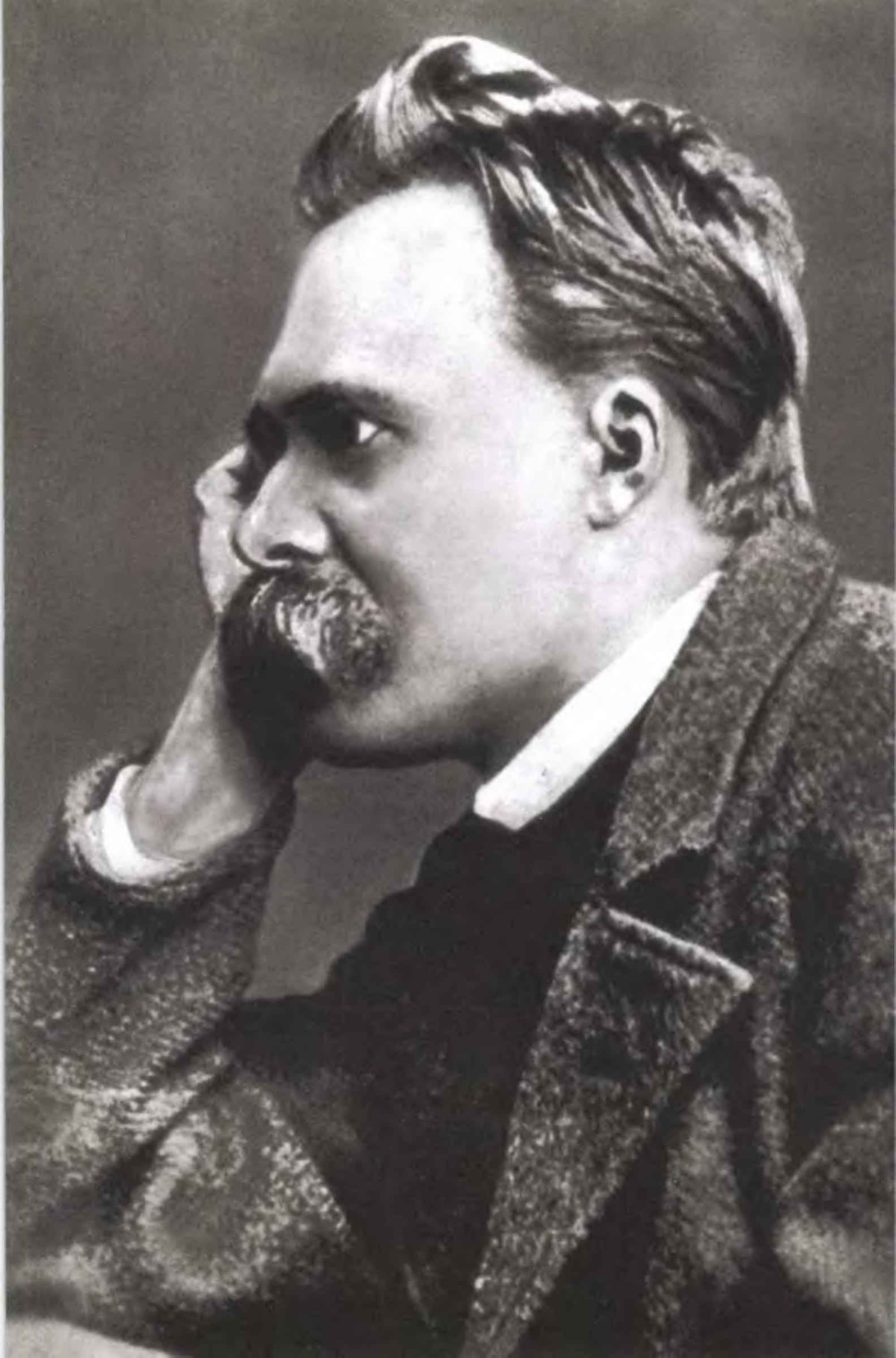
Rubrique 'Nos hors-séries'

L'irréductible

Par Catherine Golliau

Pourquoi lire Nietzsche aujourd'hui ? Pour apprendre à être libre. Dans une société dominée par la communication de masse, où l'homme étouffe dans le prêt-à-penser, rien de tel que cette pensée sans concession pour chasser les fausses valeurs. Radical en tout, ce « maître du soupçon » s'est attaqué à tous les fondements de la société, la religion, la politique, la morale, etc. Pourquoi ? Pour laisser s'épanouir la vie, sous toutes ses formes. Nietzsche est le philosophe de l'énergie, de la pulsion et de l'instinct. « *Deviens ce que tu es* », proclame son *Zarathoustra*. Et ose penser par toi-même. Sans mollesse, avec courage, avec honnêteté : loin d'être un tyran mégalomane, le surhomme de Nietzsche est un homme (ou une femme) prêt à assumer son destin à chaque instant et à se dépasser. Sans être le disciple ou l'esclave de personne. Lire Nietzsche, c'est se faire à bon compte une injection d'intelligence et d'énergie. C'est aussi se laisser séduire par une langue et un style uniques, des aphorismes profonds et brillants, qui ridiculisent bien des philosophies jargonneuses. Pourquoi lire Nietzsche, donc ? Pour le plaisir, et pour la joie qu'il inspire. ■

En couverture et page suivante : Nietzsche en 1882. Il a 38 ans, vient de rencontrer Lou von Salomé, dont il est follement amoureux, et publie *Le Gai Savoir*.



sommaire

AVANT-PROPOS **Contre, toujours contre** 6

Par Catherine Golliou

Par-delà vérités et mensonges 8

Par François Gauvin

LA VIE 10

Chronique d'une folie annoncée

LE WHO'S WHO 37

de Nietzsche

L'ŒUVRE 47

L'ode à la vie

LA POSTÉRITÉ 83

Valeur actuelle

Chronologie 103

Ce que Nietzsche a vraiment voulu écrire 105

Lexique 107

Bibliographie 114

Construire sa propre hiérarchie de valeurs : Nietzsche exige de chacun une indépendance d'esprit radicale, condition sine qua non de l'épanouissement de soi. Ou comment se rendre libre à l'heure du prêt-à-penser.

CONTRE, TOUJOURS CONTRE

« **O**h moi, je suis nietzschéen. » À la cafétéria, l'assistance est restée sans voix. Certains, vaguement honteux, se sont peut-être demandé ce que voulait dire exactement « être nietzschéen ». Les autres, ceux qui croyaient le savoir, n'étaient pas sûrs d'avoir bien entendu : un disciple de Nietzsche, le nouveau chef ? Quelques pupilles se mirent à briller... Nietzschéen ? Déjà, ils imaginaient un surhomme les entraînant vers un destin glorieux, porté par des idées fracassantes qui allaient révolutionner le monde, et

d'abord leur entreprise, leur train-train quotidien.

Être nietzschéen, n'est-ce pas « se sentir plus », sortir du troupeau ? C'est chic, c'est fort, c'est élevé. Il n'y a pas plus corrosif et élégant : Nietzsche, c'est de la cocaïne intellectuelle. Rien d'étonnant à ce qu'en ce

début de XXI^e siècle, miné par la crise des valeurs et la déroute sociale, il soit en Occident le philosophe le plus populaire. Plus seyant que Descartes*, ou Hegel*, moins classique que Platon*, plus facile que Spinoza*. Plus poétique aussi. Et beaucoup plus provocateur. Friedrich Nietzsche, le penseur ultralucide de « Dieu est mort », le poète de *Zarathoustra* est aussi l'un des philosophes les plus souvent cités, peut-être parce qu'il est le roi de l'aphorisme*, de la phrase courte

et dense, idéale à l'époque des SMS et de Tweeter. Pas étonnant que les jeunes ambitieux revendiquent son label : même David Bowie se réclame de l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Sauf que Nietzsche aurait sûrement détesté ces allégeances : on n'est pas nietzschéen, on est soi. Malentendu fondamental, comme nous l'expliquent dans ce dossier les grands spécialistes de Nietzsche que sont Volker Gerhardt, Patrick Wotling et Georges-Arthur Goldschmidt.

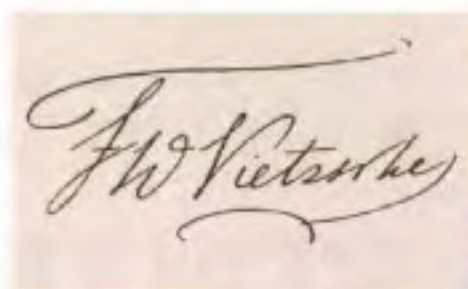
Une pensée pleine de vie

L'auteur du *Gai savoir* et de *Par-delà bien et mal* est d'abord le philosophe de l'anticonformisme. « Soyons durs », exige-t-il, c'est-à-dire « honnête », droit, probe. Dans le XIX^e siècle bousculé par l'éveil des nationalités, la révolution industrielle, la colonisation et l'explosion des sciences, le petit prof en congé de l'université de Bâle est une grenade dégoupillée. Il rejette tout : la médiocrité, la religion, la politique, la morale, la science, la vérité. Tout ? Sauf la chaleur du soleil, la beauté d'une musique sublime ou la légèreté d'une danse. Sauf la force des pulsions que la société s'entend trop bien à réprimer.

« Le génie réside dans l'instinct », écrit-il dans *Humain, trop humain*. L'instinct, « cette poubelle de nos ignorances » disait le biologiste Jean Rostand (1894-1977) : c'est lui qui alimente la force vitale de l'homme, cet homme nietzschéen qui vibre et palpite au

Souvent cité, parfois à tort et à travers, Nietzsche est le roi de l'aphorisme, de la phrase courte et dense, idéale à l'époque des SMS et de Tweeter.

fil de ses intuitions. Nietzsche prône l'intelligence du corps, la toute puissance du réel contre celle de l'esprit castrateur. Contre l'idée, lui, le radical, choisit l'homme, bien qu'il s'afflige de sa petitesse, et pour l'ai-



Friedrich (Wilhelm) Nietzsche, 1844-1900.

sophes, ces « philistins* de la culture », comme il les baptise obligamment. Porc-épic au maniement difficile (ses amis auront besoin de beaucoup de patience), Friedrich va aussi plaire aux libertins et autres adeptes

des voies dérivées : ne se présente-t-il pas comme « le premier des immoralistes » ? Et aujourd'hui ? Comment lirait-il notre époque, cet ennemi des fanatismes, ce pourfendeur du prêt-à-penser ? Serait-il pour le mariage pour tous ? Rirait-il de notre obsession du politiquement correct, de notre souci de compassion, de notre amour de l'humanitaire ? Que penserait-il des Femen, ces Ukrainiennes adeptes du happening dénudé qui veulent remettre en cause les dérives machistes de la société ? Il ne les soutiendrait sûrement pas, par refus d'adhérer aux idées des autres. La liberté, pour Nietzsche, c'est détruire les valeurs communes pour créer les siennes propres. La philosophie doit être une leçon de vie. « Deviens ce que tu es », dit Zarathoustra. Question de volonté ? « Vouloir délivre. » Pas si simple...

Las. Sa sœur lui pique l'idée et l'offre à Hitler qui y voit une justification du III^e Reich. L'Antéchrist du frerot ne condamne-t-il pas la compassion ? Sœur Elisabeth offre aussi au Führer le concept nietzschéen du surhomme, l'homme d'exception que les nazis vont vouloir réduire à un héros aryen. Sans succès, certes, mais la pensée nietzschéenne ne sortira pas indemne de ce compagnonnage nauséabond. Le problème de Nietzsche, c'est que sa pensée, mouvante de livre en livre et souvent contradictoire, est aisément récupérable, et manipulable. Il suffit de s'accrocher à l'un de ses fils. Après 1945, tout le monde veut ainsi son Nietzsche, à droite comme à gauche, ainsi que nous l'expliquent Pierre-André Taguieff et François Cusset.

L'ennemi des fanatismes

Résumons : les athées l'aiment pour son antichristianisme virulent, les libéraux pour son hostilité à l'État. Ne fait-il pas dire à Zarathoustra : « Là où cesse l'État, c'est là que commence l'homme » ? C'est un individualiste radical, un antisocialiste sans concession (on l'a d'ailleurs beaucoup opposé à Marx*). Mais les anarchistes apprécient sa remise en cause de la hiérarchie des valeurs, les Européens l'aiment pour son antinationalisme, les intellos de gauche pour sa sensualité savante, les rebelles de tout poil pour son aptitude à briser les idoles, à commencer par les préjugés de ses collègues philo-

sophes, ces « philistins* de la culture », comme il les baptise obligamment. Porc-épic au maniement difficile (ses amis auront besoin de beaucoup de patience), Friedrich va aussi plaire aux libertins et autres adeptes

des voies dérivées : ne se présente-t-il pas comme « le premier des immoralistes » ? Et aujourd'hui ? Comment lirait-il notre époque, cet ennemi des fanatismes, ce pourfendeur du prêt-à-penser ? Serait-il pour le mariage pour tous ? Rirait-il de notre obsession du politiquement correct, de notre souci de compassion, de notre amour de l'humanitaire ? Que penserait-il des Femen, ces Ukrainiennes adeptes du happening dénudé qui veulent remettre en cause les dérives machistes de la société ? Il ne les soutiendrait sûrement pas, par refus d'adhérer aux idées des autres. La liberté, pour Nietzsche, c'est détruire les valeurs communes pour créer les siennes propres. La philosophie doit être une leçon de vie. « Deviens ce que tu es », dit Zarathoustra. Question de volonté ? « Vouloir délivre. » Pas si simple...

Cinq ans après la scène de la cafétéria, le chef de service fait sans bruit ce que lui demande la direction. Aurait-il fait sien cet autre aphorisme nietzschéen, aussi lucide que méprisant : « Tu veux avoir la vie facile ? Reste toujours près du troupeau et oublie-toi en lui » ? Pas si facile d'être un surhomme, encore moins d'être nietzschéen... ■ Catherine Golliau

Question de méthode

Le but de ce hors-série est aussi de faire découvrir les textes de Friedrich Nietzsche, présentés dans des encadrés intitulés « Dans le texte », et ceux de ses contemporains et de ses commentateurs (« Un autre regard »).

Les mots et les noms suivis d'une astérisque sont à retrouver dans le Lexique (p. 107).

Les écrits de et sur Nietzsche abondent. Très vite, falsifications et relectures ont fait de l'œuvre et de la vie du philosophe qui ne croyait pas à la vérité un terrain miné. Et puis Internet est arrivé...

PAR-DELÀ VÉRITÉS ET MENSONGES

Avril 2007, ramdam sur Internet. Diffusé sur Dailymotion, un court-métrage en noir et blanc intitulé *Nietzsche, les derniers jours* montre le corps frêle et tordu du philosophe paralysé, pareil à un navire échoué dans un large fauteuil. Son regard est éteint. Ses mains tremblotent, comme les images, qui sautillent. Un film de 1899, qui aurait été tourné quelques mois avant la mort du philosophe. Canular ? Après des semaines d'émoi, la vérité éclate : la vidéo n'est qu'un montage réalisé à partir de photos – authentiques celles-là – prises par le peintre allemand Hans Olde (1855-1917) au cours de l'été 1899 (cf. p. 48). Une falsification de plus dans l'histoire des déformations de la vie et de l'œuvre de Nietzsche.

Esthétiser l'existence jusqu'à la farce

À qui la faute ? D'abord à Nietzsche lui-même. Il ne ratait jamais une occasion de se mettre en scène – posture inhabituelle en philosophie depuis Emmanuel Kant* –, et souvent en forçant le trait. Entre *La Naissance de la tragédie* (1871-1872) et *Ecce Homo* (1888), son œuvre témoigne ainsi de l'évolution de ses sentiments pour Richard Wagner (cf. p. 17), le chancelier Otto von Bismarck et l'Allemagne (cf. p. 20), les femmes (cf. p. 26) ou Arthur Schopenhauer (cf. p. 52). « Je ne suis pas resté sans témoigner de moi », écrit-il dans *Ecce Homo*, son œuvre la plus biographique. Mais, toujours, il cherche à esthétiser son existence, parfois

explicitement jusqu'à la farce. Ainsi, les titres de chapitres de ce même livre disent pourquoi il est « si sage », pourquoi il écrit « de si bons livres »... Quant au titre (*Ecce Homo* : « Voici l'homme ! »), c'est, selon les Évangiles, ce qu'aurait dit Ponce Pilate pour présenter Jésus à la foule en colère...

Nietzsche s'amuse avec les faits, et il le dit : « Non, il n'y a précisément pas de faits, mais que des interprétations » (*Fragments posthumes*, 1886-1887). Sa riche correspondance – que ce soient les lettres à sa mère Franziska, à sa sœur Elisabeth, à ses amis comme le très fidèle Peter Gast (cf. p. 40), Franz Overbeck (cf. p. 41), Edwin Rohde (cf. p. 42), Malwida von Meysenbug (cf. p. 45) ou Cosima Wagner (cf. p. 46) – témoigne de ses joies et de ses passages à vide. Elle révèle un Nietzsche souvent malade ou hypocondriaque, mais toujours passionné et inquiet, notamment au sujet des ventes de ses livres, qui peinent à démarrer avant 1895, date à laquelle il n'est plus en état de le savoir.

Quant aux biographies, les parutions démarrent en trombe dès 1894, avec celle de son amie Lou Andreas-Salomé (cf. p. 38), suivie l'année suivante d'une réplique de sa sœur (cf. p. 33), qui reproche à Lou des approximations éhontées. Elisabeth est celle qui gère les archives de Nietzsche... Elle se réserve un accès exclusif à l'ensemble des manuscrits, lettres et notes de Friedrich alors inédits, mais aujourd'hui pour la plupart publiés, en partie grâce à elle. Comme

ses récits d'enfance, dans lesquels il raconte comment il a vécu la mort de son père et de son jeune frère. La biographie qu'Elisabeth écrit sur son frère, dont le premier des trois volumes paraît donc en 1895, est truffée de citations inédites. Elle a certes permis de découvrir un Nietzsche plus intime, plus amical, mais aussi démesurément héroïque, chaste et « moralement correct », lui qui se considérait pourtant comme « le premier des immoralistes ».

Et c'est toujours Elisabeth, aidée de l'ami Peter Gast, qui publie en 1901, puis en version augmentée en 1906, *La Volonté de puissance*. Un triomphe que cette compilation très sélective de notes manuscrites – dont quelques-unes sont carrément falsifiées – réalisée à partir d'un projet que Nietzsche avait pourtant abandonné... Pendant plus d'un demi-siècle, ce faux sera considéré comme *das Hauptwerk*, l'œuvre majeure de Nietzsche. C'était avant la révélation du subterfuge, dans les années 1960, par les futurs auteurs de la première édition critique des œuvres de Nietzsche, les Italiens Giorgio Colli et Mazzino Montinari. Coup de tonnerre, qui jeta le discrédit non seulement sur les publications posthumes, mais aussi sur les biographies et témoignages antérieurs qui, d'un coup, devenaient tous suspects, jusqu'à preuve du contraire.

Ils étaient pourtant légion, depuis la biographie de Rudolf Steiner (cf. p. 44), auteur d'un *Nietzsche dans son œuvre* (1895), jusqu'aux « souvenirs » des proches de Nietzsche, Paul Deussen (1845-1919), Malwida von Meysenbug et Franz Overbeck, parus au début du XX^e siècle. *Nietzsche, sa vie et sa pensée* (1920-1931), œuvre en six volumes du germaniste français Charles Andler (1856-1993), comme le magnifique *Combat avec le démon* (sur Kleist, Hölderlin* et Nietzsche) de l'écrivain viennois Stefan Zweig (1881-1942) sont de même faussés par le filtrage des œuvres dû à Elisabeth. Ainsi pour la scène de l'effondrement de Nietzsche (cf. p. 29) à Turin. Le philosophe se serait jeté en pleurs au cou d'une jument cravachée par son cocher. Légende ou réa-

lité ? « C'est l'une des nombreuses inventions ajoutées à la biographie nietzschéenne », assure le spécialiste de Nietzsche, Patrick Wotling. Ce n'est qu'à la fin des années 1970, avec la publication par le Suisse Curt Paul Janz (1911-2011) de *Nietzsche, biographie* (1978-1979), que le public – allemand d'abord, puis anglais et français – pourra compter sur une biographie intellectuelle relativement fiable, riche de témoignages de première main, avec un appareil critique resté jusqu'à aujourd'hui sans équivalent.

La recherche des allusions cachées

Mais les recherches ne cessent d'évoluer. La tendance aujourd'hui ? Comparer les textes de Nietzsche à ceux qu'il aurait pu lire, pour découvrir de possibles emprunts inavoués et mieux connaître son parcours intellectuel. Il est ainsi fort probable que Nietzsche a lu le philosophe Arthur Schopenhauer avant qu'il ne déclare l'avoir découvert chez un libraire de Leipzig par un jour d'automne 1865... Autre optique, traquer de possibles allusions cachées dans les œuvres. *Ainsi parlait Zarathoustra* fourmillerait de doubles sens, assure le chercheur Paolo D'Iorio, initiateur d'*hypernietzsche.org*, projet désormais abandonné dont il voulait faire une plateforme internationale des études nietzschéennes sur le web¹. Toute l'œuvre de Nietzsche est toutefois déjà sur Internet et ses groupies peuvent consulter les dernières retranscriptions et fac-similés allemands sur le site *nietzsche.org*, qui prend le relai d'*hypernietzsche*. Avec l'œuvre de Janz et les articles universitaires, c'est aujourd'hui la source la plus fiable pour connaître ce que Nietzsche a vraiment dit et écrit. Encore faut-il connaître la langue de Goethe... Et se brancher sur Internet, par ailleurs source intarissable de contre-vérités sur le philosophe à moustaches. ●

« Il n'y a précisément pas de faits, disait lui-même Nietzsche, mais que des interprétations. »

François Gauvin, auteur de *Bayrou, Hollande, Joly, Le Pen, Mélenchon, Sarkozy... Leur philosophie* (Germina, 2012).

1. « Genèse, parodie et modernité dans *Ainsi parlait Zarathoustra* », *hypernietzsche.org*, version du 15 avril 2013.

la vie

CHRONIQUE D'UNE FOLIE ANNONCÉE

Doté d'une intelligence et d'une lucidité extrêmes, Nietzsche est en revanche peu doué pour la vie. Brillant, mais incompris, il subit très tôt l'épreuve de la maladie et de l'échec. Jusqu'à sombrer dans la folie.

Les tourments de l'élève Nietzsche 11

par Victoria Gairin

Monsieur le professeur 14

par Daniel Vigneron

DÉCRYPTAGE La passion Wagner 17

par Aliocha Wald Lasowski

REPÈRE De la difficulté d'être allemand 20

par François Gauvin

Les démons du Midi 22

par Marine de Tilly

DÉCRYPTAGE Amours déçues 26

par Sophie Pujas

Ce cheval qui aurait fait pleurer Nietzsche 29

par Élise Lépine

DÉCRYPTAGE Enquête sur un décès 30

par François Gauvin

L'œuvre détournée 33

par Sophie Pujas



Nietzsche à 20 ans. Il est tout juste bachelier et va étudier la philologie à l'université de Bonn.

AND-MAJES

Enfant choyé, l'auteur d'*Ainsi parlait Zarathoustra* vit dans un univers féminin jusqu'à son entrée dans un collège de haut niveau. Solitaire, il se réfugie alors dans la musique et l'étude des textes anciens.

Les tourments de l'élève Nietzsche

Sur la morne plaine thuringienne, qui vit couler le sang des Prussiens face aux troupes de Napoléon, se trouve le paisible village de Röcken. Quelques granges, une petite église et un presbytère entouré d'étangs et de vergers. Au premier étage, dans son cabinet de travail aux bibliothèques surchargées, le pasteur se met au piano afin de remercier Dieu pour le fils qu'il vient de lui donner. En ce 15 octobre 1844, comment appeler

ce premier enfant autrement que du nom de son souverain vénéré, Friedrich Wilhelm IV, dont il fut le précepteur et dont ce jour est l'anniversaire ?

Bien des biographes, dont Friedrich Nietzsche lui-même, feront de son enfance saxonne auprès de son père un âge d'or, l'idylle avant le chaos. « *Le père est mort* », dit-on en effet à l'enfant quatre ans plus tard, annonce qui sera reprise en funeste écho par le célèbre « *Dieu*

est mort » de Zarathoustra. Le pasteur Nietzsche est-il mort des suites d'une chute dans l'escalier

du presbytère, ou les maux de têtes et le ramollissement cérébral sont-ils héréditaires chez les Nietzsche ? Le débat n'est

pas clos. Pour Friedrich, en tout cas, la nouvelle sonne comme la fin d'un monde. D'autant que quelques mois plus tard, Joseph, son petit frère, meurt subitement. La mère, Franziska, fille et petite- ● ● ●

**15 OCTOBRE
1844**

Naissance à
Röcken (Prusse).

DANS LE TEXTE

« Il me manqua la direction d'une intelligence masculine »

« Je fus moi-même, dans une grande mesure, chargé du soin de mon éducation. Mon père [...] mourut prématurément ; il me manqua la direction ferme et réfléchie d'une intelligence masculine. Lorsque, au sortir de l'enfance, j'entrai au collège de Pforta, je ne connus qu'un succédané de l'éducation paternelle : la discipline uniforme d'une école bien organisée. Mais cette contrainte quasi militaire qui, destinée à agir sur la masse, traite l'individu de manière froide et superficielle, ne faisait que me ramener de nouveau à moi-même. Contre un règlement aveugle, je préservai mes aspirations et mes goûts particuliers, [...] je m'efforçai de briser la rigueur d'un emploi du temps pétrifié en me livrant à une poursuite exacerbée du savoir universel et de ses joies. Il ne s'en fallut que de quelques occasions contingentes que je ne me risquasse alors à devenir musicien. [...] Ce n'est que vers la fin de ma scolarité à Pforta que, voyant clair en moi, j'abandonnai entièrement l'idée d'une carrière artistique ; la place ainsi libérée fut dès lors occupée par la philologie* ».

Écrits autobiographiques, traduction Marc Crépon, préface, notes et annexes de Yannick Souladé, © Manucius, 2011

●●● fille de pasteurs, s'installe dans la ville voisine de Naumburg, au bord de la Saale. Friedrich se sent perdu. « *Le passage d'un grand bonheur à un grand malheur, notera-t-il en 1862 dans ses Écrits autobiographiques¹, l'abandon du village natal, l'entrée dans l'agitation de la vie urbaine, tout cela agit sur moi avec une telle force que chaque jour je la ressens en moi.* »

Fritz le raisonneur

Couvé, admiré, le petit Fritz, comme on l'appelle alors, grandit dans un univers exclusivement féminin, entouré de sa mère, de sa sœur, de sa grand-mère et de ses tantes. Il est très doué et il le sait. Il rédige des poèmes, compose des mélodies, écrit des tragédies, des traités didactiques sur l'architecture ou la défense des places fortes, et se montre volontiers raisonneur, voire moralisateur. « *Quand on est maître de soi, enseigne-t-il à sa*

sœur, on est maître du monde entier. » Le goût du sacerdoce se manifeste très tôt, en même temps que son don pour la musique. Vers sa neuvième année, ses goûts s'étendent : un chœur de Haendel, entendu à l'église, lui ouvre les horizons de la grande musique. « *Il prit possession du clavier familial, s'accompagnant lui-même, développant un don d'improvisation qu'il portera jusqu'au génie,* raconte Daniel Halévy dans *Nietzsche* (Grasset, 1944). *Il improvisa des chants sur des textes bibliques.* »

En octobre 1858, suite aux conseils reçus par Franziska d'envoyer son fils dans une institution à la hauteur de ses prédispositions, « *l'enfant au front bombé, aux larges yeux,*

Sa mère aimerait le voir pasteur, comme ses ancêtres, mais Nietzsche préfère la musique.

aux ardentes prunelles », tel que le décrit Halévy, fait son entrée au collège de Pforta. Ce monastère proche de Naumburg fut l'un des foyers de la Réforme luthérienne* : les règles y sont strictes. Nietzsche souffre d'être séparé des siens. « *Pforta ressemblait beaucoup aux écoles de cadets prussiens, à ceci près que les officiers qu'on y formait n'étaient pas destinés au commandement militaire, mais à la conduite intellectuelle du peuple* », rappelle Curt Paul Janz (*Nietzsche*, Gallimard, 1984). Parmi les anciens élèves, rien de moins que Novalis*, les frères Schlegel* ou Johann Gottlieb Fichte*.

Un adolescent austère

Pendant six ans, le jeune homme va subir « *la discipline uniforme d'une école bien organisée* », qui détonne avec la curiosité de l'adolescent. Mais quoi de plus gratifiant que de surmonter les obstacles ? Fritz se plonge dans l'étude des classiques grecs et latins. Dès février 1859, il écrit à son ami d'enfance, Eduard Wilhelm Pinder : « *Quand je n'ai rien d'autre à faire, je transcris en latin ce qu'il a pu, ça et là, m'arriver de lire ou d'entendre, en m'efforçant de penser latin.* » Deux ans plus tard, la découverte de Salluste* agit sur lui comme une révélation, quoique peut-être un peu exagérée dans *Crépuscule des idoles* (1888) : « *Mon sens du style, de l'épigramme conçue comme style, s'est éveillé presque instantanément au contact de Salluste. Je n'ai pas oublié l'étonnement de mon vénéré maître Corssen le jour où il dut donner la meilleure note à son plus mauvais latiniste. D'un seul coup, j'en étais venu à bout.* »

À 17 ans, l'adolescent se tourne vers les poètes. Et médite sur le



La maison natale de Nietzsche, à Röcken (Saxe), où son père est pasteur.

Manfred de Byron*. « Le savoir est amer : ceux qui savent le plus / Plus profondément pleurent la vérité fatale, / L'arbre du savoir n'est pas l'arbre de vie. » Sa mère aimerait le voir pasteur, comme ses ancêtres, mais il est plutôt tenté de se consacrer à la musique, passion qu'il partage avec ses amis Gustav Krug et Eduard Wilhelm Pinder, dont il est resté très proche. Ils s'informent, par

lettres, de leurs dernières compositions... Friedrich écrit aussi beaucoup à sa sœur et à sa mère. « Mme Nietzsche multipliait pour lui les menues gâteries, mais n'épargnait pas les moralités, écrit Charles Andler (*Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Gallimard, 1958). Les envois de pâtisseries voisinaient dans les colis avec les reproches affectueux. » En 1864, malgré les projets maternels,

c'est la philologie classique – étude des textes anciens – et non la théologie qu'il choisit d'étudier à l'université de Bonn. L'adolescent austère s'intègre mal à la vie universitaire. Voilà ce qu'il écrit à l'un de ses amis au moment d'entrer dans une association estudiantine, comme il est alors d'usage : « J'ai mûrement réfléchi avant de franchir ce pas qui, étant donné mon caractère, m'a paru presque nécessaire » (in Nietzsche, Halévy). Mais il passe sa première Saint-Sylvestre seul, à méditer dans sa chambre et déplore les beuveries de ses camarades...

L'éveil à la philosophie

La qualité de son travail le fait toutefois remarquer par son professeur Friedrich Wilhelm Ritschl (1806-1876), philosophe et latiniste réputé. À l'automne 1865, Nietzsche suit son maître à Leipzig, où celui-ci a été muté. C'est là qu'il découvre les textes de Schopenhauer (cf. p. 52), notamment *Le Monde comme volonté et comme représentation*, qui vont éveiller sa passion pour la philosophie.

Grâce au soutien de Ritschl, l'étudiant est nommé à 24 ans professeur de philologie à Bâle (Suisse), faveur inattendue qui récompense ses excellents résultats et ses premiers écrits publiés par la revue allemande *Rheinisches Museum für Philologie*. Il met néanmoins du temps à accepter le poste par peur de la solitude, comme il l'écrit à son ami Erwin Rohde (cf. p. 42) : « Là-bas, je vais être seul, point d'ami dont la pensée résonne avec la mienne. » Il est loin de se douter que c'est à Bâle qu'il rencontrera celui qu'il admirera sans limite : Richard Wagner. ● Victoria Gairin

1. Éd. Manucius, préface, notes et annexes de Yannick Souladé, trad. Marc Crépon, 2011.

UN AUTRE REGARD

« Vous direz que je décris un phénomène »

Son professeur à Leipzig, Friedrich Wilhelm Ritschl, recommande ainsi Nietzsche pour un poste de professeur de philologie dans une lettre adressée à l'université de Bâle.

« De tous les jeunes talents que j'ai vus se développer sous mes yeux depuis trente-neuf ans, jamais encore je n'ai connu un jeune homme, ou essayé d'en aider un dans ma spécialité autant que je le puisse, qui ait été aussi mûr aussi rapidement et aussi jeune que ce Nietzsche. [...] Je lui prédis qu'il sera un jour au premier rang de la philologie allemande. Il a maintenant 24 ans : il est fort, vigoureux, en bonne santé, courageux physiquement et moralement [...]. De plus, il possède le don enviable de savoir présenter ses idées, de parler librement, aussi calmement qu'habilement et clairement. Il est l'idole et, sans le vouloir, le leader de toute la jeune génération de philologues – et ils sont assez nombreux –, qui, ici, à Leipzig, sont impatients de l'avoir comme conférencier. Vous direz que je décris un phénomène. Eh bien, c'est exactement ce qu'il est, et en même temps, agréable et modeste. [...] »

Traduction Catherine Golliau

Philologue surdoué, Nietzsche enseigne pendant dix ans à Bâle. Cette décennie très féconde, marquée par sa rencontre avec Richard Wagner, s'achève pourtant dans la douleur physique et morale.

Monsieur le professeur

En février 1869, Franziska Nietzsche reçoit une lettre de son fils contenant une simple carte de visite : « Friedrich Nietzsche, professeur adjoint de philologie* classique à l'université de Bâle. » Quelle surprise et quelle joie pour cette mère attentionnée ! Bâle, la ville d'Erasme, la libre cité helvétique, si régionale et en même temps si cosmopolite que les intellectuels venus d'Allemagne – fussent-ils radicaux – y sont les bienvenus.

À 24 ans, le jeune Friedrich vient d'être nommé professeur, alors même qu'il n'a pas en poche son diplôme de docteur. Mais il a été si chaudement recommandé par son professeur Friedrich Ritschl (1806-

1876), impressionné par ses publications dans la revue de philologie *Rheinisches Museum*, que les autorités universitaires se sont facilement laissées convaincre. De même obtient-il, le 23 mars, sans avoir soutenu de thèse, le titre de docteur de l'université de Leipzig.

Nietzsche béni des dieux ? Il a pu le croire en cet instant. Mais s'il exulte, c'est surtout que sa nouvelle affectation le met à proximité de Tribschen, petite bourgade près de Lucerne, où réside l'homme qui le fascine depuis quelques mois : le compositeur Richard Wagner (cf. p. 17). À l'université, dès son

**DE MAI 1869
À MAI 1879**

Professeur de philologie à l'université de Bâle. Il publie *La Naissance de la tragédie* en 1872.

arrivée, il détonne. Le 28 mai 1869, lors de sa leçon inaugurale consacrée à Homère*, le professeur de philologie critique radicalement sa propre discipline : elle doit sortir de l'érudition et du cloisonnement pour « être

encadrée et canalisée par une conception philosophique du monde ». Pas question pour lui d'être un « universitaire ruminant », selon sa propre expression.

Depuis quelques années déjà, dans cette Europe germanique baignée d'idéalisme et de raison hégéliennes, il a l'âme du contestataire. Lui, il a choisi le camp d'Arthur Schopenhauer (cf. p. 52), le philosophe de la volonté, du tragique et de l'instinct, ce pourfendeur d'illusions que sont pour lui la liberté, l'amour, le progrès... Déjà Nietzsche séduit son auditoire, se montrant un brillant improvisateur, professeur stimulant autant que bienveillant. Son public ? En 1870, l'université de Bâle ne compte que cent-seize étudiants, dont sept en philologie. Ses huit heures de cours hebdomadaires sont des séminaires restreints et, souvent, les cours se prolongent chez lui.

Outre son travail à l'université, Nietzsche donne également six heures de leçons au lycée de la

DANS LE TEXTE

« Je bénis l'apparition de ce phare du libre esprit qu'est mon livre »

Lettre de Friedrich Nietzsche à son éditeur Ernst Schmeitzner après la parution d'*Humain, trop humain* (20 juin 1878).

« Le soleil brillera de nouveau – même si ce ne sera pas le soleil de Bayreuth. Qui peut aujourd'hui dire où est le commencement, où est le déclin, et se sentir soi-même à l'abri de l'erreur ? Je ne veux cependant pas vous dissimuler que je bénis de tout mon cœur l'apparition de ce phare du libre esprit qu'est mon livre, à l'heure où les nuages s'accumulent noirs dans le ciel culturel de l'Europe et où l'intention obscurantiste vaut presque comme moralité. »

Correspondance, tome III, direction Giorgio Colli et Mazzino Montinari, traduction Jean Lacoste, © Gallimard, 2008

ville. Mais il se plaint très vite de sa charge de travail et de la vie sociale trop morne de Bâle, réduite aux invitations entre enseignants. Aussi, dès qu'il en a l'occasion, il part se réfugier chez les Wagner. Entre 1869 et 1872, il fait ainsi plus de vingt visites à Tribtschen, au cours desquelles le musicien, admirateur comme lui de Schopenhauer, le guide et le pousse dans ses réflexions extra-philologiques sur le renouveau de la culture et de la civilisation.

Un livre brûlot

La mission est exaltante pour Nietzsche, comme pour son ami Erwin Rohde (cf. p. 42), philologue à Leipzig, qui va largement inspirer la première grande œuvre de Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, qui paraît début 1872. On y voit Apollon*, dieu du rêve, et Dionysos*, dieu de l'extase festive, s'affronter et donner naissance à la tragédie qui concilie ces deux puissances (cf. p. 56). Ce sens du tragique, où le beau compense l'absence du sens de la vie, sera perdu avec Socrate* et l'avènement d'une philosophie de la raison. Avec Wagner, heureusement, affirme Nietzsche, la possibilité d'un art total réapparaît.

Le compositeur se fend d'une lettre ouverte dans le quotidien *Norddeutsche Zeitung* pour le soutenir avec chaleur : « Ce que nous attendons de vous ne peut être que la tâche de toute une vie, et de la vie d'un homme dont nous avons le plus urgent besoin, et tel que vous vous annoncez à tous ceux qui demandent aux sources les plus pures de l'esprit allemand, au profond sérieux qu'il apporte à toutes les choses auxquelles il se consacre, des éclaircissements et des indications sur ce que doit être la



À 24 ans, Nietzsche vient d'obtenir le titre de docteur de l'université de Leipzig.

culture allemande, pour pouvoir aider la nation ressuscitée à atteindre ses buts les plus nobles. »

Il dénonce un système éducatif au service d'une culture utilitariste.

Mais dans les milieux universitaires, les « philistins* de la culture », comme les appelle Nietzsche, considèrent le livre comme un brûlot. Et il ne fait rien pour s'attirer les bonnes grâces de ses collègues. De janvier à mars 1872, il donne ainsi cinq conférences sur « l'avenir de nos établissements d'enseignement ». Là encore, il renverse la table en dénonçant un système

éducatif au service « d'une culture utilitariste axée sur l'assouvissement des désirs ». L'éducation doit développer l'autonomie et la connaissance de soi chez les élèves. « Le meilleur maître est un dresseur qui cherche à éduquer leurs instincts. » Ses confrères s'étouffent... Ce ne sont toutefois pas ses prises de position qui vont remettre en cause son séjour à Bâle, mais sa santé : à partir de 1873, les migraines qu'il ressent depuis déjà trois ans deviennent intolérables et sa vue est affectée. S'y ajoutent bientôt des insomnies et des douleurs d'estomac.

Il continue toutefois à professer, tout en publiant. De 1873 à 1876, ce sont les quatre *Considérations* ●●●

●●● *inactuelles*, le terme « inactuel » faisant référence à l'idée qu'il faut cesser de lire le passé à travers le prisme du présent. Il y revient sur les « philistins de la culture », se penche sur l'histoire, sur Schopenhauer et sur son mentor, Wagner. Pourtant, dès 1873, le premier ferment de discorde se fait jour avec le maestro tant aimé. Il s'agit du nationalisme allemand dont le maître de Bayreuth va devenir progressivement le porte-étendard, alors que Nietzsche s'en démarque radicalement.

Après avoir renoncé en 1869 à la nationalité prussienne pour devenir apatride, il s'était quand même engagé en août 1870 dans l'armée allemande pour participer, comme infirmier, à la guerre contre la France (cf. p. 20). Mais son exaltation patriotique avait vite fait place à l'inquiétude devant Strasbourg en feu. Trois ans après, dans sa première *Considération*, il affirme, à propos des dangers de la grande victoire : « [Il faut] s'en accommoder de manière à ce qu'il n'en résulte pas une défaite plus grave : la défaite de l'esprit allemand au profit de

La découverte des auteurs français l'éloigne encore de Wagner et de Schopenhauer.

l'Empire allemand. » Pour lui, l'activité scientifique et culturelle de l'empire bismarckien (cf. p. 20) « n'est en fait qu'une flegmatique indifférence à la civilisation ».

La fin des illusions

Son rejet de l'Allemagne, son dégoût pour l'antisémitisme vont faire de Nietzsche un anti-Wagner. Au point qu'il foule au pied la fonction prométhéenne* de l'art wagnérien en osant prétendre, dans *Humain, trop humain* : « En soi, aucune musique n'est profonde ou significative. » Terrible désaveu que Wagner ne pourra jamais lui pardonner. D'autant qu'il écrit en décembre 1876 à Cosima, l'épouse du maître (cf. p. 46) : « Je me retrouve en opposition avec Schopenhauer. [...] Sur presque tous les points de doctrine, je suis dans le camp adverse. » Le camp adverse ?

Celui de l'humain et de la liberté du créateur et du philosophe. La jeunesse de Nietzsche s'est enfuie, de même que ses illusions, ses engouements et sa santé. Malade, il suspend ses cours en février 1876 et se met en disponibilité à l'automne pour un an.

D'octobre 1876 à mai 1877, un voyage à Sorrente, près de Naples, en compagnie de l'écrivain Malwida von Meysenbug (cf. p. 45), rencontrée quatre ans plus tôt à Bayreuth, précipite la rupture de ses amarres bâloises. Sous le ciel de l'Italie, où il vit avec son ami Paul Rée (cf. p. 42), il se plonge dans les auteurs français (La Rochefoucauld*, Chamfort*, Voltaire*, Michelet*,...) et s'éloigne encore de son credo wagnéro-schopenhauerien. Il va en tirer son premier vrai ouvrage de philosophie, paru en 1878 : *Humain, trop humain*. Dédié à Voltaire, ce « livre pour esprits libres » rejette le caractère supra-naturel des concepts comme la vérité, le beau, la raison qui, loin d'être des absolus, ne sont que des produits de la chimie des sentiments humains. Et c'est à « l'école du soupçon » qu'il faut, selon lui, tout revisiter.

Fin 1877, il revient à Bâle et recycle ses anciens cours. Il s'est éloigné de ses complices Overbeck et Rohde (cf. p. 41 et 42), qui viennent tous deux de se marier, mais aussi de ses amis de collège, le philosophe Paul Deussen (1845-1919) resté résolument schopenhauerien, et le baron Carl von Gersdorff (1844-1904), qui a eu le tort de se fâcher avec Malwida. « Je n'ai pas le talent d'être fidèle », commentait-il. Même pas à l'université dont il démissionne en mai 1879. L'esprit libre peut commencer sa vie d'errance. ●

Daniel Vigneron

DANS LE TEXTE

« J'oubliais de songer à mon propre intérêt »

« Pendant que j'étais à Bâle, tout mon régime intellectuel, sans en excepter mon emploi du temps, n'était qu'un gaspillage absolument insensé de forces extraordinaires, sans qu'il y ait eu compensation par l'adduction de forces nouvelles, sans que j'aie songé même à trouver une compensation à ce gaspillage. Je ne savais pas rester sur mon quant-à-soi, je n'étais pas soumis à la tutelle d'un instinct impérieux, je me faisais l'égal du premier venu, j'oubliais de songer à mon propre intérêt, de garder mes distances – voilà quelque chose que je ne me pardonnerai jamais ! Lorsque je fus presque au bout, par le fait que j'étais presque au bout, je me mis à réfléchir à la profonde déraison de ma vie, à "l'idéalisme". La maladie seule me ramena à la raison. »

Ecce Homo, tome 2, *Pourquoi je suis si malin*, traduction Henri Albert, 1908



Richard Wagner au piano dans sa villa Wahnfried de Bayreuth, proche du Palais des festivals où sont présentés ses opéras.

Avec Wagner, dont il admire la musique et qu'il considère presque comme un père, Nietzsche vit une amitié intense. Son rejet du compositeur, dont il condamnera les fantasmes de pureté germanique, n'en sera que plus fort.

DÉCRYPTAGE

La passion Wagner

« **A**mitié d'astres : nous étions amis et nous sommes devenus étrangers [...]. Nous sommes deux navires dont chacun a son but et sa route [...]. Mais alors la force toute puissante de notre tâche nous sépara, nous poussant vers des mers différentes, et peut-être ne nous reverrons-nous plus jamais. » Le paragraphe 279

du *Gai Savoir*, publié en 1882, près de vingt-cinq ans après la première rencontre de Nietzsche avec le compositeur Richard Wagner, résume en une magnifique formule la relation passionnelle qui les unit. Pour le jeune philosophe, Wagner est un ami, un maître, presque un père. Il

représente en tout cas l'une des expériences les plus fortes de sa vie. Comment cette admiration devint-elle hostilité ?

Leur rencontre a lieu en Suisse le 8 novembre 1868, chez la sœur de Wagner, Ottilie Brockhaus, proche du latiniste Friedrich Ritschl (cf. p. 13). ●●●

**8 NOVEMBRE
1868**

Rencontre avec
le compositeur
Richard Wagner.

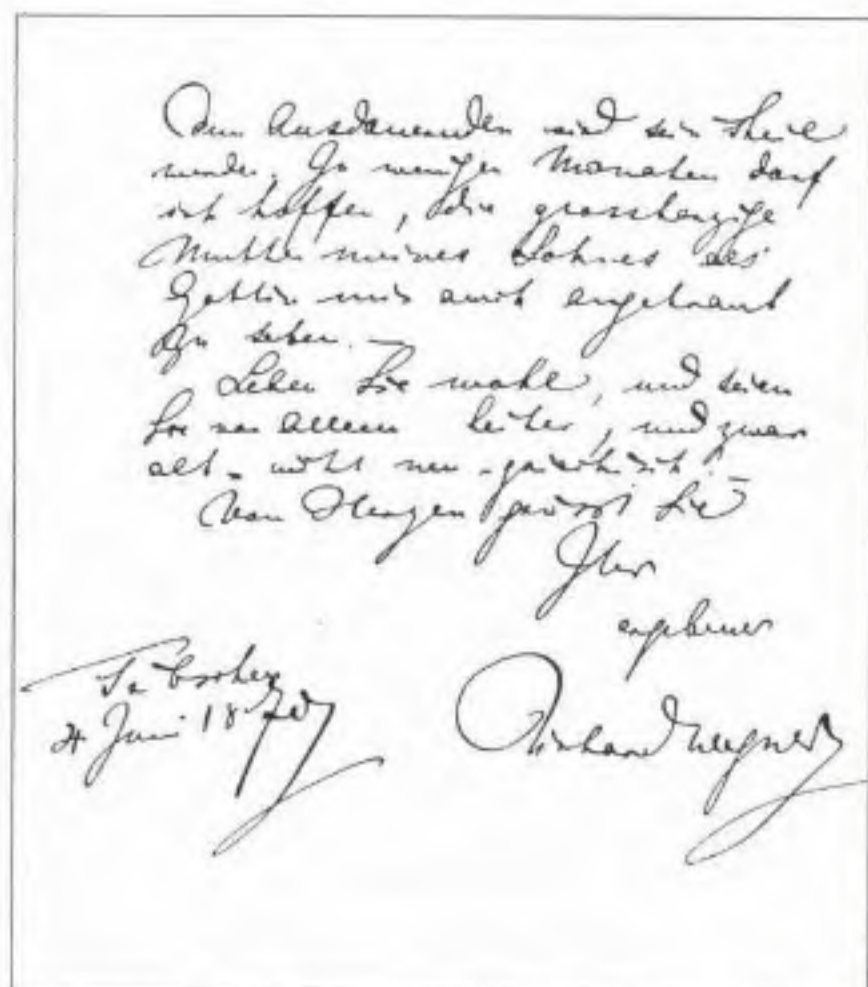
●●● Quelques jours plus tôt, à Leipzig, Friedrich a entendu pour la première fois en concert la musique du compositeur : le prélude de *Tristan et Isolde* et l'ouverture des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*. Bouleversé, il écrit à son ami Erwin Rohde (cf. p. 42) : « Chaque fibre, chaque nerf tressaille en moi. »

De nombreux points communs
Malgré la différence d'âge (Nietzsche a 24 ans, Wagner, 55), les deux hommes ont de nombreux points communs : Friedrich est né près du village natal de la mère de Wagner, aux portes de la Thuringe. Ils admirent Schopenhauer (cf. p. 52) pour qui la musique est l'art qui représente le pur vouloir, le double fulgurant de l'univers. Wagner raconte des épisodes de sa vie d'étudiant et, chose rare, arrache à Nietzsche des éclats de rire. Ils se promettent de se revoir. « Quel homme prodigieusement vif et fougueux, à l'élocution très preste, et plein d'esprit », écrit alors le philologue.

Le 15 mai 1869, Nietzsche, qui vient d'être nommé professeur de philologie à l'université de Bâle, se présente à la porte des Wagner, à Tribschen sur le lac des Quatre-

Wagner, chose rare, arrache à Nietzsche des éclats de rire en lui contant sa vie d'étudiant.

Cantons. Rendez-vous est pris pour déjeuner, le lundi. Merveilleux instants qui inaugurent une relation qui durera jusqu'en 1872. « Ces trois années pendant lesquelles j'y ai fait vingt-trois visites, que ne représentent-elles pas pour moi ! », écrira Nietzsche avec nostalgie



De 1869 à 1872, Wagner et Nietzsche vivent une amitié sans failles. En juin 1870, le compositeur donne au philosophe des nouvelles de son autobiographie, *Mein Leben*.

dans une lettre adressée le 1^{er} mai 1872 à son ami Carl von Gersdorff (1844-1904). Il revient à Tribschen le 5 juin 1869, alors que Cosima (cf. p. 46) met au monde le troisième enfant du couple, Siegfried, après Isolde et Eva. C'est ainsi qu'il devient un habitué de la maison. Les enfants l'appellent « oncle Nüttsche » : il joue avec eux, se déguise en Père Noël, fabrique des jouets ou en rapporte de Bâle.

Dès la parution de *La Naissance de la tragédie*, en 1872, il salue par une « dédicace à Richard Wagner » l'événement que constitue sa musique, rendant indissociables la tragédie grecque et le drame musical wagnérien. Le Maître est séduit : « C'est le livre que j'appelais

de mes vœux. » Mais le vers est dans le fruit. Est-ce parce que Nietzsche aime secrètement Cosima d'un amour impossible ? Certains historiens l'affirment. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'a pas apprécié le nationalisme exacerbé de Wagner pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871 et qu'il ne supporte pas les projets démesurés du musicien pour le festival qu'il organise à Bayreuth en 1876. Lors d'une répétition, il laisse trainer une brochure du *Chant du triomphe* de Brahms*, suscitant chez le compositeur une rage folle : « C'est du Schumann* relié en veau ! » Cette année-là, pourtant, la quatrième et dernière *Considération inactuelle*, intitulée

DANS LE TEXTE

« Vous vivez et agissez continuellement en moi »

« Le jour de votre anniversaire éveille en moi les plus personnelles pensées. Vous m'avez fait ressentir au plus profond de mon être quelque chose qui n'est accessible qu'à moi-même. De telles expériences ne s'additionnent pas [...]. »

« Il y a un peu plus de sept ans, je vous rendais, pour la première fois, visite à Tribtschen; permettez-moi de vous révéler aujourd'hui que, depuis cette date, chaque année en mai je fête mon "anniversaire intellectuel". Car depuis ce jour vous vivez et agissez continuellement en moi, comme une goutte de sang nouveau que je ne possédais pas avant. [...] Recevez donc tous mes remerciements, vous qui m'avez éveillé ! [...] »

Nietzsche à Richard Wagner pour le 63^e anniversaire de ce dernier, Bâle, 1876, traduit par Bernard Mialhe, dans *Wagner, une étude documentaire*, © Gallimard, 1976

« Richard Wagner à Bayreuth », marque encore un attachement. « Ami ! Votre livre est prodigieux ! Où avez-vous appris à me connaître ainsi ? », lui écrit le compositeur.

Règlement de comptes

Mais des indiscretions sur l'état de santé du philosophe, obtenues par Wagner grâce au Dr Otto Eisner, anéantissent leur amitié. Nietzsche estime que le compositeur a trahi sa confiance en affirmant que sa maladie a pour origine « une perversion de l'instinct sexuel ». Humilié, étouffé par l'emprise de Wagner, il ne voit plus dans le musicien qu'un prophète exalté par la germanisation de son art. Leur dernière rencontre a lieu à Sorrente, près de Naples, le 5 novembre 1876.

En 1877, Nietzsche rend à Rohde le buste de Wagner qu'il lui avait emprunté. Un an plus tard, *Humain, trop humain* dénonce les fantasmes de pureté germanique du compositeur, comme un signe de décadence qui ne voit plus dans l'art que matière à intrigues.

Nietzsche condamne en même temps le wagnérisme, le nationalisme et l'antisémitisme. « Wagner était de loin l'homme le plus complet que j'aie connu, mais il existe entre nous une offense mortelle », écrit-il dans une lettre à Malwida von Meysenbug (cf. p. 45), le 13 février 1883. En 1882, lors du second festival de Bayreuth, il avait considéré comme la pire des abominations la dévotion mystique à la croix

chrétienne qui inspirait *Parsifal*. Après la mort du compositeur, le philosophe poursuit son règlement de comptes à travers *Le Cas Wagner* (1888) et *Nietzsche contre Wagner* (1889), écrit avant de sombrer dans la folie. C'est qu'à ses yeux, la musique de Wagner est devenue un simulacre et son usage intensif de la gamme chromatique, un artifice.

Contre l'envoûtement nordique du « rusé serpent à sonnette », le philosophe va célébrer *Carmen* (1875) et la légèreté de l'amour sol y sombra de l'opéra du Français Georges Bizet* (cf. p. 22). Mais de sa passion pour Wagner, Nietzsche gardera un double sentiment de défiance et de nostalgie qu'il exprime ainsi dans *Ecce Homo* (1888) : « Je fus wagnérien. [...] Aujourd'hui encore, je cherche en vain une œuvre qui ait la même dangereuse fascination, la même effrayante et suave infinitude. » ■

Allocha Wald Lasowski, maître de conférences en philosophie à l'Université Catholique de Lille, auteur notamment des *Larmes musicales* (William Blake & Co, 2012).

DANS LE TEXTE

« Pauvre Wagner ! »

« Un beau jour, je me réveillais à Bayreuth. Je crus rêver... Où étais-je donc ? Je ne reconnaissais rien, c'est à peine si je reconnaissais Wagner lui-même [...] Que s'était-il passé ? — On avait traduit Wagner en allemand ! Le wagnérien l'avait emporté sur Wagner ! L'art allemand ! Le maître allemand ! La bière allemande ! [...] Nous autres, qui ne savions que trop bien quels artistes raffinés, quel cosmopolitisme de l'esprit il faut pour entendre l'art de Wagner, nous étions hors de nous de retrouver Wagner affublé de "vertus" allemandes. [...] Pauvre Wagner ! Où était-il tombé ? Si encore il était tombé parmi les pour-ceaux ! Mais parmi les Allemands ! »

Nietzsche sur le premier festival de Bayreuth en 1876, dans *Ecce Homo, Œuvres philosophiques complètes* vol. 8, direction Giorgio Colli et Mazzino Montari, traduction Jean-Claude Hémery, © Gallimard, 1974



TABLEAU JANTON VON MÜNCHER - ANG. VAGERS

À l'issue de la guerre franco-allemande (1870-1871), Guillaume I^{er} de Prusse est proclamé empereur allemand, au château de Versailles.

Contre la France, contre l'Église, mais aussi contre l'Allemagne impériale : Nietzsche déteste le nationalisme triomphant de son temps.

REPÈRE

De la difficulté d'être allemand

Château de Versailles, 18 janvier 1871. Dans la galerie des glaces, sous les peintures de Charles Le Brun glorifiant les victoires outre-Rhin du roi Louis XIV (1638-1715), les princes germaniques proclament l'Empire allemand dont Guillaume I^{er} (1797-1888), roi de Prusse, devient l'empereur. Dix jours plus tard, la guerre franco-allemande commencée le

19 juillet 1870 se termine par l'anéantissement des troupes de Napoléon III. La France est à genoux, l'Allemagne exulte. C'est l'aboutissement de l'ingénieuse *Realpolitik*^{*} d'Otto von Bismarck (1815-1898), le chancelier prussien, qui a réussi à liguer les forces européennes contre l'ennemi français. C'est aussi le résultat d'un prodigieux développement socio-

économique : population triplée en moins d'un siècle, urbanisation et industrialisation florissantes, réseau ferroviaire en passe de devenir le plus important d'Europe et charbon de la Ruhr comme source d'énergie réputée inépuisable... C'est surtout l'aboutissement de la glorification du sentiment national né au XVIII^e siècle, encensé autant par les philosophes comme Fichte^{*},

auteur du célèbre *Discours à la nation allemande* (1807), que par les peintres et les poètes.

L'Allemagne, longtemps morcelée en de nombreuses principautés souvent rivales, a réussi son unité politique et culturelle en exaltant son peuple et sa langue. Même Nietzsche n'est pas insensible à ce *Zeitgeist* (esprit du temps). Lui qui a abandonné de son plein gré la nationalité prussienne avant de rejoindre Bâle (cf. p. 14) demande, dès la déclaration de guerre, une autorisation spéciale du recteur de l'université pour rejoindre les troupes. Il faut mater « l'abominable tigre français », écrit-il. À la guerre, le vaillant infirmier ne reste que dix jours, victime d'une dysenterie.

Le 14 septembre 1870, de retour à Bâle, il se met à vouloir expliquer la tragédie grecque (cf. p. 56), comme la combinaison de deux principes : l'apollinien* des belles figures héroïques et le dionysien*, pulsion vitale incontrôlable. Comment mieux décrire la guerre franco-allemande ? C'est cette vision tragique de la vie qui, à partir de 1872, va l'inciter à s'opposer au *Kulturkampf* – le combat pour la culture – lancé par Bismarck contre l'influence de Rome.

Un insupportable nationalisme

L'affaire débute officiellement deux ans après que le Vatican a imposé l'infailibilité doctrinale du pape. Rome encourage les velléités d'indépendance de la très catholique Pologne, alors divisée entre l'Allemagne, l'Autriche et la Russie. Le *Kulturkampf* vise à défendre l'intégrité de l'Empire, mais aussi de la culture allemande. N'est-ce pas grâce à la puissance de son « esprit », organisé, précis, effi-

DANS LE TEXTE

« La défaite de l'esprit allemand au profit de "l'empire allemand" »

« Il paraît que l'opinion publique en Allemagne interdit de parler des conséquences néfastes et dangereuses d'une guerre, surtout s'il s'agit d'une guerre victorieuse. On écoute d'autant plus volontiers ces écrivains qui ne connaissent pas d'opinion plus importante que cette opinion publique et qui, par conséquent, rivalisent à louer la guerre et les phénomènes puissants que produit son influence sur la morale, la civilisation et l'art. Malgré cela, il importe de l'exprimer, une grande victoire est un grand danger. La nature humaine supporte plus difficilement la victoire que la défaite. J'inclinerais même à penser qu'il est plus aisé de remporter une pareille victoire que de faire en sorte qu'il n'en résulte pas une profonde défaite.

« Mais une des conséquences néfastes qu'a provoquées la dernière guerre avec la France, la conséquence la plus néfaste, c'est peut-être cette erreur presque universellement répandue : l'erreur de croire, comme fait l'opinion publique, comme font tous ceux qui pensent publiquement, que c'est aussi la culture allemande qui a été victorieuse dans ces luttes et que c'est cette culture qu'il faut maintenant orner de couronnes qui seraient proportionnées à des événements et à des succès si extraordinaires. Cette illusion est extrêmement néfaste, non point parce que c'est une illusion – car il existe des illusions salutaires et fécondes –, mais parce qu'elle pourrait bien transformer notre victoire en une complète défaite : la défaite, je dirais même l'extirpation de l'esprit allemand au profit de "l'empire allemand". »

Considérations inactuelles I, « David Strauss, le confesseur et l'écrivain », traduction Henri Albert, légèrement modifiée

cace, que l'Allemagne a gagné la guerre ? Ce nationalisme culturel, pour Nietzsche, est insupportable. En quoi l'Allemagne détient-elle une supériorité culturelle ? Certes, Wagner (cf. p. 17) est la référence musicale par excellence, en Allemagne comme en France. Sûr, c'est bien outre-Rhin que la philosophie a pris son essor au tour-

Sa vision tragique de la vie l'incite à s'opposer au combat pour la culture lancé par Bismarck contre l'influence de Rome.

nant du XIX^e siècle, grâce à Emmanuel Kant* et Georg Wilhelm Friedrich Hegel*. À l'évidence, les universités allemandes ont été la force motrice des nouvelles sciences comme la linguistique, la théorie de l'histoire, la biologie et autres sciences naturelles, comme d'ailleurs de la philologie*, sa spécialité. Certes. Mais que reste-t-il de cette gloire en 1871 ? Très peu, estime Nietzsche. C'est une erreur de croire que la victoire allemande procède de « l'esprit allemand ». Elle signe plutôt sa défaite (cf. encadré ci-dessus).

Pourquoi ? Parce que, comme son idole Schopenhauer (cf. p. 52), Nietzsche est convaincu que, depuis ●●●

●●● Kant, rien de grand n'est advenu. Rien n'est important, et surtout pas les « jeunes hégéliens », ces disciples de Hegel, athées et révolutionnaires de gauche qui ont voulu tuer le père : Karl Marx* ou les anarchistes comme Mikhaïl Bakounine (1814-1876) et Max Stirner (1806-1856)...

Dans la première de ses *Considérations inactuelles* (1873), il critique ainsi le premier d'entre eux, le théologien athée David Strauss (1808-1874), auteur entre autres d'une *Vie de Jésus* (1835), pour lui l'un de ces « philistins* de la culture » qui se targuent de tout expliquer par l'histoire. Trop d'histoire tue l'histoire et nuit à la vie, assure Nietzsche. Quant à ceux qui deviendront les têtes pensantes du socialisme et de l'anarchie, il ne les cite pas nommément, mais condamne leurs positions. Trop « grégaires », trop « souffreteuses », trop négatives à son goût.

Écraser l'État

Pourtant, tout comme Marx ou Bakounine, il critique l'aliénation religieuse ; comme eux, il veut renverser l'idéalisme* ; comme eux, il veut écraser l'État, « ce plus froid des monstres froids », écrit-il dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (cf. p. 61). Mais leur pensée imprègne l'esprit du temps, et le sien par conséquent.

Ah si ! Un « jeune hégélien » échappera à son couperet : Bruno Bauer (1809-1882), théologien et auteur d'un pamphlet ironique, *La trompette du jugement dernier contre Hegel l'athée et l'Antéchrist* (1841). Bauer, il est vrai, l'a qualifié de « Montaigne*, Pascal*, Diderot* allemand »¹. Difficile d'échapper à son identité... ●

F.G.

¹ Nietzsche, *Œuvres* tome 2, Laffont, 1993.

Vagabond exalté, Nietzsche arpente le Sud, entre la Suisse, l'Italie et le midi de la France. Publiant sans relâche, mais sans succès.

Les démons du Midi

« De tous les endroits de la Terre, je me sens le mieux ici, en Engadine », écrit Nietzsche en

17 MARS 1882

Rencontre avec Lou Andreas-Salomé.

1882 dans l'appendice du *Gai Savoir*. Il aime le soleil, autant qu'il hait l'idée de s'être si longtemps acoquiné avec les ciels nordiques, tristes et menteurs : « Dans le nord – j'hésite à l'avouer –, j'ai aimé une femme, vieille à pleurer : "Vérité" s'appelait cette vieille femme. » De 1881 à 1889, durant sa dernière décennie « lucide », c'est dans le Midi que le philosophe divorce définitivement du « monde vérité », cette fable germanique « balourde et chagrine », pour embrasser l'imperium romanum, la grâce latine et le nomadisme.

Pendant dix ans, à Sils-Maria, dans les Alpes suisses, en été, à Turin, Gênes ou Nice en hiver, Friedrich l'Allemand devient Nietzsche le Méditerranéen. Sous le soleil exactement. Avec sa maigre pension et une malle bourrée de manuscrits et de livres, il devient ce *fugitivus errans*, expression sous laquelle il signera certaines lettres, autre virtuose après Rousseau* dans l'art des promenades solitaires.

De toute façon, sa santé de plus en plus fragile ne lui laisse guère le choix, c'est le Sud ou sa fin : « Je n'ai pas assez de force pour

le Nord : c'est là que j'ai passé ma jeunesse, j'ai commencé ma vie par être vieux », écrit-il dans *Les Fragments de l'automne* en 1881. Plus de forces pour le Nord, mais « assez d'esprit pour le Sud ».

Région idéale de la pensée, creuset de l'homme supérieur issu de la Grèce, de la Rome antique et de la Renaissance italienne, le Midi est aussi un zénith, la hauteur maximale. C'est le « moment de l'ombre la plus courte ; la fin de l'erreur la plus longue ; le point culminant de l'humanité », écrira-t-il dans *Crépuscule des idoles*.

Au-dessus des choses humaines

À l'été 1881, Nietzsche retourne à Sils-Maria, ville qu'il a découverte en 1879 lors d'une cure de repos imposée par sa sœur, Elisabeth (cf. p. 33). Il loue une chambre dans une modeste maison en bordure de forêt. Durant ses promenades, s'enfonçant dans les bois pendant des kilomètres, il retrouve son inspiration. C'est là qu'il a cette extase connue sous le nom de « vision de



Le port de Gênes (Italie) vers 1840. C'est là, en 1881, que Nietzsche découvre l'opéra de Georges Bizet, *Carmen*.

Surlei », perception de ce qu'il nomme « l'éternel retour » : puisque l'univers n'a pas encore connu sa fin, c'est qu'il n'en connaîtra pas. Il y a donc un cycle qui nous destine à revivre chacune de nos actions. Agis donc, pense le philosophe, de telle sorte que tu sois capable d'assumer ces actions éternellement. C'est encore là, sur les rives du lac de Silvaplana, « à 6 000 pieds au-dessus du niveau de la mer et plus haut au-dessus des choses humaines », qu'il rencontre le prophète Zarathoustra (cf. p. 61). « J'étais assis là dans l'attente – dans l'attente de rien, / Par-delà le bien et le mal jouissant, tantôt / De la lumière, tantôt de l'ombre, abandonné. [...] Alors, ami, soudain un est devenu deux – Et Zarathoustra passa auprès de moi », décrit-il dans *Le Gai Savoir*.

Sa pensée progresse, mais il est de

moins en moins populaire, faute de côtoyer le monde des lettres. Publié en 1881, *Aurore*, une réflexion sur les préjugés moraux composée de 575 aphorismes répartis en cinq livres, subit les foudres des critiques, ce qui ne surprend guère le philosophe : « J'entrepris quelque chose qui ne pouvait être l'affaire de tout le monde, écrit-il dans l'avant-propos, [...] je commençai à saper notre confiance en la morale. »

Le génie méridional

Il part chercher du réconfort auprès de Paul Rée (cf. p. 42), rencontré à Bâle en 1873. En 1876, les deux amis avalent passé un « hiver glorieux » à Sorrente. Depuis, Rée a « la nostalgie de sa présence » : « À vrai dire je devrais vous en vouloir de m'avoir gâché la solitude, lui écrit-il cette année-là.

Car si j'ai dû m'habituer depuis longtemps à tout renfermer en moi, la solitude me paraît bien solitaire maintenant que je vois la possibilité de tout dire, et de vous le dire. » Et Nietzsche de lui répondre : « Il faut que je vous dise que je n'ai encore jamais dans ma vie trouvé autant de charmes à l'amitié que grâce à vous durant cet hiver¹. »

Mais c'est à Gênes, à la fin de novembre 1881, qu'il découvre *Carmen*. Pour lui, l'opéra de Georges Bizet* (cf. p. 17) résume le génie méridional qui fait intervenir pleinement le corps, la danse, le chant. *Carmen* met en scène l'amour vécu comme une guerre joyeuse et cruelle entre les sexes, loin des effusions sentimentales des héroïnes wagnériennes : « En admettant que quelqu'un aime le Midi comme je l'aime, comme une grande école de



●●● guérison de l'esprit et des sens, comme une excessive abondance de soleil qui jetterait ses rayons transfigurés sur une existence orgueilleuse pleine de foi en elle-même : eh bien ! Celui-là apprendra à se mettre quelque peu en garde contre la musique allemande, puisqu'en lui gâtant de nouveau le goût, elle lui gâte en même temps la santé », écrit-il dans *Par-delà bien et mal*. Après Gênes, Nietzsche s'installe à Rome, chez Malwida von Meysenbug (cf. p. 45). Il y restera jusqu'en 1883. Il rédige alors *Le Gai Savoir*, qu'il définit dans *Ecce Homo* comme une introduction à *Ainsi parlait Zarathoustra*. Amuse-gueule, certes, mais de première classe, *Le Gai Savoir* exprime plei-

nement sa gaieté, largement compatible avec la pensée : « N'est-ce pas une chose extrêmement plaisante que de voir les philosophes les plus sérieux, si sévères qu'ils soient le reste du temps avec toute certitude, en appeler sans cesse à des sentences de poètes pour assurer force et crédibilité à leur pensée ? »

L'expérience de la pauvreté

En 1882, il rencontre la belle Lou Andreas-Salomé (cf. p. 38), 21 ans. Comme Paul Rée, il en tombe fou amoureux. Mais sa demande en mariage tombe à l'eau et le fantasme d'un triangle amoureux est un échec. L'amoureux déçu tente par trois fois de se suicider. L'espoir est mort, et Dieu avec lui. Mais de

cette douloureuse révélation naît l'inspiration : Nietzsche rédige en trois semaines de transe le premier livre d'*Ainsi parlait Zarathoustra*.

Il poursuivra jusqu'en 1885 son vagabondage exalté. Il quitte Rome, retourne à Gênes, découvre Nice, passe à Venise voir Peter Gast (cf. p. 40), à qui il écrit en 1883 : « La partie française de Nice m'est insupportable et forme presque une tache dans cette splendeur méridionale ; mais il y a, en outre, une ville italienne — c'est là, dans les quartiers les plus anciens, que j'ai loué, et lorsqu'on est obligé de parler, c'est en italien : on y est comme dans une banlieue de Gênes. »

Après un rapide séjour à Bâle, il repart en Engadine. Wagner (cf. p. 17), l'ami devenu ennemi meurt ; sa sœur, « le Lama », épouse l'antisémite Förster (cf. p. 40), ce qui le plonge dans une colère noire ; le deuxième livre d'*Ainsi parlait Zarathoustra* est un nouvel échec.

DANS LE TEXTE

« Le génie est conditionné par un air sec, par un ciel clair... »

« [...] Groupez les lieux où il y eut de tous temps des hommes spirituels, où l'esprit, le raffinement, la malice faisaient partie du bonheur ; où le génie se sentait presque nécessairement chez lui ; ils jouissent tous d'un air merveilleusement sec. Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes — ces noms démontrent quelque chose. Le génie est conditionné par un air sec, par un ciel clair — c'est-à-dire par une rapide assimilation et désassimilation, par la possibilité de se procurer sans cesse de grandes et même d'énormes quantités de force. [...] Maintenant que, par suite d'une longue expérience, je déduis les effets d'origine climatique et météorologique sur moi-même, comme sur un instrument subtil et éprouvé, [...] je songe avec terreur à ce fait inquiétant que ma vie, jusqu'à ces dix dernières années (les années qui ont mis mes jours en danger), s'est toujours déroulée en des lieux inappropriés et qui eussent dû m'être littéralement interdits. Naumburg, l'école de Pforta, la Thuringe en général, Leipzig, Bâle, Venise — autant de lieux de malheur pour ma physiologie particulière. Si, d'une façon générale, de toute mon enfance et de toute ma jeunesse, je ne possède pas un seul souvenir agréable, ce serait une erreur de faire valoir ici des excuses dites "morales", par exemple l'indiscutable pénurie d'une société suffisante ; car cette pénurie existe encore aujourd'hui, comme elle a toujours existé, sans que cela m'empêchât d'être gai et brave. Par contre, l'ignorance en matière physiologique — le maudit "idéisme" — est la véritable fatalité de ma vie. »

Ecce Homo, tome 2, *Pourquoi je suis si malin*, traduction Henri Albert

L'espoir est mort, et Dieu avec lui. Mais de cette douloureuse révélation naît l'inspiration.

Nietzsche fait l'expérience de la pauvreté. Dans la difficulté, morale et économique, il rédige en 1886 *Par-delà bien et mal*, antichambre au dernier livre de *Zarathoustra*, publié à compte d'auteur, et qui ne reçoit lui aussi que quelques critiques, mauvaises. Un an plus tard, avec *La Généalogie de la morale*, Nietzsche insiste. Ce livre veut compléter, éclairer, grâce à une forme nouvelle — la dissertation —, jugée plus systématique et accessible que celle de ses œuvres précédentes, le travail initié dans *Par-delà bien et mal*.

Aujourd'hui considérée comme l'une des œuvres majeures de la pensée morale contemporaine, rédigée dans un style brillant, limpide et plein de force, cette réflexion est une enquête sur l'origine des valeurs morales judéo-chrétiennes, suivie de leur évaluation (pourquoi est-il nécessaire de les échanger contre des valeurs plus saines).

C'est en février de l'année 1887, dans une librairie de Nice, qu'il découvre le romancier russe Dostoïevski*, auteur de *Crime et châtiment* et de *L'Idiot*. Son admiration pour les Grecs en prend un coup. « Connaissez-vous Dostoïevski ? écrit-il à Gast. Stendhal* excepté, personne ne m'a procuré cette joie et cette surprise. Voilà un psychologue avec qui je m'entends. » Puis à Franz Overbeck (cf. p. 41), une semaine plus tard : « Une trouvaille fortuite : l'esprit souterrain de Dostoïevski... Ça été un hasard tout pareil à celui qui, dans ma vingt et unième année, m'est arrivé pour Schopenhauer, dans ma trente-cinquième pour Stendhal. L'affinité instinctive a parlé tout de suite ; ma joie a été extraordinaire. [...] Ah ! ces Grecs ! Que de choses ils ont sur la conscience ! Leur métier principal a été celui de faussaires. Toute la psychologie européenne est malade de la "superficialité" grecque. »

Seul contre tous

Encore quelques mois, et Nietzsche connaît un changement de cap radical. Fini la joie. C'est le temps de la pensée au marteau, où explose la haine de la raison et de la conscience claire. C'est le temps du « mauvais œil » qu'il jette sur le monde. Les œuvres s'accumulent à un rythme endiablé. *Crépuscule des idoles*, allusion parodique au *Crépuscule des dieux* de Wagner, est

UN AUTRE REGARD

« La faute revient sûrement à ses souffrances corporelles »

Lettre de Malwida von Meysenbug (Rome, 15 février 1889) à la jeune fille qu'elle a élevée, Olga Monod.

« Tu trouveras ci-joint une lettre de Cécile Horner, par laquelle vous verrez quel effroyable dénouement a trouvé le mystérieux billet de Nietzsche. Cela m'a profondément et douloureusement bouleversée, un si bel esprit, une si noble nature ! Et la faute revient sûrement à ses souffrances corporelles et à sa pauvre vie solitaire ; car il a eu à lutter avec le dénuement, la mauvaise nourriture, le manque de soins, et avec la profonde solitude, l'immersion dans ses idées, sans que personne ne lui offre avec raison et bienveillance une opposition à la hauteur. [...] Il eût mieux valu qu'il meure, ce serait moins triste. »

Friedrich Nietzsche, *Correspondance avec Malwida von Meysenbug*, présentation et traduction Ludovic Frère, © éditions Allia, 2005, 2013

un petit livre, mais une vraie déclaration de guerre aux idoles éternelles, c'est-à-dire aux idéaux. Le *Cas Wagner* et *Nietzsche contre Wagner* sont deux charges contre ce « vieux Wagner », « marécage d'outrecuidance, de confusion et de germanisme cocardier », incarnation de l'âme moderne, autrement dit son ennemi n° 1.

L'Antéchrist, ou, plus précisément « L'Anti-Christ » ou « l'Anti-Chrétien », critique violemment la falsification chrétienne des valeurs. Enfin, *Ecce Homo* est une sorte de « profil de l'œuvre » nietzschéenne, dans laquelle le philosophe commente et résume chacun de ses livres.

En 1889, Nietzsche est seul contre tous. Ses proches ne comprennent plus ni ses livres, ni son « *déchaînement public et avec une telle démesure contre ses amis* », écrit Overbeck². Pour Malwida, la lecture du *Cas Wagner* est insupportable : « Je suis d'avis que l'on n'a pas le droit de traiter un ancien amour, même s'il est éteint, de la manière dont vous traitez W. ; on s'offense

soi-même ainsi. » Nietzsche rompt avec elle : « Vous êtes une "idéaliste", lui répond-il, [...] et chaque phrase de mes écrits contient le mépris de l'idéalisme [...]. Ne comprenez-vous rien à ma mission ? »³. Folie ? Les autres le croient dément. Lui, au contraire, est convaincu que se lève enfin le grand midi de la connaissance. « TOUS LES DIEUX SONT MORTS, écrit-il en lettres capitales dans *Zarathoustra*. NOUS VOULONS MAINTENANT QUE LE SURHUMAIN VIVE ! » Nietzsche est au zénith. Nietzsche est fou. « La maladie seule me ramènera à la raison », indiquait-il dans *Ecce Homo*. Le maître a atteint, enfin, le firmament de son œuvre. ●

Marine de Tilly

1. Friedrich Nietzsche, Paul Rée, Lou von Salomé, correspondance, direction Ernst Pfeiffer, traduction Ole Hansen-Løve et Jean Lacoste, Presses universitaires de France, 1979.

2. Souvenirs sur Nietzsche, Franz Overbeck, éd. Allia, 1999.

3. Friedrich Nietzsche, *Correspondance avec Malwida von Meysenbug*, présentation et traduction Ludovic Frère, éd. Allia, 2005, 1013.

Éternel amoureux éconduit, Nietzsche s'est-il vengé des femmes dans ses livres ? Pas si simple...

DÉCRYPTAGE

Amours déçues

Nietzsche et les femmes ? L'histoire d'une déception. Certes, c'est entouré de femmes qu'il vit les premières années de sa vie, après la mort de son père : sa grand-mère, sa bien-aimée sœur Elisabeth (cf. p. 11) et bien sûr, sa mère, Franziska. « Tout homme porte en soi l'image de la femme qui lui vient de sa mère, écrira-t-il dans *Humain, trop humain* (1878). C'est elle qui le détermine à respecter les femmes en général ou bien à les mépriser ou bien à ne sentir pour toutes qu'indifférence. » Adulte, il noue de durables amitiés féminines, nourries de discussions intellectuelles, notamment avec Malwida von Meysenbug (cf. p. 45), Cosima Wagner (cf. p. 46)

ou Marie Baumgartner-Köchlin (1831-1897), qui traduira en français ses *Considérations inactuelles*. Pourtant, en amour, Nietzsche ne sortira guère du rôle d'amant éconduit. On suppose que c'est à des prostituées qu'il doit l'essentiel de ses expériences sexuelles, dont par ailleurs on ne sait pas grand-chose (cf. encadré ci-dessous).

Projets de mariage

Côté cœur, il va d'échec en échec. Plusieurs fois, il songe au mariage. En 1876, il rencontre à Genève Mathilde Trampedach, une musicienne qui étudie avec son ami Hugo von Senger (1835-1892). Elle a 23 ans, un doux visage et une intelligence vive. Après l'avoir vu

seulement trois fois, Nietzsche lui envoie une lettre enflammée. « Rassemblez tout le courage de votre cœur pour entendre sans trembler la question que je veux vous poser : voulez-vous être ma femme ? Je vous aime et il me semble que vous êtes déjà mienne. Pas un mot sur la soudaineté de mon penchant ! [...] Ne pensez-vous pas non plus qu'une union rendrait chacun de nous meilleur et plus libre ? » Déjà éprise ailleurs, la jeune femme refuse. Nietzsche continuera à caresser des projets de mariage, au point de s'en entretenir avec Malwida. Aspiration qui ne l'empêche pas de tempêter contre l'institution matrimoniale, « la forme la plus menteuse des relations sexuelles » (*Fragments posthumes*). En 1882, en Italie, surgit la grande passion de sa vie, Lou von Salomé (cf. p. 38). C'est à Rome qu'il rencontre celle qu'il nommera « l'ange du courage et de l'espérance », par l'intermédiaire de son ami Paul Rée (cf. p. 42), lui-même épris de la belle. Il rêve d'épouser cette Russe de 21 ans et lui demande sur-le-champ sa main par l'intermédiaire de Paul Rée. Hostile au mariage, elle refuse, mais suggère une communauté de vie (platonique) avec Rée. Les deux hommes acceptent. Brouilles, reproches, déceptions... Nietzsche finit par rompre, profondément blessé.

Souvenir de maison close

Nietzsche devenu fou à cause du sexe ? Dans *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche* (Le Promeneur, 2001), Paul Deussen raconte qu'en 1865, à Cologne, Nietzsche se laissa entraîner dans une maison close. « Je me vis soudain, me raconta Nietzsche le lendemain, entouré d'une demi-douzaine d'apparitions tout en paillettes et en gaze qui me regardaient d'un air plein d'espoir. Je restai un moment debout, sans voix. D'instinct je me précipitai sur un piano, comme sur le seul être doué d'une âme dans cette compagnie et je plaquai quelques accords. Ils dissipèrent ma torpeur et je gagnai l'air libre. » En 1890, les registres du service psychiatrique où il est interné enregistrent de sa part cette déclaration : « 1866, infection syphilitique. » L'infection l'a-t-elle rendu fou ? Les recherches récentes (cf. p. 30) tendent à infirmer cette hypothèse. S.P.

Vers la fin de sa vie, Lou confiera à un ami ne pas se souvenir si elle a ou non embrassé le philosophe lors d'une promenade sur le Monte Sacro, au-dessus du lac d'Orta, en Italie du Nord. Cette escapade était pourtant restée pour lui mémorable... Faut-il alors voir dans les remarques cinglantes du philosophe sur les femmes le dépit d'un homme malheureux en amour ?

« Tu vas voir les femmes ? N'oublie pas ton fouet ! », écrit-il dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, phrase qui a beaucoup fait pour sa réputation de misogyne. Dans le même ouvrage, il insiste : « L'homme doit être élevé pour la guerre, et la femme pour le délassement du guerrier : tout le reste est folie. » On retrouve au fil de l'œuvre des sentences de la même veine. Ainsi dans *Le Gai Savoir* (livre 5^e, § 363) : « La femme veut être prise, acceptée comme propriété, elle veut se fondre dans l'idée de "propriété", de "possession" ; aussi désire-t-elle quelqu'un qui prend, qui ne se donne et ne s'abandonne pas lui-même. »

« La bonne femme »

Plus généralement, Nietzsche ne montre guère d'estime pour la cause féministe, et ne manque pas une occasion de fustiger George Sand* ou Madame de Staël*. Mais est-il vraiment un ennemi des femmes ? En la matière, comme pour tout, cet adepte des aphorismes* éblouissants cultive le paradoxe. Et nourrit sa pensée de ses contradictions mêmes.

« Du fait des gentillesse dont je viens de me rendre abondamment coupable à mon propre égard, peut-être m'accordera-t-on déjà plus volontiers d'exprimer quelques vérités sur la "femme en soi" : étant admis que l'on sait d'emblée, désormais, que ce



Le triangle amoureux – Lou von Salomé, qui n'est pas encore Lou Andreas-Salomé, Paul Ree et Friedrich Nietzsche – mis en scène par le philosophe lui-même, en mai 1882 à Lucerne (Suisse), dans l'atelier du photographe Jules Bonnet.



●●● ne sont à coup sûr que mes vérités », écrit-il dans *Par-delà bien et mal*. En outre, si les traducteurs français ont choisi d'utiliser les mots « la femme » pour traduire ses écrits, Nietzsche n'utilise que peu le « *die Frau* » générique qui en allemand leur correspondrait, mais plutôt le grammaticalement neutre et dépréciatif « *das Weib* », qu'on pourrait traduire par « la bonne femme ». Comme s'il s'agissait moins pour lui d'un problème de genre que d'un jugement social.



Avec l'écrivain féministe Malwida von Meysenbug, Nietzsche entretient une amitié nourrie de discussions intellectuelles.

Le principe de vie féminin

De fait, si faiblesse et vocation à la maternité définissent pour Nietzsche le féminin, il s'agit dans une large mesure d'une construction, comme il le fait remarquer dans le texte ci-dessous, qui plaide pour l'indulgence en faveur des femmes. L'identité est pour lui un fait historique, idée que repren-

dront les spécialistes des *gender studies*² qui s'attacheront à montrer, à partir des années 1970, dans quelle mesure le genre et l'identité sexuelle sont des constructions sociales. Le philosophe Jacques Derrida³ l'exploitera également dans *Eperons, les styles de Nietzsche*

(Flammarion, 1978), afin de « déconstruire » la supposée misogynie du philosophe. Car chez Nietzsche, le féminin est avant tout une notion. Elle est un principe de vie avec lequel il faut compter. « *Le monde est gorgé de belles choses et, malgré cela, pauvre, très pauvre en beaux instants et en révélations de ces choses. Mais peut-être est-ce là le plus grand charme de la vie ; elle porte sur elle, entrelacé d'or, un voile de belles possibilités, prometteuses, farouches, pudiques, moqueuses, apitoyées et séductrices. Oui, la vie est une femme !* » (*Le Gai Savoir*, livre 4^e).

Chez celui qui fait souvent l'apologie du masque, associer féminin et coquetterie ne doit pas nécessairement passer pour une condamnation. Prétexte à spéculation, le principe féminin est en cela un défi au philosophe et une invitation à la pensée. « *À supposer que la vérité soit une femme, dites-moi, n'est-on pas fondé à soupçonner que tous les philosophes, dans la mesure où ils ont été dogmatiques, ne savaient guère s'y prendre avec les femmes ?* » (*Par-delà bien et mal*). On trouve les excuses que l'on peut... ●

Sophie Pujas

DANS LE TEXTE

« Il y a quelque chose de monstrueux dans l'éducation des femmes... »

« De la chasteté féminine. Il y a quelque chose de stupéfiant et de monstrueux dans l'éducation des femmes de la haute société, oui, peut-être n'y a-t-il même rien de plus paradoxal. Tout le monde est d'accord pour les élever dans une ignorance extrême des choses de l'amour, leur inculquer une pudeur profonde et leur mettre dans l'âme l'impatience et la crainte devant une simple allusion à ces sujets. C'est tout l'"honneur" de la femme qui est mis en jeu : autrement que ne leur pardonnerait-on pas ! Mais en cela elles doivent demeurer ignorantes jusqu'au fond de l'âme ; elles ne doivent avoir ni regards, ni oreilles, ni paroles, ni pensées pour ce qu'elles doivent considérer comme le "mal" : rien que de savoir est déjà un mal. Et maintenant ! Être lancé comme par un horrible coup de foudre dans la réalité et la connaissance, par le mariage — et encore l'initiateur est-il celui qu'elles doivent le plus aimer et vénérer : surprendre l'amour et la honte en contradiction, devoir sentir en un seul objet le ravissement, le sacrifice, le devoir, la pitié et l'effroi, à cause du voisinage inattendu de Dieu et de la bête, et que sais-je encore ! [...] On a créé là un enchevêtrement de l'âme qui chercherait son égal ! En un mot, on ne peut jamais être assez indulgent à l'égard des femmes. »

Le Gai Savoir, livre 2^e, traduction Henri Albert, 1901

L'année 1889 est pour Nietzsche celle de l'entrée dans la folie. L'histoire a gardé de ce drame la mémoire d'une scène fondatrice. Vérité ou légende ?

Ce cheval qui aurait fait pleurer Nietzsche

Turin, place Carlo Alberto, janvier 1889. Scène de violence ordinaire : un cocher fouette son cheval. Un passant s'approche de l'animal, plonge son visage dans sa crinière, éclate en sanglots et, soudain, s'écroule au sol. C'est Nietzsche.

Cette scène a-t-elle vraiment eu lieu ? Relayée par le critique Erich Podach (1894-1967), à qui on l'aurait rapportée oralement, elle sera reprise par les biographes avant d'inspirer le titre du best-seller du psychiatre américain Irvin Yalom *Et Nietzsche a pleuré* (1992), porté à l'écran en 1997 par Pinchas Perry, ainsi que le film de

Bela Tarr (*Le Cheval de Turin*, 2011). Mythe ou réalité ? Il y a eu, en tout cas, un "avant" et un "après" janvier 1889.

Un animal blessé

Au moment où le chemin du philosophe croise celui du cheval, Franz Overbeck (cf. p. 41) et Jacob Burckhardt (cf. p. 39), ses amis, se concertent, préoccupés. Entre le 1^{er} et le 6 janvier, Nietzsche leur a envoyé plusieurs « billets de la folie », ainsi qu'aux femmes qu'il a aimées, dont Malwida von Meysenbug (cf. p. 45) et Cosima Wagner (cf. p. 46). Il y tient des propos décousus, signe « Diony-

sos* » ou « le Crucifié ». Overbeck arrive à Turin le 7 janvier. Il trouve son ami chez lui, « *recroquevillé dans un sofa* » et « *horriblement défait* », rapporte-t-il dans une lettre à Peter Gast (cf. p. 40). C'est le début d'un long chemin de croix.

Overbeck ramène à Bâle un Nietzsche délirant et violent. Du 10 au 17 janvier, le philosophe est interné à l'hôpital psychiatrique cantonal, où l'on diagnostique une syphilis à un stade avancé (cf. p. 30). Les médecins de l'hôpital psychiatrique d'Iéna, où il a été transféré le 19 janvier, cherchent un traitement pour réguler ses accès de violence.

Le 24 mars 1890, Friedrich est enfin autorisé à emménager au domicile familial. Débute alors une lente et cruelle agonie. En 1891, il est gagné par l'apathie. Un an plus tard, il ne reconnaît plus que sa mère et sa sœur. Le 24 septembre 1895, Overbeck, de passage à Bâle, passe quelques heures à ses côtés. Muet, hébété, Friedrich n'est plus que l'ombre de lui-même : « *Il me fit [...] l'impression d'un noble animal blessé à mort* », écrit son ami¹. ● **Élise Lépine**

DANS LE TEXTE

« J'ai été Voltaire et Napoléon, peut-être aussi Wagner... »

Lettre de Nietzsche à Cosima Wagner, écrite à Turin, le 3 janvier 1889.

« À la princesse Ariane*, ma bien-aimée,

« C'est un préjugé que je sois un homme. Mais j'ai longtemps vécu parmi les hommes et je connais tout ce que les hommes peuvent vivre, du plus bas au plus haut. Parmi les Indiens, j'ai été Bouddha, en Grèce, Dionysos* – Alexandre et César sont mes incarnations, de même que le poète de Shakespeare*, lord Bacon*. A la fin, j'ai été Voltaire* et Napoléon, peut-être aussi Richard Wagner... Mais cette fois, je viens comme le Dionysos victorieux qui fera de la terre un jour de fête... Ce n'est pas comme si j'avais beaucoup de temps... Les ciels se réjouissent parce que je suis là... J'ai également été accroché à la croix... »

« Billets de la folie », traduction François Gauvin

¹ Cité par Carl Albrecht Bernoulli dans *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche*, 1908.

Syphilis ou maladie neurologique héréditaire ? Depuis près d'un siècle, plusieurs hypothèses crédibles ont été émises, sans que le mystère de la mort du philosophe soit complètement éclairci.

DÉCRYPTAGE

Enquête sur un décès

Bavière. 6 août 1900. Lors d'un voyage, le critique d'art Théodore de Wyzewa (1862-1917), spécialiste de Wagner (cf. p. 17), découvre dans une gazette de Weimar que Nietzsche vient d'y mourir d'une « congestion ». Il transmet la nouvelle à ses compagnons de voyage, qui l'interrogent : « Qui était ce Friedrich Nietzsche ? » « Je répondis, assez embarrassé moi-même, que c'était un philosophe fameux et ainsi finit notre conversation. »

Un expert ès pilules

Fameux, Nietzsche n'a commencé à l'être qu'après son « effondrement » à Turin (cf. p. 29) et son admission, en janvier 1889, à l'asile d'aliénés de Bâle, où le Dr Ludwig Wille diagnostique une « paralysie progressive », terme alors réservé à la troisième phase de la syphilis, maladie sexuellement transmissible fatale avant la découverte des antibiotiques.

La syphilis peut expliquer les problèmes de santé dont Nietzsche se plaint depuis des années. « Toutes les deux ou trois semaines, je passe environ trente-six heures au lit, dans une réelle souffrance », écrit-il en décembre 1875 à son ami Rohde (cf. p. 42). Quatre ans plus tard, il rapporte à sa sœur Elisabeth

(cf. p. 33) que ses migraines l'ont handicapé « le tiers de l'année ». Ses lettres égrènent ainsi un chapelet de douleurs : migraines, insomnies, douleurs oculaires, sévère myopie (6 degrés !), rhumatismes, problèmes intestinaux, hémorroïdes, sautes d'humeur... Autant de tourments dont la syphilis peut être la cause. Mais un diagnostic bâclé – Nietzsche étant inconnu et sans le sou –, n'est pas exclu.

Sa sœur, qui accepte mal l'idée d'une maladie honteuse, commande une contre-expertise au Dr Paul Junius Möbius (1853-1907), auteur de portraits « psychopathologiques de génies » comme Goethe^e et Schopenhauer (cf. p. 52) : la folie est si proche du génie... Le neurologue confirme le diagnostic et y trouve matière à un

nouveau livre, *Nietzsche, Krankheit und Philosophie*, qu'il publie en 1902 avec, en guise de conclusion, « Méfiez-vous, cet homme a le cerveau malade ! »

Elisabeth, ulcérée par ces « accusations calomnieuses », donne sa propre version des faits. Son frère, écrit-elle dans *La Vie de Friedrich Nietzsche* (1904), était rayonnant de santé – malgré sa forte myopie – jusqu'à une mauvaise chute de cheval et son engagement pendant la guerre de 1870 contre la France. Son dévouement pour la patrie est donc à l'origine de ses migraines. Mais Friedrich a aussi pris à l'armée une mauvaise habitude, avoue-t-elle. Non pas de fréquenter les bordels – sa chasteté lui paraît indubitable –, mais de trop accorder de crédit aux ver-

UN AUTRE REGARD

« C'en est fait de Nietzsche ! »

Lettre de Franz Overbeck adressée à Peter Gast, le 20 janvier 1889.

« C'en est fait de Nietzsche ! [...] Jugez-en vous-même à ce détail : Nietzsche n'a même pas été capable de concevoir contre moi la haine à laquelle je m'étais résigné d'avance, pour l'avoir privé de sa liberté ; les derniers mots que j'ai entendus de lui [...] étaient une démonstration exaltée de son amitié pour moi. Ce héros de la liberté en est arrivé à ne même plus penser à la liberté »

Curt Paul Janz, *Nietzsche, biographie*, tome III, traduction Pierre Rusch et Michel Vallois, © Gallimard, 1985



FOTOTECA STORICA NAZIONALE / A. FERRAGUE

En 1890, les médecins autorisent Nietzsche, malade, à regagner le domicile familial. Elisabeth le veillera jusqu'à sa mort, en 1900.

tus de la chimie moderne. Friedrich était un expert ès pilules en tous genres. Si dans les dernières années de sa vie, il n'était plus vraiment lui-même – réalité qu'Elisabeth tend à édulcorer –, c'est à cause des médicaments. Mention spéciale à l'hydrate de chloral, un somnifère et antidouleur notoire. Et à un mystérieux « calmant de Java » qu'un Hollandais anonyme aurait donné à Nietzsche. Un liquide noirâtre, assure-t-elle, d'un aspect similaire à un alcool, mais sentant fort les racines orientales. Deux ou trois gouttes, et Fritz se roulait par terre en « ricanant », terme qu'Elisabeth répète plusieurs fois.

Buveur de haschisch, le frère. Accro, Nietzsche ? Dans *Le Syndrome de Nietzsche* (Odile Jacob, 1999), le Dr Jacques Rogé pense qu'il a pu consommer du haschisch, comme il a tâté de l'opium. Et s'il est certain qu'il prenait de l'hydrate de chloral, c'était, précise-t-il, à des doses jugées raisonnables pour l'époque. Pas de quoi tuer un homme. Pour le médecin français, Nietzsche souffrait plutôt d'une bipolarité de

type II, qui fait alterner des épisodes dépressifs avec d'autres dits « hypomaniaques », pendant lesquels les sujets débordent d'énergie, au point de souffrir d'insomnies, mais sans perdre la raison. Des lettres vont en ce sens, comme la préface du *Gai Savoir*. Alors, maniaco-dépressif, le philosophe ?

La piste génétique

La thèse de la syphilis a la dent dure. En 2002, Deborah Hayden, dans *Pox* (Basic Books, New York), conforte le diagnostic initial. Pour le psychiatre Irvin Yalom, professeur émérite de l'université de Princeton et auteur, entre autres, du best-seller *Et Nietzsche a pleuré* ●●●

**Un Hollandais anonyme
aurait donné
à Nietzsche un mystérieux
« calmant de Java »...**

●●● (1992), où il décrit Nietzsche terrassé par de terribles migraines. Hayden présente des « preuves concluantes ». Pour lui, les maux de tête sont très probablement le fait d'une syphilis secondaire (phase précédant la syphilis tertiaire). Mais pour le Dr Leonard Sax, auteur d'un article choc publié dans le *Journal of Medical Biography* (n° 11, 2003), plusieurs arguments invalident cette thèse. Entre autres, le temps écoulé entre l'apparition de la syphilis tertiaire (1889) et la mort du philosophe (1900). Beaucoup trop long, comme la période entre l'infection présumée (vers 1865, et sans preuves) et le début de la paralysie progressive (1889). Plus suspect encore : la syphilis atteint normalement le corps de façon symétrique. Nietzsche, lui, souffrait surtout du côté droit, au-dessus de son œil myope dont, depuis l'enfance, la pupille était beaucoup plus dilatée que celle de

l'œil gauche. Pour lui, le philosophe souffrait d'un « *méningiome rétro-orbital du côté droit du cerveau et à évolution lente* ». Autrement dit, une tumeur cérébrale.

Autre piste, en 2006 : dans un laboratoire de Londres, des neurologues évoquent une « dégénéres-

Pour les nazis, la folie était une tare. Dès lors, auraient-ils pu admettre que leur philosophe fétiche en était affecté ?

cence lobaire fronto-temporale ». En 2008, autre étude, autre verdict : Dimitri Hemelsoet, du département de neurologie de Gand (Belgique), parle de Cadasil (*Cerebral Autosomal Dominant Arteriopathy with Leukoencephalopathy*), une maladie génétique identifiée seulement en 1993, et qui cause des accidents vasculaires cérébraux. Déjà, en 1889, le

bilan du Dr Otto Binswanger à l'égard de Nietzsche faisait état d'antécédents familiaux qui auraient pu mettre la puce à l'oreille : « A. Hérédité : maladies mentales chez : 1. Père. Talents chez : trois frères et sœurs. B. Autres causes : syphilis ; forme de la maladie : démence paralytique. [...] Hérédité : père, mort ramollissement du cerveau – frères et sœurs du père en partie rachitiques, très doués ; mère vivante, peu douée ; frères et sœurs : 1. Friedrich ; 2. Elisabeth, vivante, en bonne santé, épouse Bernhard Förster ; 3. Joseph, mort à 2 ans, apoplexie cérébrale. »

Médicament au mercure

Deux tantes maternelles de Nietzsche souffraient de troubles psychiatriques, et l'une d'elles s'est suicidée. Mais la folie est une tare pour les nazis. À supposer que, pendant le Troisième Reich, des médecins eussent ouvert le dossier médical de leur philosophe fétiche, n'auraient-ils pas tenté d'étouffer l'affaire ?

Difficile donc de savoir ce qui a tué Nietzsche, sauf à mener une autopsie. Le préfet Pierre Bertaux (1907-1986), intrigué par les incohérences du « cas » Nietzsche, aurait consulté les archives de la pharmacie de Bâle où ce dernier avait l'habitude de s'approvisionner et aurait découvert que le philosophe usait et abusait de calomel, un médicament à base de mercure, alors connu pour ses vertus laxatives. De quoi alléger les souffrances d'un homme souffrant d'hémorroïdes... « Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort », écrivait Friedrich dans *Crépuscule des idoles*. Après tout, « son cher lama » de sœur n'était peut-être pas loin de la vérité quand elle lui reprochait une intoxication... ●

F.G.

UN AUTRE REGARD

« Le vrai Nietzsche planait au-dessus de son corps »

« Je ne l'ai rencontré qu'une fois. C'était à Naumburg, dans les années 1890, alors que son esprit était déjà gravement atteint. Dans l'après-midi, vers deux heures et demie, sa sœur m'emmena dans sa chambre. Il était étendu sur le sofa, indolent et sans réaction, incapable de voir que quelqu'un se tenait devant lui. Il reposait là, avec ces sourcils remarquablement dessinés qui me firent une impression si frappante. Pourtant, bien que son regard ait été absent, on ne pouvait s'empêcher de se dire : "Ce n'est pas un fou, plutôt un homme dont l'activité spirituelle du matin a été si intense qu'il se repose à présent, pour rêver aux tâches que son âme a accomplies." [...] On avait l'impression extraordinaire que le vrai Nietzsche planait au-dessus de son corps. Et c'était le cas. Et plus bas reposait ce qui du point de vue de l'âme aurait aussi bien pu être un cadavre [...], mais qui pourtant restait rivé à l'âme, en raison d'un métabolisme extraordinairement vigoureux. »

Rudolf Steiner, *Friedrich Nietzsche, en lutte contre son temps* (1895), traduction Sophie Pujas

Abusive, Elisabeth ? La cadette de Nietzsche vécut dans l'ombre d'un frère qu'elle chercha toujours à protéger. Au point de vouloir s'assurer le contrôle de ses écrits et de sa postérité...

L'œuvre détournée

La légende nietzschéenne n'est pas tendre envers Elisabeth Förster-Nietzsche (1846-1935), la cadette de Friedrich, réputée abusive et responsable du détournement posthume de l'œuvre de son frère par la propagande nazie. L'image n'est-elle pas trop noire ? Première certitude, Elisabeth fut tendrement aimée de son frère. Plus jeune de deux ans, elle développe pour son aîné une vénération qui ne se démentira jamais. Vers l'âge de 8 ans, les deux enfants déclarent qu'ils se marieront ensemble quand ils seront grands.

Une disciple fervente

Très tôt, Elisabeth conserve chaque feuille écrite de la main de Fritz. Quand son frère, dont sa mère rêvait qu'il soit pasteur, remet en cause la foi familiale, elle le défend. « De bonne heure, elle se fit l'écho constamment disponible d'un être solitaire, qui ne cessera d'éprouver la nécessité de s'isoler davantage ; elle fut la disciple fervente, celle qui l'aidait à résoudre toutes ses difficultés matérielles, la femme dont Nietzsche croyait être compris, ne serait-ce qu'en vertu des liens du sang, la femme sur qui, toujours, il pouvait compter », écrit le bio-

graphe Curt Paul Janz (*Nietzsche*, Gallimard, 1984-1985). Pour Friedrich, elle est « le Lama », surnom qu'elle revendique. « *Le lama est un animal singulier : il porte volontiers les*

charges les plus lourdes, mais si on veut l'y contraindre, ou si on le maltraite, il refuse toute nourriture et s'allonge dans la poussière pour mourir ; mon frère trouva que cette descrip- ● ● ●



**25 AOÛT
1900**

**Mort de
Nietzsche.**

Surnommée par son frère « le Lama », la jeune Elisabeth lui est toute dévouée, mais n'arrive pas à comprendre sa pensée.

ANDRÉ BIAIS

tion me convenait si exactement, et chaque jour davantage, qu'il se servit toujours de ce surnom, surtout lorsqu'il avait besoin de mon aide dans des situations difficiles », raconte-t-elle dans *Le jeune Nietzsche* (Der Junge Nietzsche, Kröner, 1912).

Mais la sœur dévouée peine à suivre sur les hauteurs de l'intelligence un esprit aussi fulgurant que celui de Nietzsche. En tout, Elisabeth est ordinaire. Son physique ? Passe-partout. Son esprit ? Elle est peu douée pour l'abstraction, et ne comprendra jamais grand-chose à la philosophie. Jalouse, elle supporte mal l'influence de la ravissante Lou Andreas-Salomé (cf. p. 38) sur son

frère. « Ma sœur considère Lou comme un animal venimeux qu'il faut anéantir à tout prix, et elle agit en conséquence », confie Nietzsche à Malwida von Meysenbug (cf. p. 45) : la belle intellectuelle russe sera à l'origine de la première brouille entre frère et sœur.

D'une dévotion à l'autre

Las, c'est au cours de cette période qu'Elisabeth rencontre Bernhard Förster (cf. p. 40), antisémite forcené à l'origine de la rupture la plus durable. Elle l'épouse, et passe d'une dévotion à une autre, soutenant le projet de son mari de fonder une colonie aryenne au Paraguay. Colère de Nietzsche. « J'ai radicalement rompu avec ma sœur, annonce-

t-il dans une lettre à Malwida datée du 2 mai 1884. Au nom du ciel, ne vous avisez pas cette fois-ci de faire œuvre de médiation et de conciliation – il n'est, entre une oie vindicative et antisémite et moi-même, pas de réconciliation possible. »

L'échec du projet paraguayen, qui provoque le suicide de son mari, force Elisabeth à rentrer en Allemagne en 1891. Au moment où Nietzsche sombre dans un état végétatif profond (cf. p. 29). Désormais, la sœur prend soin du frère, et de ses œuvres. Avec sa mère et son oncle, le pasteur Edmund Oehler, elle décide ainsi d'interdire la parution du quatrième tome de *Zarathoustra*. « Il y a à vrai dire de quoi mourir de rire, à voir deux

« Elisabeth voulait fournir un système philosophique »



Paolo D'Iorio, directeur de recherche au CNRS, est l'auteur du *Voyage de Nietzsche à Sorrente : genèse de la philosophie de l'esprit libre*, CNRS Editions, 2012.

Le Point : Comment a été établi le texte de *La Volonté de puissance* ?

Paolo D'Iorio : Pour composer *La Volonté de puissance*, qui n'existait pas, Elisabeth a pioché ici et là dans les notes de son frère. Par exemple, dans la deuxième édition, elle a éparpillé dans différents chapitres les paragraphes du texte « Le nihilisme européen », dûment numérotés par Nietzsche. Le chaos complet est atteint avec l'édition établie en 1926 par

Friedrich Würzbach, qui est encore aujourd'hui la plus lue en France. Elisabeth, au moins, avait essayé d'uti-

liser les rebuts du projet originel. Würzbach, en revanche, utilise pour sa compilation des matériaux tirés de toutes les notes posthumes du philosophe, de 1870 à 1888, avec des effets désastreux pour la compréhension du développement de la philosophie de Nietzsche. En outre, son découpage ne s'arrête pas aux fragments, mais en arrive même à concerner des phrases d'une ou deux lignes. C'est la moulinette...

En dehors de ces découpages, les notes de Nietzsche ont-elles été altérées ?

Oui, et d'abord par des fautes de transcriptions. Par exemple, quand Nietzsche écrit « *innere Welt* » (monde interne), cela devient « *innere Willie* » (vouloir interne). Or certains commentateurs, dont Gilles Deleuze* dans *Nietzsche et la philosophie*, ont longuement commenté ce « vouloir interne »... Il y a

femmes pieuses et un pasteur de campagne se prononcer sur la publication des écrits d'un des auteurs les plus radicalement athées et antichrétiens, s'empare alors Peter Gast (cf. p. 40), ami du philosophe. Mais en ce moment, je n'ai pas le cœur à rire. »

En 1894, prenant exemple sur les archives Goethe* et Schiller* fondées neuf ans auparavant, Elisabeth organise le rassemblement à Naumburg des archives concernant l'œuvre de son frère. Ces documents seront par la suite transférés à Weimar. Elle rassemble tous les travaux de Friedrich, dont 2 300 feuillets datant de l'époque où il était étudiant, et plus de 1 600 lettres qu'il lui a

Revenue du Paraguay ruinée, Elisabeth monte une véritable entreprise commerciale autour des écrits de son frère.

adressées, ainsi qu'à sa mère... Le 25 août 1900, Nietzsche meurt. Mais l'œuvre de glorification d'Elisabeth est déjà en marche. Revenue ruinée du Paraguay, elle monte autour des écrits de Nietzsche une véritable entreprise commerciale. Est-ce une revanche sur le frère polygraphe ? La voilà qui s'improvise auteur et publie *La Vie de Nietzsche* (trois volumes, 1895, 1897 et 1904), *Les Archives*

Nietzsche, ses amis et ses ennemis (1907), *Le Jeune Nietzsche* (1912), *Nietzsche solitaire* (1914), *Nietzsche et les femmes de son temps* (1935) ! Ce dernier volume lui permet de régler une nouvelle fois ses comptes avec Lou Andreas-Salomé... Elle passera sous silence les documents embarrassants, comme les antécédents de maladie dans la famille.

Les fragments assemblés

Soucieuse d'asseoir sa légitimité, Elisabeth s'assure le concours de plusieurs chercheurs, dont Rudolf Steiner (cf. p. 44), qui établira le premier catalogue de la bibliothèque personnelle du philosophe. Steiner se dira atterré par sa

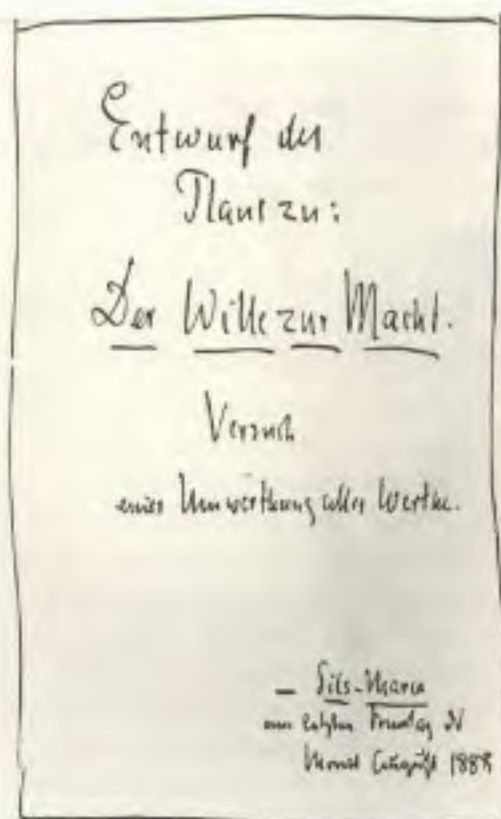
également eu des ajouts de titres ou de sous-titres. Comme le titre « Récapitulation », auquel Martin Heidegger attache une grande importance dans son interprétation de Nietzsche... Enfin, on trouve des citations d'autres auteurs, que Nietzsche avait pris en note – Tolstoï*, par exemple !

Mais Elisabeth cherchait-elle délibérément à modifier la pensée de son frère ?

En fait, elle voulait fournir un système philosophique qui puisse s'insérer dans la tradition allemande. Or Nietzsche n'en avait pas. Certes, à certaines périodes, il a écrit des notes où il montrait cette tentation, mais il avait fini par conclure que la volonté de renfermer la complexité du réel en un système philosophique est un manque d'honnêteté intellectuelle. Il était trop sceptique pour croire à un système, même pas à un système qu'il aurait lui-même forgé. Elisabeth, au contraire, pensait qu'un livre à l'allure systématique et au titre séduisant se vendrait beaucoup mieux qu'un simple recueil de notes posthumes. Les éditeurs qui, encore aujourd'hui, continuent d'imprimer ce faux, savent combien elle avait raison.

Propos recueillis par S. P.

1. PUF, 1962 (réédité en 2010, coll. « Quadrige »).



Dès 1885, Nietzsche envisage d'écrire *Der Wille zur Macht* – *La Volonté de puissance*. Trois ans plus tard, comme le montre cette page de garde manuscrite d'août 1888, il regroupe sous ce titre des notes éparses, avant de renoncer au projet... qui deviendra celui d'Elisabeth.



En mai 1897, Elisabeth s'installe avec Friedrich dans la villa Silberblick, à Weimar, et y transfère toutes les archives Nietzsche.

●●● totale incompréhension de la pensée de son frère (cf. encadré ci-dessous)... Elle lance pourtant la publication d'œuvres complètes, dont la première édition paraît en

1901. Une entreprise hasardeuse au regard de ses compétences ? Les biographes de Nietzsche accuseront Elisabeth d'être responsable du détournement de l'œuvre

nietzschéenne par les nazis, notamment parce qu'elle a joint aux œuvres complètes un texte intitulé *La Volonté de puissance* (cf. p. 68). Qu'en est-il ? En 1885, Nietzsche envisage d'écrire un livre sous ce titre. Il assemble des notes pendant les trois années suivantes, avant de renoncer. Aidée de Peter Gast, Elisabeth assemble des fragments pour composer un livre, qu'elle présente comme l'ouvrage voulu par son frère. Sauf qu'il avait abandonné le projet bien avant de tomber dans la folie !

L'ouvrage est un succès, et cinq éditions en allemand se succèdent entre 1901 et 1935. Les nazis vont utiliser ce concept incertain dans lequel ils veulent voir une apologie de la force. Elisabeth, nazie ? Elle a pris sa carte au parti en 1930, et Hitler assista à ses funérailles en 1935. Nietzsche n'aurait sûrement pas aimé. Mais sans elle, son œuvre aurait-elle été aussi lue ? ●

Sophie Pujas

UN AUTRE REGARD

« Elle est totalement fermée à tout sens de la réalité »

« Madame Förster-Nietzsche est complètement profane en tout ce qui touche l'enseignement de son frère. Elle n'a aucune opinion sur le point le plus élémentaire de cette doctrine [...]. [Elle] n'a pas le moindre sens des distinctions logiques les plus fines, ni même des plus grossières ; sa pensée est dépourvue de toute conséquence logique ; elle est totalement fermée à tout sens de la réalité, de l'objectivité. Un événement aujourd'hui survenu aura pris demain dans son esprit une forme qui n'aura pas à avoir avec l'événement réel le moindre trait commun, pourvu seulement qu'on lui permette seulement d'atteindre ses fins. J'insiste seulement sur le fait que je n'ai jamais soupçonné Mme Förster-Nietzsche de déformer intentionnellement les faits, ou d'affirmer sciemment des choses fausses. Non, elle ne doute pas un instant de la vérité de ce qu'elle dit. Elle se persuade elle-même aujourd'hui que ce qui, hier, était très certainement bleu, avait en réalité la couleur rouge. »

Rudolf Steiner, *Friedrich Nietzsche - Ein Kämpfer gegen seine Zeit*, Anthroposophischer Verlag, 1926, cité dans Curt Paul Janz, *Nietzsche, biographie*, traduction Pierre Rusch et Michel Vallois, © Gallimard, 1985

le who's who

DE NIETZSCHE

Ami fascinant, mais difficile, capable d'effusions intenses, de colères féroces et de ruptures radicales, Nietzsche était fondamentalement un solitaire. Portraits de celles et ceux qui ont marqué son parcours.

Lou Andreas-Salomé	38
Jacob Burckhardt	39
Bernhard Förster	40
Peter Gast	40
Franz Overbeck	41
Paul Rée	42
Erwin Rohde	42
Rudolf Steiner	44
Malwida von Meysenbug	45
Cosima Wagner	46

LOU ANDREAS-SALOMÉ LA CHASTE SÉDUCTRICE

« Une demoiselle excitée » : tel est le jugement passablement méprisant que l'écrivain Daniel Halévy porte sur Lou Andreas-Salomé (1861-1937) dans son *Nietzsche* (Grasset, 1944). Une accusation d'« hystérie » partagée par beaucoup des ennemis de celle qui fut le grand amour de Nietzsche, au nom de la souffrance infligée au philosophe. La belle Lou mérite pourtant d'être reconnue comme l'une des femmes les plus singulières de son temps.

Fille d'un général balte d'origine allemande et d'une mère danoise, Louise von Salomé naît le 12 février 1861 à Saint-Petersbourg, après cinq frères dont deux sont morts jeunes. Dotée d'un esprit et d'un charme exceptionnels, elle rêve bientôt d'émancipation. « *Autant d'intelligence dans la tête d'une jeune fille de 21 ans pourrait presque faire frémir, s'il ne s'y associait une authentique délicatesse de cœur,* écrit le sociologue Ferdinand Tönnies (1855-1936), subjugué comme tant d'autres. *C'est une apparition que l'on tient pour impossible aussi longtemps qu'on ne l'a pas vue en action... C'est un être génial.* »

Cette séductrice-née mène sa vie avec une audace déconcertante pour son temps et la bourgeoisie protestante dont elle est issue. N'est-ce pas elle qui propose en 1882 à Paul Rée (cf. p. 42) et Friedrich Nietzsche, ses deux amoureux éperdus, de vivre ensemble ? L'idée choquera jusqu'à sa grande amie la féministe Malwida von Meysenbug (cf. p. 45). « *Ce ne sera pas possible sans qu'un cœur souffre cruellement [...] ou qu'une amitié soit brisée* », prophétise cette der-



Le grand amour de Nietzsche, Lou Andreas-Salomé, ici à 36 ans.

UN AUTRE REGARD

« Son rire est une action »

Lettre de Lou Andreas-Salomé à Paul Rée, datée du 31 juillet 1882.

« Pour nous, libres penseurs, qui n'avons plus rien de sacré en quoi nous puissions adorer une valeur religieuse ou morale, il subsiste néanmoins encore une grandeur qui force notre admiration, voire notre vénération. J'entrevois déjà cette grandeur chez N[ietzsche] lorsque je t'ai dit, au bord des lacs italiens, que son rire est une action. Il n'y a plus d'évaluation des directions que l'homme emprunte – mais il y a encore une grandeur de la force. »

Friedrich Nietzsche, Paul Rée, Lou von Salomé, correspondance, direction Ernst Pfeiffer, traduction Ole Hansen-Love et Jean Lacoste, © PUF, 1979

nière dans une lettre à Lou. De fait, la jeune femme excite la jalousie des deux hommes et les fâcheries se multiplient, jusqu'à la rupture. Friedrich, blessé, finit par classer l'affaire : « Qu'importe ces Rée et ces Lou ! » écrit-il le 29 août 1883 à sa sœur Elisabeth (cf. p. 33) qui ne sera pas loin de voir la belle Russe comme le diable en personne.

Une femme libre, Lou ? Elle vivra longtemps dans une chasteté obstinée, refusant les plaisirs sensuels tout autant que l'idée de maternité. Quand elle se marie en 1887 avec Friedrich Carl Andreas (1846-1930), un orientaliste dont elle prendra le nom, elle lui impose un mariage blanc. L'essentiel, pour elle, est ailleurs, dans son œuvre : elle publiera vingt livres (des essais littéraires et des romans souvent nourris d'autobiographie) et plus d'une centaine d'articles entre 1895 et la fin de sa vie.

La postérité se souviendra surtout des grands hommes qui ont traversé son existence. Nietzsche d'abord, dont on dit qu'il écrira *Zarathoustra* sous son influence, et à qui elle consacrera un livre, *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*, en 1894. Le poète Rainer Maria Rilke (1875-1926), ensuite, qu'elle rencontre alors qu'il n'a que 21 ans et avec qui elle vit (enfin) une tendre liaison trois ans durant, puis une longue amitié. Et, pour finir, Sigmund Freud* (1856-1939), le père de la psychanalyse, qu'elle croise en 1911 et dont elle deviendra l'amie et la disciple. L'amour des vingt-cinq dernières années de sa vie ? Ce sera la psychanalyse. **S.P.**

1. Lou Andreas-Salomé : sa vie et ses écrits, Angela Livingstone, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1990.

DANS LE TEXTE

« C'est la première fois que j'éprouve du plaisir à suivre un cours »

Lettre de Nietzsche au baron de Gersdorff, le 7 novembre 1870.

« Hier soir j'ai éprouvé un plaisir que je t'eusse souhaité, à toi, en particulier. Jacob Burckhardt a donné, sur la grandeur historique, une conférence parlée librement et qui se rattachait tout à fait à ce que nous pensons et sentons nous-mêmes. Certes, cet homme d'un certain âge est enclin, je ne dirais pas à altérer, mais à taire la vérité ; mais au cours de conversations intimes, il appelle Schopenhauer "notre philosophe". Je suis un cours hebdomadaire qu'il donne sur l'étude de l'histoire, et je pense bien être le seul parmi ses soixante auditeurs à saisir, dans les étranges réfractions et les détours qu'elle comporte lorsqu'elle effleure un point délicat, les profonds méandres de sa pensée. C'est la première fois que j'éprouve du plaisir à suivre un cours : mais aussi, c'est le genre de cours que je pourrais donner moi-même, si j'avais quelques années de plus... »

Friedrich Nietzsche, *Correspondance*, tome 2, traduction Maurice de Gandillac, Jean Bréjoux, Henri-Alexis Baatsch, © Gallimard, 1986

JACOB BURCKHARDT
L'AMI HISTORIEN

Natif de Bâle, Jacob Burckhardt (1818-1897) enseigne depuis onze ans à l'université de sa ville lorsque Nietzsche y est nommé, en 1869. Entre ces fils de pasteurs, tous deux admirateurs de Schopenhauer (cf. p. 52), naît malgré la différence d'âge une amitié profonde, nourrie par une estime réciproque, de nombreuses discussions et quelques lettres, même si Burckhardt, d'abord lecteur enthousiaste de Nietzsche, finira par devenir plus critique.

Le philosophe va bénéficier des travaux de son ami, le plus grand historien d'art de son temps et l'auteur notamment de *La Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860), un ouvrage qui va révolutionner la connaissance de cette période. Il y décrit une Renaissance en rupture avec l'esprit ascétique et interiorisé du Moyen Âge, emblématisée par la figure de

l'individu autonome et créatif, où la haute société mi-noble mi-bourgeoise valorise au plus haut point la culture et les arts. « Comprendra-t-on un jour, voudra-t-on enfin comprendre, ce qu'était la Renaissance ? » écrit Nietzsche dans *L'Antéchrist* (1888). *L'inversion des valeurs chrétiennes : une tentative* ●●●



Portrait de Jacob Burckhardt en 1863. Il est alors enseignant à l'université de Bâle, où Nietzsche sera nommé en 1869.

●●● [...] pour faire triompher les valeurs contraires, les valeurs aristocratiques. » Il se souviendra du portrait type que dresse son ami du maître de la cité italienne, celui qui, par son action politique et son patronage artistique, en fait une véritable œuvre d'art : dans *Par-delà bien et mal*, Nietzsche louera César Borgia* et « l'homme tropical » de la Renaissance dont les vices expriment une puissante force intérieure qui, bien orientée, peut devenir la force créatrice du surhomme. L'historien ouvre ainsi un nouveau monde à Nietzsche qui, malade, cherchera à y recourir la « grande santé ». Mais ce célibataire discret et amoureux des chats prendra aussi acte de l'échec de cette quête en lisant, dans une lettre de Nietzsche de janvier 1889, les premiers signes de la folie : « Je préférerais de loin être professeur à Bâle plutôt que Dieu », lui disait Friedrich. **Olivier Souan**

BERNHARD FÖRSTER LE BEAU-FRÈRE DÉTESTÉ

Refonder la civilisation, construire un homme nouveau. Tel était le projet de Bernhard Förster (1843-1889), qui épouse en mai 1885 la sœur de Nietzsche. Il est violemment antisémite. Son beau-frère le détestera. En 1887, Nietzsche écrit à Elisabeth qu'il doit se « défendre bec et ongle contre la confusion avec la canaille antisémite ». Il n'empêche : à cause de ce lien familial, Bernhard Förster contribuera, des décennies durant, à alimenter la légende noire qui fit passer Nietzsche pour un inspirateur de l'idéologie nazie.

Förster a étudié l'histoire et les langues à Berlin avant de devenir professeur d'histoire. Il se pas-

sionne très tôt pour la musique et le projet culturel de Wagner (cf. p. 17), avant de le rencontrer à Bayreuth en 1876. En 1881, il fonde la Ligue du peuple allemand, tout en multipliant pétitions et brûlots antisémites. Le juif est selon lui « un parasite du corps national allemand et doit être maltraité, persécuté, méprisé ».

En 1882, après la création de *Parsifal*, où Wagner exalte à la fois la pureté, le courage, le christianisme et la germanité, Förster publie *Les Échos de Parsifal* et y développe la thèse d'un idéal allemand que l'on ne peut plus construire au pays de Goethe*.

Tirant les conséquences de ses écrits, il émigre en 1883 en Amérique du Sud. Après avoir repéré des terres, non loin d'Asunción (Paraguay), il revient en Allemagne épouser Elisabeth, et repart avec elle en 1886 pour fonder « Nueva Germania » : sur un territoire de 600 km², une colonie agricole et de petite industrie textile, où vivent des familles alle-



Bernhard Förster exportera au Paraguay son idéal de « race pure » en fondant la colonie « Nueva Germania ».

mandes « racialement pures ». La pleine propriété de la concession lui est promise si cent-quarante familles y sont implantées au bout de trois ans. Mais en juillet 1888, seules quarante sont arrivées. La production est insuffisante, la malaria, la tuberculose et les morsures de serpent déciment la colonie. Förster, acculé, doit demander un prêt. Dépressif, il se suicide en juin 1889. Son rêve wagnérien d'une nouvelle Allemagne s'effondre. **D. V.**

PETER GAST « UNE VIE DE CHIEN »

« Il traîne depuis des années une vie de chien, une indigne vie de plume », écrivait Nietzsche à Franz Overbeck (cf. p. 41) le 28 mars 1885 à propos de son ami Peter Gast, qu'il considérait comme « un musicien de premier rang ».

De son vrai nom Heinrich Kösseltz, Gast naît en 1854 dans une famille de notables d'Annaberg, en Saxe. Passionné de musique et assoiffé de connaissances, il entame en 1872 une formation de compositeur et des études de philosophie à Leipzig. Élève d'Overbeck, il ne jure que par Nietzsche, dont il a adoré *La Naissance de la tragédie* (cf. p. 56). En 1875, il devient son élève à Bâle. Nietzsche lui fait lire le brouillon de sa quatrième *Considération inactuelle* sur Richard Wagner. Emballé, Kösseltz propose d'en réaliser une copie pour l'offrir au compositeur. Bonne initiative : le maître fait de lui son copiste et son lecteur.

« Durant le semestre d'hiver 1877-1878 [...] jusqu'à la fin 1888, j'ai [...] participé à la lecture [...] de chaque ouvrage sans exception mis sous presse par Nietzsche », rapporte



Compositeur sans succès, Peter Gast passe plus de temps sur l'œuvre de Nietzsche que sur son propre travail.

Köselitz dans sa préface au tome IV de la *Correspondance* de Nietzsche¹. Parallèlement, celui qui a changé de nom sur les conseils de Nietzsche et signe Peter Gast ou Pietro Gasti, pour faire plus italien, compose des opéras – *Scherz, List und Rache* (1880) et *Der Löwe von Venedig*, une version allemande du *Matri-*

monio segreto (1884) –, sans jamais réussir à les faire jouer. Gast vit misérablement à Venise. Ce n'est qu'en 1890 que le *Matrimonio* sera joué à Dantzig, sans succès.

Découragé, le compositeur finit par consacrer plus de temps à Nietzsche qu'à son propre travail... Celui-ci s'en s'agace : « C'est un balourd inapte à toute société », écrit-il en 1885. Gast prend pourtant en charge, en 1892, l'édition de ses *Œuvres complètes*, dont il signe l'introduction. Cette même année, il édite et préface les *Considérations inactuelles*, puis *Humain, trop humain*, *Par-delà bien et mal* et, en 1893, *La Généalogie de la morale*. Elisabeth (cf. p. 33) enverra son travail au pilon, avant de se décider à le solliciter en 1899 pour préparer les *Fragments posthumes*. Gast collabore avec elle jusqu'en 1909, notamment pour *La Volonté de puissance* (1901-1906), mais en désaccord avec la manière dont elle intervient dans l'œuvre de Nietzsche, il renonce au projet. Il mourra dans l'oubli en 1918. É.L.

1. Friedrich Nietzsche, *Gesammelte Briefe*, Schuster und Loeffler (1900-1906), traduction Pierre Rusch.

FRANZ OVERBECK LE SOUTIEN FIDÈLE

Le plus proche ami de Nietzsche naît à Saint-Petersbourg en 1837, d'une mère française et d'un père anglo-allemand. Son enfance se partage entre la Russie et Paris, dans une ambiance cosmopolite qui lui permet d'apprendre plusieurs langues. Il se forme à la théologie et devient en 1870 professeur d'histoire du christianisme à Bâle. C'est là qu'il rencontre Nietzsche, qui devient son voisin, et dont il partage la passion pour Wagner.

Franz Overbeck fut formé au criticisme biblique de l'école allemande, qui s'appuie sur l'examen scientifique des textes pour reconstituer l'histoire et la nature du christianisme primitif. Dans son livre *Sur le christianisme de notre théologie actuelle* (1873), il livre une thèse aussi originale que radicale : le message du Christ, dans sa simplicité et sa vigueur, est totalement étranger à toute idée de culture et de science, y compris la théologie chrétienne. Thèse qui aida Nietzsche à définir le christianisme comme « platonisme* pour le peuple », et sera prise au sérieux aussi bien par le théologien Karl Barth (1886-1968) que par le philosophe Martin Heidegger (cf. p. 90). Elle l'empêchera cependant d'avoir la carrière universitaire souhaitée, malgré la prudence de son enseignement.

Si Overbeck demeure circonspect face aux idées de Nietzsche, son amitié sera néanmoins sans faille : il l'aide ainsi à gérer ses biens après son départ de Bâle (1879). Le 14 novembre 1881, Friedrich lui écrit la lettre sui- ●●●

UN AUTRE REGARD

« L'un des êtres les plus chaleureux »

Lettre de Peter Gast à son amie Élise Wagner, le 24 juin 1880.

« Nietzsche n'a par exemple rien d'un érudit au sang froid, il est au contraire l'un des êtres les plus chaleureux [...], simplement, il n'en oublie pas la sagesse, et a su donner à sa raison le développement le plus considérable. Par-delà toutes les pensées souvent franchement hostiles que la considération de mes propres travaux m'oblige à lui adresser lorsque je fais le bilan de ma journée, je sais parfaitement que je lui dois de la reconnaissance et que je ne puis lui en vouloir, car il ne sait rien de mon désarroi et se trouve presque en droit de supposer mon existence aussi idyllique que la sienne. »

Curt Paul Janz, *Nietzsche, biographie, tome II*, traduction Pierre Rusch, © Gallimard, 1984

UN AUTRE REGARD

« Il m'est arrivé d'être franchement dérouteré... »

« Nietzsche a suivi la voie d'une grande "théâtralisation". Jouant avec lui-même, il a en quelque sorte tiré l'un après l'autre les décors de théâtre de son catalogue de décorateur jusqu'à ce que le spectacle entier fût mis en place. C'est ce que ses *Fragments posthumes* révèlent désormais à chacun. Qui-conque était aussi proche de lui que je l'étais pouvait en "faire l'expérience de manière vivante"; c'est précisément cela qui ne fut pas facile et moi-même, en tant que spectateur de cette pièce de théâtre, il m'est arrivé d'être franchement dérouteré et de m'égarer; et je n'ai pas épargné ma peine et mon sang-froid pour défendre en ami ma foi en Nietzsche. »

Franz Overbeck, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, traduction Jeanne Champeaux, © Allia, 1999

●●● vante : « Mon cher ami, que signifie notre vie ? Un bateau qui navigue sur la mer, où tout le monde a la certitude qu'un jour il chavirera. Nous en sommes là, deux bons vieux bateaux qui ont été de fidèles voisins, et plus important encore, tout ce que tes mains on pu faire pour empêcher mon "chavirement" ! Laissons-nous continuer notre voyage – chacun par égard pour l'autre, pour un long moment déjà, un long moment ! Nous allons tellement nous manquer ! » En janvier 1889, alarmé par une lettre extravagante, Overbeck ira chercher Nietzsche à Turin pour le ramener en Allemagne. Il lui survivra cinq ans. **D.S.**

ERWIN ROHDE LE PHILOLOGUE DÉLAISSÉ

Enfant hypersensible, « redressé » sur ordre de son père, un médecin de Hambourg, à l'Institut Stoy d'Iéna, Erwin Rohde a 21 ans quand il rencontre Nietzsche, en 1866. Son camarade du cours de philologie* de Leipzig lui trouve un « esprit très pénétrant, mais buté et obstiné ». Revêche ? Oui, mais

sensible : les deux hommes, passionnés de Schopenhauer (cf. p. 52), deviennent inséparables. En 1872, lors du débat provoqué par *La Naissance de la tragédie* (cf. p. 56), Rohde, devenu professeur de philologie à Kiel, prend la défense de Nietzsche face au grand philologue allemand Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf



Portrait d'Erwin Rohde à 30 ans. Autrefois inséparables, Nietzsche et lui commencent alors à s'éloigner.

PAUL RÉE TROP HUMAIN

Cherchez la femme... L'amitié de Paul Rée et de Friedrich Nietzsche, marquée par une admiration mutuelle, ne résistera pas à leur passion commune pour la belle Lou Andreas-Salomé.

Ils se rencontrent à Bâle en 1873. Né en Poméranie en 1849, Paul appartient à une riche famille juive de propriétaires terriens. Étudiant en philosophie, il est l'élève de Nietzsche, son aîné de cinq ans. Le professeur remarque ce garçon « très réfléchi et très doué, schopenhauérien », comme il l'écrira à Erwin Rohde (voir ci-contre) le 5 mai 1873.

Les deux hommes se fréquentent et s'apprécient. En février 1876, Paul demande à Friedrich la permission de l'appeler « son meilleur ami ». Accordé. Ils passent ensemble l'hiver 1876-1877 à Sorrente, chez Malwida von Meysenbug (cf. p. 45). Période bénie pour Rée, qui publie *L'Origine des sentiments moraux*, essai qui scandalise bien des universitaires, mais lui vaut d'être promu docteur en philosophie par l'université de Halle.

Son concept ? Novateur : il applique à la morale la théorie de l'évolution de Darwin*. Altruisme et égoïsme seraient des stratégies développées par l'homme pour s'adapter à son milieu. « Les phénomènes moraux peuvent, tout comme les phénomènes physiques, être ramenés à leurs causes naturelles : l'homme moral n'est pas plus proche du monde intelligible que l'homme physique », écrit-il.

Nietzsche, époustoufflé, recommande à son éditeur cet « écrit qui traite de l'origine des sentiments



Élève de Nietzsche, Paul Rée devient son meilleur ami, puis son rival en amour.

moraux avec une méthode si rigoureuse et si totalement neuve qu'il représentera probablement un tournant décisif dans l'histoire de la phi-

losophie morale ». Lui-même s'en inspire dans *Humain, trop humain* (1877) : « Ce qui m'a incité d'abord à faire connaître quelques-unes de

mes hypothèses sur l'origine de la morale, ce fut [...] L'Origine des sentiments moraux », reconnaîtra-t-il dix ans plus tard dans l'avant-propos de *La Généalogie de la morale*. Mais le 17 mars 1882, chez Malwida, Paul Rée fait la connaissance de Lou von Salomé (cf. p. 38). Il tombe amoureux, souhaite l'épouser. Refus brutal. L'ami Friedrich vient à la rescousse de Paul... et tombe, à son tour, sous le charme de Lou : « Je convoite cette sorte d'âmes », écrit-il à Rée le 21 mars 1882. Dévoué jusqu'à l'abnégation à son « meilleur ami », Paul joue les entremetteurs. Mais Lou ne veut qu'un « ménage à trois intellectuel »... Si Nietzsche déclare forfait dès 1883, Paul Rée s'accroche à son amour impossible. Dans une lettre de 1884 à Malwida, Nietzsche, qui a déjà rompu tout lien avec lui, le décrit comme « quelqu'un dont la flamme vitale est à moitié éteinte ».

Trois ans plus tard, l'annonce des fiançailles de Lou avec Friedrich Carl Andreas est comme un coup de grâce pour un homme fragilisé qui, malgré deux autres publications – *La Genèse de la conscience morale* et *L'illusion du libre arbitre* (1885) – ne réussit pas à trouver un poste à l'université. Paul Rée abandonne la philosophie et s'enfuit à Munich où il étudie la médecine. Il quitte ensuite la Bavière pour la Prusse, puis la Suisse. Il s'installe finalement près de Saint-Moritz où il soigne les paysans, souvent gratuitement. Il ne reviendra jamais d'une excursion en montagne entreprise le 28 octobre 1901. Deux ans plus tard, paraît à Berlin *Philosophie, œuvre posthume*. Il y écrivait : « S'il ne me reste donc plus matière à philosopher, le mieux pour moi est encore de mourir. » É.L.

UN AUTRE REGARD

« La différence entre vous... »

Lettre de Lou Andreas-Salomé à Paul Rée, datée du 18 août 1882.

« La différence entre vous [...] s'exprime aussi très distinctement dans de petits traits. Par exemple dans vos conceptions sur le style. Ton style veut convaincre l'esprit du lecteur, c'est pourquoi il possède une rigueur et une clarté scientifiques, évitant toute émotion. Nietzsche veut convaincre l'individu tout entier, il veut que sa parole plonge dans l'âme et en retourne les profondeurs, il ne cherche pas à instruire mais à convertir. [...] Il y a dans le caractère de Nietzsche, comme dans un vieux château fort, maints cachots obscurs et maintes oubliettes secrètes qui échappent à l'observation superficielle et qui pourtant recèlent peut-être sa nature la plus authentique. C'est étrange, l'idée que nous pourrions même un jour nous heurter comme des ennemis m'est venue récemment à l'esprit avec une soudaine évidence. »

Dans *Friedrich Nietzsche, Paul Rée, Lou von Salomé, correspondance*, direction Ernst Pfeiffer, traduction Ole Hansen-Love et Jean Lacoste, © PUF, 1979

UN AUTRE REGARD

« Les accents viscéraux d'une âme s'enfonçant dans les abîmes... »

Lettre d'Erwin Rohde à Franz Overbeck, le 17 mai 1892.

« Je suis tombé [...] par hasard sur le *Zarathoustra* IV de Nietzsche. [...] Un livre étrange, mais souvent poignant, dans lequel j'entends à chaque ligne les accents viscéraux d'une âme s'enfonçant dans les abîmes. [...] Savoir l'esprit le plus riche et le plus profond qu'on ait jamais rencontré disparu dans la folie et dans son inaccessible univers de chimères – une telle expérience n'en finit pas de résonner en vous comme un glas funèbre d'une insondable tristesse. »

Franz Overbeck, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, traduction Pierre Rusch et Michel Vallois

●●● (1848-1931). « Nul autre que toi ne pouvait m'offrir un tel présent d'amitié », lui écrit son ami le 25 octobre. Mais à partir de 1876, Nietzsche, malade (cf. p. 29), espace ses courriers.

En 1878, la lecture de l'audacieux *Humain, trop humain* plonge Erwin, philologue académique, dans un « étonnement douloureux », comme il l'écrira à Franz Overbeck (cf. p. 41). Mais Nietzsche ne lui demande plus son avis. En 1883, Rohde lui envoie tout de même des éloges sur *Zarathoustra*. La réponse, lapidaire, arrive un an plus tard : « On continue à s'écrire [...] pour ne pas se taire. »

En juin 1885, lors d'une rencontre à Heidelberg, Erwin Rohde ne reconnaît plus « son » Friedrich, « glacial [...] comme s'il venait d'une région que personne n'habite », rapporte-t-il à Overbeck. Les restes de leur amitié s'éteindront en 1887, du fait d'une divergence d'opinion au sujet de l'historien Hippolyte Taine*. Spectateur impuissant de l'isolement volontaire du philosophe, qui a fait le vide autour de lui jusqu'à son effondrement (cf. p. 29), Rohde ne

reverra jamais Nietzsche. Il meurt à Heidelberg le 11 janvier 1898, laissant derrière lui une œuvre magistrale sur la philologie classique et le monde hellénistique : *Histoire du roman grec* (1876) et *Psyché, histoire du culte des âmes et de la foi à l'immortalité chez les Grecs* (1890-1894) lui valent d'être qualifié par le critique Mikhaïl Bakhtine (1895-1975) de « plus grand théoricien de l'histoire du roman antique ». L'immense correspondance qu'il a entretenue avec Nietzsche a fait de lui le favori des biographes du philosophe. É.L.

RUDOLF STEINER LA RENCONTRE MANQUÉE

« Je suis de ceux, parmi les lecteurs de Nietzsche, qui, aussitôt après avoir lu la première page, ont su avec certitude qu'ils les liraient toutes, et écouterait chacun des mots qu'il avait prononcés¹ », écrit Rudolf Steiner (1861-1925). Ce lecteur passionné est un érudit anticonformiste et touche-à-tout.

Philosophe et philologue*, il a débuté sa carrière en éditant les œuvres complètes de Goethe*. C'est en 1889 qu'il découvre les

écrits de Nietzsche. Dès 1895, il écrit *Friedrich Nietzsche en lutte contre son temps*, où il définit le philosophe comme un penseur spirituel et avant-gardiste. L'année suivante, Elisabeth Nietzsche (cf. p. 33) fait appel à lui pour ordonner les archives de son frère. Steiner rencontre Nietzsche, qui n'est plus que le fantôme de lui-même, pour la première et dernière fois.

Steiner réalise le premier catalogue de la bibliothèque du philosophe au mois de janvier 1896, recensant plus de mille volumes qu'il classe et décrit avec de nombreux détails, dont les traces de lectures (observations en marge, soulignages ou coins cornés...). Mais, après sa brouille avec Elisabeth, c'est elle qui publiera une version réduite du catalogue, en 1900 et en 1913.

La lecture de Nietzsche est pour Steiner une étape essentielle dans l'élaboration de sa pensée : il passera à la postérité comme le père de l'« anthroposophie », une pensée fondée sur le développement de la perception spirituelle du monde, une capacité qui, selon lui, a été perdue au sein d'une modernité trop matérialiste.

Ces positions l'amènent à élaborer une nouvelle pédagogie, qu'il expérimente en fondant une école à Dornach, près de Bâle (Suisse), dès 1913. Très influentes, ses méthodes qui articulent enseignement théorique et épanouissement personnel à travers des activités artistiques et manuelles sont enseignées, aujourd'hui encore, dans les écoles dites Steiner-Waldorf. S.P.

1. Rudolf Steiner, *Friedrich Nietzsche, en lutte contre son temps*, Rudolf Steiner Publications, 1960.

MALWIDA VON MEYSENBUG LA « SECONDE MÈRE »

Rebelle, libertaire, sociale et grande dévoreuse d'idées, Malwida von Meysenbug était vouée à croiser le destin des parias. Nietzsche fut pour elle le plus marquant d'entre eux.

Leurs combats n'étaient pas les mêmes : elle luttait pour le progrès, la démocratie et l'émancipation des femmes. Mais, ayant comme Nietzsche, brisé les chaînes de tous les déterminismes – sociaux, culturels, religieux et politiques –, cette étonnante aristocrate ne pouvait que susciter chez lui le sentiment d'une communauté d'âme. Au point que le philosophe verra un temps en elle une seconde mère.

Malwida naît en 1816. Son père, Carl Rivalier von Meysenbug, devient en 1831 le très conservateur ministre des Affaires étrangères de Hesse, alors État souverain de la Confédération germanique. Mais, à 27 ans, elle rencontre le journaliste libéral Theodor Althaus (1822-1852) et, nourrie de ses idées, rompt avec sa famille et crée une association pour les pauvres. Elle assiste à Francfort en 1848 aux débats du « parlement préliminaire », tentative libérale d'unifier l'Allemagne sous un régime démocratique. Un mouvement rapidement balayé par la répression des monarchies prussiennes et autrichiennes.

En 1850, Malwida se retrouve à Hambourg où elle fréquente l'École supérieure pour la gent féminine dont la

mission est de rendre les femmes autonomes et indépendantes. Tout en suivant les cours, elle se voit rapidement confier d'importantes tâches administratives.

Après le triomphe de la contre-révolution, l'école ferme et, en 1852, Malwida s'exile à Londres où elle va fréquenter tous les vaincus des révolutions de 1848 : les Français Victor Hugo et Louis Blanc, le Hongrois Lajos Kossuth et le socialiste russe Alexandre Herzen, qui la prend en amitié et la charge de l'éducation de ses enfants. Elle deviendra la quasi-mère adoptive de la plus jeune d'entre eux, Olga. Vingt ans plus tard, Nietzsche célébrera cet « amour maternel sans le lien physique entre la mère et l'enfant ». En 1855, tou-

Malwida et Nietzsche partagent le même goût pour Wagner et Schopenhauer.



VERWENIGUNG WELTWEIT

jours à Londres, elle fait la connaissance de Richard Wagner dont l'engouement pour Schopenhauer (cf. p. 52) lui déplaît de prime abord : le pessimisme cadre mal avec sa vision du progrès humain. Six ans plus tard toutefois, lorsqu'elle revoit en 1861 le Maître à Paris, celle qui fréquente Charles Baudelaire et Hector Berlioz s'est convertie à la vision tragique du philosophe allemand. Entre Wagner et elle commence une amitié de vingt-deux ans que seule la mort du compositeur interrompra.

Wagner, Schopenhauer, ce sont aussi les deux références majeures de Nietzsche quand il rencontre Malwida à Bayreuth, en 1872. Le courant passe si bien qu'elle l'attire, quatre ans plus tard, en Italie où elle s'est établie en 1862 avec sa « fille » Olga. Nietzsche lui déclare alors : « Offrez-moi un peu de cet amour (maternel) et voyez en moi quelqu'un qui a tant besoin d'être

le fils d'une telle mère. » Mais les rapports vont se distendre, notamment à partir de 1882, après que Friedrich a rencontré Lou von Salomé (cf. p. 38). Tout sera consommé quelques années plus tard, lorsque Malwida von Meysenbug, qui a publié son livre de souvenirs, *Mémoires d'une idéaliste*, reçoit ce billet de Nietzsche : « Vous êtes une idéaliste et je traite, quant à moi, l'idéalisme comme une insincérité devenue instinct, comme la volonté à tout prix de ne pas voir la réalité. » Jusqu'à sa mort, à Rome, en 1903, « l'idéaliste* » n'en conservera pas moins un profond attachement pour l'auteur de *Zarathoustra*. D.V.

... COSIMA WAGNER LA TENDRE AMIE

« La Cigogne » : tel est le surnom que sa haute taille a valu à Cosima Wagner (1837-1930), née Francesca Gaetana Cosima Liszt, fille illégitime du compositeur Franz Liszt (1811-1886) et de la comtesse Marie d'Agoult (1805-1876). Si elle n'a rien d'une beauté conventionnelle, cette femme passionnée, intelligente et énergique est particulièrement séduisante.

Quand Nietzsche la rencontre, en 1869, elle vient de défrayer la chronique bavaroise en quittant son époux, le comte Hans von Bülow, chef d'orchestre à Munich, pour le compositeur Richard Wagner (cf. p. 17), qu'elle épousera un an plus tard. En elle, Nietzsche trouvera une amie attentive. Ne partagent-ils pas alors une même admiration pour Wagner ? Nietzsche devient rapidement un familier du couple – à Tribschen en Suisse, puis à Bayreuth – et le correspondant régulier de Cosima. Cette dernière lit les écrits du phi-

JAMES / DE AGOSTINI PICTURE LIB.



Portrait de Cosima à 33 ans par Franz von Lenbach. Elle vient juste d'épouser Wagner.

losophe, dont elle discute longuement avec Wagner. « Si vos conceptions de base me furent d'emblée sympathiques voire familières, la hardiesse et la simplicité de vos développements me surprisent

totallement », écrit-elle le 5 février 1870 à Nietzsche. Il lui offre un manuscrit, *Cinq préfaces à cinq livres qui ne seront pas écrits*, et projette, avec son accord, d'en faire la dédicataire de *La Philosophie à l'époque des Grecs* (qui sera publié à titre posthume). De son côté, elle s'inquiète de ses humeurs sombres et de sa solitude (cf. encadré ci-contre).

Cette amitié attentive ne survivra pourtant pas à la rupture de Nietzsche avec Wagner. Cosima ne répondra pas au message de condoléance du philosophe à la mort du musicien, en 1883. Nietzsche l'aima-t-il, comme l'ont supposé certains biographes ? Rien ne le prouve. Mais quand il sombre dans la folie (cf. p. 29), c'est à elle qu'il envoie des messages, l'appelant Ariane*, tandis qu'il signe Dionysos*. Comme si seule sa vieille amie pouvait retrouver le fil de sa raison égarée. S.P.

UN AUTRE REGARD

« Oubliez donc toutes les choses temporelles et intempestives »

Lettre de Cosima Wagner à Friedrich Nietzsche, le 20 avril 1874.

« Je n'aime pas vous savoir déprimé. Dieu soit loué, la gaieté s'est maintenue dans notre coin, sans que je sache vraiment comment. Il s'agit sûrement d'un effet sans cause. Il est possible que l'accumulation des obligations quotidiennes contribue à faire oublier les éternels cauchemars. Oubliez donc, vous aussi, toutes les choses temporelles et intempestives pour exister, provisoirement, à travers vos tâches pédagogiques comme si vous étiez un philistin* repu, et peut-être vous libérerez-vous de ce sentiment oppressant de non-appartenance à notre monde. Vous savez bien que nous vous souhaitons la compagnie d'une femme [...]. »

Cosima Wagner, Friedrich Nietzsche - Lettres, traduction Stefan Kämpfer, © Le Cherche Midi, 1995

l'œuvre

L'ODE À LA VIE

Fixer ses propres valeurs librement, donner un sens à sa vie : Nietzsche n'était-il pas, finalement, un incurable optimiste ?

À l'école du médecin des valeurs 48

par Patrick Wotling

L'ombre de Schopenhauer 52

par François Gauvin

Entre Apollon et Dionysos 56

par Aliocha Wald Lasowski

OPINION Platon, l'ennemi ambigu 58

par Jean-François Pradeau

Moi, cette illusion 59

par Patrick Wotling

Zarathoustra le prophète 61

par François Gauvin

ENTRETIEN GEORGES-ARTHUR GOLDSCHMIDT 66

« La langue de la littérature et de la poésie »

La vérité sur le surhomme 68

par Patrick Wotling

L'éternel retour, source de liberté 70

par Patrick Wotling

OPINION Le philosophe qui voulait créer des dieux 74

par Jean Vioulac

REPÈRE Comment Nietzsche a « réinventé » le nihilisme 76

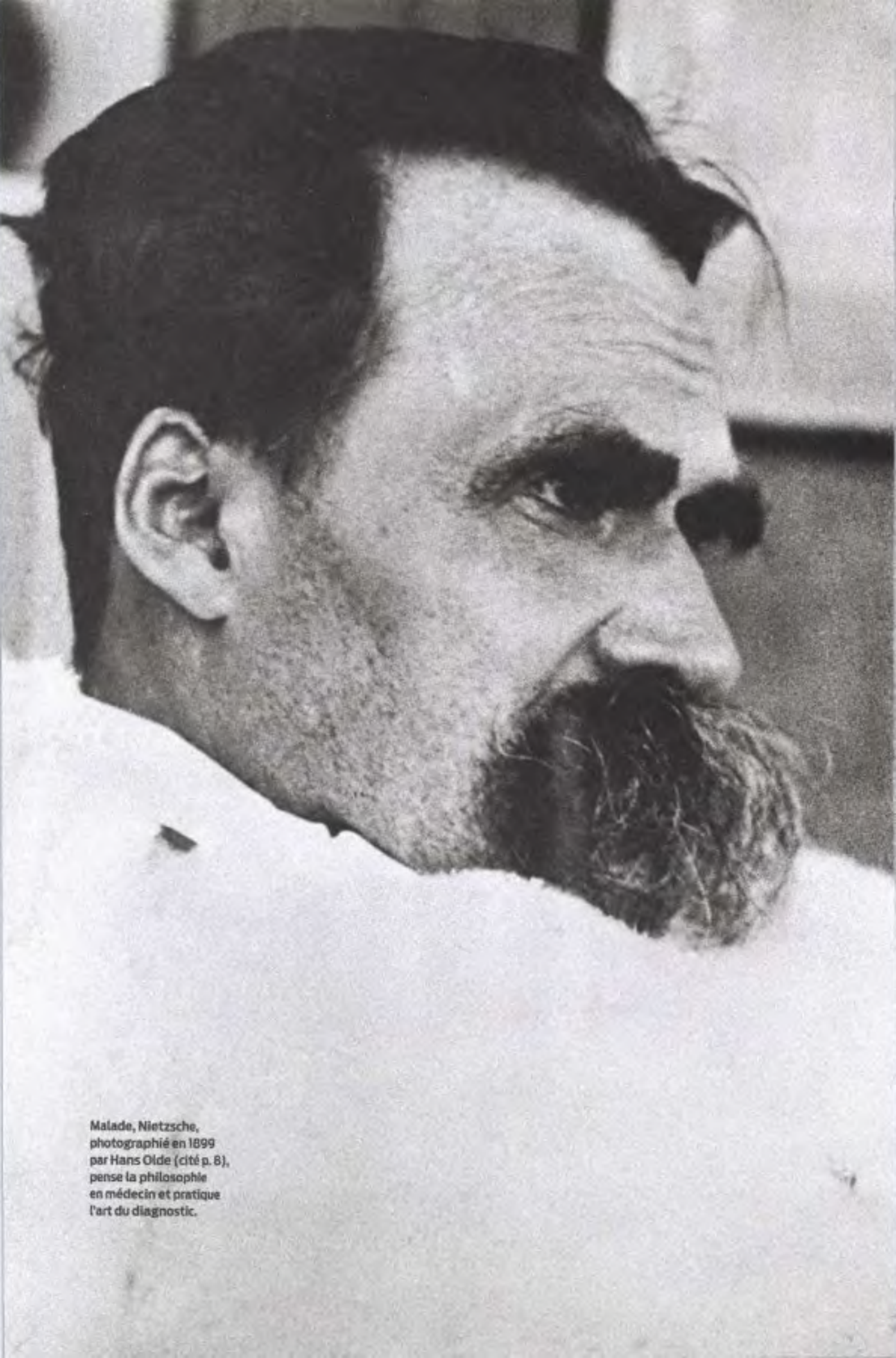
par Jean Vioulac

Au-delà du bien et du mal 78

par Aliocha Wald Lasowski

ENTRETIEN YANNIS CONSTANTINIDÈS 81

« Pour Nietzsche, le corps est un champ de bataille »



Malade, Nietzsche,
photographié en 1899
par Hans Olde (cité p. 8),
pense la philosophie
en médecin et pratique
l'art du diagnostic.

Poète révolutionnaire, passionné par la recherche de la sagesse, Nietzsche considère que les philosophes sont des médecins qui doivent aider la société à trouver la vraie voie, celle de la vie, libre et intense.

À l'école du médecin des valeurs

Pourquoi nous intéresser autant à la pensée de Nietzsche ? Parce qu'il est celui qui a poussé le plus loin l'exigence de radicalité qu'incarne la réflexion philosophique. Et ce qu'il remet en cause, ce n'est pas telle ou telle doctrine, mais la pratique philosophique dans son ensemble. Pour lui, en effet, les philosophes ne font pas ce qu'ils disent. Certes, ils prétendent rejeter sans pitié opinions et convictions pour n'admettre que ce qui est légitimé et objectivement démontré. Mais la philosophie, justement, n'a-t-elle pas d'emblée oublié de légitimer ses positions de départ ? Ne s'est-elle pas construite sur la base d'un secret consensus, d'une série de convictions jamais interrogées, contredisant ainsi son idéal ?

Ainsi le privilège accordé d'emblée à la vérité. « À supposer que nous voulions la vérité : pourquoi pas plutôt la non-vérité ? Et l'incertitude ? Même l'ignorance ? » s'interroge Nietzsche dans *Par-delà bien et mal* (1886). Il va donc traquer ces préjugés des philosophes dont il condamne le manque de probité intellectuelle. Et redéfinir l'entreprise philosophique pour la

mettre enfin en accord avec son ambition. Ainsi s'annonce l'œuvre nietzschéenne.

Il démontre ainsi que, derrière toute pensée, sont discrètement à l'œuvre des pulsions, ces processus inconscients qui structurent le

corps et auxquels renvoie l'idée de volonté de puissance. Les pulsions traduisent les choix primordiaux du vivant, les attirances ou les répulsions invincibles qui structurent sa manière de vivre, ce que Nietzsche appelle des « valeurs », ●●●

DANS LE TEXTE

« La morale comme conséquence, comme symptôme, comme masque »

Nous avons besoin d'une critique des valeurs morales, il faut remettre une bonne fois en question la valeur de ces valeurs elle-même – et pour ce, il faut avoir connaissance des conditions et des circonstances dans lesquelles elles ont poussé, à la faveur desquelles elles se sont développées et déplacées (la morale comme conséquence, comme symptôme, comme masque, comme tartufferie, comme maladie, comme mécompréhension ; mais aussi la morale comme cause, comme remède, comme stimulant, comme inhibition, comme poison), une connaissance comme il n'en a pas existé jusqu'à aujourd'hui, et comme on n'en a même pas désiré. On considérerait la valeur de ces « valeurs » comme donnée, comme un fait, comme au-delà de toute mise en question ; jusqu'à présent, on a même posé, sans le moindre doute ni la moindre hésitation, que « le bon » possède une valeur plus haute que « le méchant », une valeur plus haute au sens de l'avancement, de l'utilité, de la possibilité d'épanouissement s'agissant de l'homme en général (y compris de l'avenir de l'homme). Comment ? Et si l'inverse constituait la vérité ? Comment ? Et si le « bon » renfermait un symptôme de régression, de même un danger, une séduction trompeuse, un poison, un narcotique au moyen duquel le présent vivrait en quelque sorte aux dépens de l'avenir ?

La Généalogie de la morale, préface, traduction Patrick Wotling, © Livre de poche, 2000

... par exemple la préférence pour le vrai, assortie de l'horreur ressentie à l'égard de la tromperie. De même la croyance en un bien en soi, l'altruisme, le désintéressement, la pitié... Les valeurs déterminent à chaque fois un angle spécifique à partir duquel la réalité est perçue et vécue : toute pensée s'avère ainsi être interprétation. Notre croyance en des vérités objectives, la vénération de l'idéal de connaissance désintéressée, la conviction qu'existe une réflexion pure, neutre, saisissant fidèlement la nature même du monde, est une telle perspective – parmi beaucoup d'autres possibles. Toutes les civilisations ne l'ont pas partagée. Et le fait qu'elle ait triomphé dans la nôtre, héritière du platonisme* (cf. p. 58), nous masque désormais son caractère particulier.

Une probité irréprochable

Pour Nietzsche, parce qu'ils sont prisonniers des choix culturels qu'ils ont prolongés à leur insu, les philosophes ont été tragiquement aveugles ; ils ont cru atteindre un savoir absolu, libre de tout conditionnement, et oublié que toute pensée repose sur des choix inconscients.

Si la philosophie se veut vraiment interrogation radicale, d'une probité irréprochable, c'est donc l'analyse des valeurs, ce qu'il appelle la généalogie, qui doit constituer son problème essentiel, et non la recherche de la vérité, qui n'est qu'une valeur parmi d'autres. Une telle enquête sur ces divers types de préférences qui organisent l'ensemble de la vie humaine exige donc une nouvelle compréhension du philosophe, que Nietzsche présente sous la forme de l'esprit libre (cf. p. 70) : sa



Page de garde du *Gai Savoir*, publié en 1882 chez Ernst Schmeitzner.

vertu fondamentale sera l'indépendance, qui se manifeste par sa capacité à se détacher des valeurs régnautes pour les interroger. Mais il y a pire pour Nietzsche que la découverte de la superficialité des philosophes : c'est le danger dont nos valeurs européennes sont porteuses. L'époque contemporaine nous fait assister au déclin des repères fondateurs qui nous ont guidés pendant plus de deux millénaires et à l'émergence du nihilisme* – cet événement que vise le cri lancé par le dément du *Gai Savoir* (1882) : « Dieu est mort ! Dieu demeure mort ! »

Le soupçon d'une contradiction entre la réalité et nos vénération fondamentales (la vérité, l'être, le bien, l'abnégation, la pitié), jette le discrédit sur ces dernières. Un tel

Si la philosophie se veut interrogation radicale, l'analyse des valeurs doit constituer son problème essentiel.

effondrement des repères entraîne pessimisme généralisé et dégoût de l'existence. Cette évolution tragique compromet l'avenir même de l'homme et c'est elle qui justifie l'intervention du philosophe.

Les valeurs sont en effet des régulations pratiques, non des idées purement intellectuelles : constituant nos conditions de vie, elles exercent une influence profonde sur notre évolution. En conséquence, le philosophe, longtemps confondu avec un technicien du savoir pur, doit se comprendre comme un médecin, un « médecin de la culture », c'est-à-dire de l'organisation de l'existence humaine dans toutes ses dimensions. Nietzsche replace ainsi l'homme au cœur de la réflexion philosophique : celle-ci doit avant tout se soucier de « voir où et comment jusqu'à présent la plante "homme" a poussé et s'est élevée le plus vigoureusement » (*Par-delà bien et mal*, § 44). C'est de cette ambition d'une « élévation de l'homme » que découlera la pensée du surhumain (cf. p. 68), exprimant une forme de santé surabondante.

Le fanatisme de la vérité

La situation contemporaine est donc critique : « Toutes les valeurs dans lesquelles l'humanité résume actuellement ses plus hautes aspirations, sont des valeurs de décadence », assure Nietzsche dans *L'Antéchrist* (1888, § 6). Dominée par le platonisme relayé par le christianisme, la culture européenne obéit à des valeurs morales qui condamnent le sensible, particulièrement le corps (cf. p. 81), et posent comme objet de vénération un imaginaire autre monde : celui de l'être, pensé comme éternel, identique, comme le « vrai

monde », ainsi que l'indique le *Crépuscule des idoles* (chapitre « Comment le "vrai monde" finit par tourner à la fable »). Or les pulsions condamnées par cette morale s'avèrent non seulement constamment à l'œuvre jusque dans les « vertus » que celle-ci célèbre, mais surtout indispensables au développement et à l'épanouissement de la vie : « Peut-être l'homme le plus nuisible est-il encore le plus utile, dans la perspective de la conservation de l'espèce ; car il entretient chez lui, ou bien, par son action, chez d'autres, des pulsions sans lesquelles l'humanité serait depuis longtemps avachie ou aurait pourri. » (*Le Gai Savoir*).

« Bien » et « mal » seraient-ils plus apparentés qu'on ne le pense ? Si « tout ce qui en l'homme relève de la bête de proie et du serpent

sert tout autant à l'élévation de l'espèce "homme" que son contraire » (*Par-delà bien et mal*, § 44), alors la philosophie devra interroger la validité de ces clivages : penser « par-delà bien et mal » (cf. p. 78).

Et que peut signifier une telle morale qui, assimilant le sensible au mal, prescrit à des vivants de prendre pour conditions de vie la négation même de l'existence organique ? Un « non » adressé à la vie par la vie elle-même, ou par une de ses formes, s'interroge Nietzsche.

N'est-ce pas du reste ce qu'indique sourdement le fanatisme de la vérité qui habite notre culture : « S'il est vrai que nous vivions grâce à l'erreur, que peut être en ce cas la "volonté de vérité" ? Ne devrait-elle pas être une "volonté de mourir" ? » souligne-t-il ? (*Fragments pos-*

thumes de 1885). La rectification de l'enquête philosophique conduit ainsi à dévoiler que les valeurs avec lesquelles nous avons vécu sont des valeurs de mort, qui entraînent l'humanité européenne sur la voie d'un lent suicide.

Artiste de la santé

Ce diagnostic explique le projet de renversement des valeurs, que le philosophe médecin, « l'homme à la plus vaste responsabilité, détenteur de la conscience soucieuse du développement de l'homme dans son ensemble » (*Par-delà bien et mal*), se doit de mettre en œuvre. Il faut agir, pense Nietzsche, sur les préférences, mal réglées, négatrices, pathologiques, qui sont à la source du nihilisme, enrayer la maladie et lutter pour faire advenir « une puissance et une splendeur suprêmes, en soi possibles, du type homme » (*La Généalogie de la morale*, 1887, préface, § 6).

Les valeurs ne sont ni vraies ni fausses. Elles sont en revanche bénéfiques ou nuisibles. Pour lutter contre ces dernières, le philosophe doit se faire créateur : « Les philosophes véritables sont des hommes qui commandent et qui légifèrent. [...] Ils tendent une main créatrice pour s'emparer de l'avenir et tout ce qui est et fut devient pour eux, ce faisant, moyen, instrument, marteau. » (*Par-delà bien et mal*, § 211). Artiste de la santé, ce législateur se donne pour tâche d'imposer des conditions de vie qui approuvent la réalité au lieu de la fuir, et disent oui à la vie, favorisant son intensification : au point, peut-être, de vouloir la revivre à l'identique. En un éternel retour. ■

Patrick Wotling, professeur à l'université de Reims, auteur, entre autres, de *Nietzsche et le problème de la civilisation* (PUF, collection « Quadrige », 2012).

DANS LE TEXTE

« On a édifié le "vrai monde" à partir de la contradiction à l'égard du monde réel »

« Première proposition. Les raisons sur la base desquelles "ce" monde a été qualifié d'apparent fondent tout au contraire sa réalité – une autre espèce de réalité est absolument indémontrable.

« Seconde proposition. Les caractéristiques que l'on a données à l'"être vrai" des choses sont les caractéristiques du non-être, du néant – on a édifié le "vrai monde" à partir de la contradiction à l'égard du monde réel : un monde apparent, de fait, en ce qu'il est une pure illusion d'optique morale.

« Troisième proposition. Inventer des fables au sujet d'un monde "autre" que celui-ci n'a pas le moindre sens sauf à supposer que nous sommes gouvernés par un instinct de calomnie, de rapetissement, de soupçon à l'égard de la vie : dans ce dernier cas, la fantasmagorie d'une vie "autre", "meilleure", nous sert à nous venger de la vie.

« Quatrième proposition. Scinder le monde en un "vrai" monde et un "apparent", que ce soit à la manière du christianisme, ou que ce soit à la manière de Kant* (un chrétien sournois, au bout du compte), n'est qu'une suggestion de la décadence – un symptôme de vie déclinante... »

Crépuscule des idoles, « La "raison" en philosophie », traduction Patrick Wotling, © GF Flammarion, 2005

Nietzsche ne s'explique pas sans ce philosophe pessimiste et solitaire. Et s'il prendra vite ses distances avec son modèle, il ne cessera de le citer et d'admirer son indépendance d'esprit.

DÉCRYPTAGE

L'ombre de Schopenhauer

« **H**iver. Appartement chez Rohn, 4, Blumengasse, dans le jardin. Je me suis familiarisé avec Schopenhauer. » Voilà, en style télégraphique, comment Nietzsche note sa découverte du philosophe Arthur Schopenhauer (1788-1860). C'était juste après son arrivée à Leipzig le 5 octobre 1865, alors qu'il logeait chez un libraire. C'est sur son étal que le jeune étudiant aurait découvert *Le Monde comme volonté et représentation*, l'ouvrage principal de Schopenhauer, publié en 1818, mais considérablement augmenté dans l'édition de 1844.

L'œil céleste de l'art

« Un jour, je suis tombé sur ce livre dans la librairie d'occasion de Rohn, et j'ai commencé à le feuilleter avec circonspection. Je ne sais quel démon me murmurait : "Prends ce livre avec toi à la maison." En tout cas, contrairement à mon habitude, j'ai acheté le livre et l'ai apporté à la maison, aurait-il écrit selon un témoignage rapporté par sa sœur dans *La Vie de Friedrich Nietzsche* (1912). Dans ce livre, l'œil céleste tout entier de l'art me fixa du regard. J'y vis maladie et guérison, exil et refuge, l'enfer et le ciel. » En 1874, dans la troisième de ses *Considérations inactuelles*, intitulée « Schopenhauer comme

éducateur », il renchérit : « Je ne fais que décrire la première impression, en quelque sorte physiologique, que Schopenhauer a produite en moi : ce rayonnement mystérieux de la puissance intime qu'un produit de la nature exerce sur un autre dès la première et la plus légère approche. » Des notes manuscrites indiquent

pourtant qu'il avait rédigé des textes inspirés de ce philosophe au début de 1865, alors qu'il était encore à Bonn. Et Karl Löwith (1897-1973) assure qu'il aurait découvert Schopenhauer au lycée. Quoi qu'il en soit, Nietzsche écrit ce nom plus de cinq cents fois dans son œuvre, un record.

DANS LE TEXTE

« J'ai trouvé chez Schopenhauer de l'honnête, de la sérénité... »

« Je ne fais que décrire la première impression, en quelque sorte physiologique, que Schopenhauer a produite en moi : ce rayonnement mystérieux de la puissance intime qu'un produit de la nature exerce sur un autre dès la première et la plus légère approche ; et quand je décompose après coup cette impression, j'y trouve trois éléments, car j'ai trouvé chez Schopenhauer de l'honnête, de la sérénité et de la constance. Il est honnête parce qu'il se parle et s'écrit à lui-même et pour lui-même, rasséréné parce qu'il a vaincu par la réflexion ce qu'il y a de plus difficile, et constant parce qu'il convient qu'il soit ainsi.

« Sa force s'élève comme une flamme par un temps calme, droite et légère, indifférente, sans tremblement et sans inquiétude. Il trouve son chemin dans tous les cas, sans que nous remarquions même qu'il l'a cherché ; comme s'il y était contraint par la loi de la pesanteur, il marche devant lui, sûr et agile, poussé par une nécessité. Celui qui a jamais senti ce que cela veut dire, à notre époque d'humanité niaise, de trouver une fois un être naturel, d'un seul jet, suspendu dans ses propres gonds, un être sans entraves et sans préjugés, celui-ci comprendra le bonheur et l'étonnement qui s'emparèrent de moi lorsque j'eus trouvé Schopenhauer. Je me doutais que j'avais découvert en lui cet éducateur et ce philosophe que j'avais si longtemps cherchés. »

Considérations inactuelles III, « Schopenhauer, éducateur », traduction Henri Albert légèrement modifiée



Arthur Schopenhauer en 1859, à 72 ans, un an avant sa mort.

Qu'est-ce qui lui a tant plu chez Arthur ? Pour Schopenhauer, le monde, avec tout ce qu'il contient, dépend des représentations que nous nous en faisons. Certes, tout ce qui fait partie du monde – donc, l'objet de toutes nos représentations – obéit à la raison. Ainsi, on ne peut expliquer les phénomènes que dans leurs relations rationnelles, voire causales, aux autres : si la Terre tourne autour du Soleil, c'est en vertu de la loi de la gravitation. Mais ces représentations ne sont, explique Schopenhauer, que l'expression d'un « vouloir » (*Wille*) inconscient, anonyme, qui nous pousse sans cesse à désirer, et à toujours souffrir. C'est ce vouloir, « un », aveugle et anonyme, dira-t-il dans *Parerga et Paralipomena* (« Suppléments et omissions », 1951), qui fait que notre vie ne peut osciller qu'entre deux

pôles : le désir et l'ennui. Nous n'en avons pas une connaissance « objective », mais nous savons intuitivement qu'il nous travaille sans cesse, nous projetant vers de nouveaux désirs.

Schopenhauer est le premier philosophe à penser que tout va mal

Avec lui, estime Nietzsche, la vie gagne en intérêt, même si elle perd en beauté.

dans le monde et que Dieu n'existe pas : rien ne peut soulager la misère de l'homme. Seuls les arts et la philosophie, quand ils donnent à voir cet insatiable vouloir, l'un par l'intuition esthétique, l'autre par les concepts, peuvent donner l'impression d'échapper à

ce malheur. Mais le philosophe est convaincu que nous sommes condamnés, l'homme n'étant qu'une marionnette prisonnière des fils du vouloir. Renoncer, voilà la seule sagesse possible.

Ce pessimisme schopenhauerien séduit Nietzsche. « Depuis que Schopenhauer nous a enlevé le bandeau de l'optimisme, on voit mieux les choses, écrit-il à un ami, Heinrich Mushake, le 11 juillet 1866. La vie gagne en intérêt, même si elle perd en beauté. » Mais il qualifiera bientôt son philosophe favori de « pessimiste métaphysique ».

Plaisir et déplaisir

Dans *La Naissance de la tragédie* (1872, cf. p. 56), son premier livre, le jeune Nietzsche assimile le vouloir aveugle décrit par Schopenhauer comme la force du principe dionysien*, qui s'exprime dans l'excès. Alors que la « représentation », au sens du même Schopenhauer, semble aller comme un gant au principe apollinien* que Nietzsche associe aux figures héroïques de la tragédie. Un recyclage, mais aussi une tournure différente, qui valorise la tragédie de la vie en tant que telle. Comme si pour Nietzsche, les tragédiens grecs avaient déjà « une avance » sur Schopenhauer. Pour le jeune professeur de philologie*, renoncer à la vie paraît nuisible. Mieux vaut célébrer la splendeur tragique de la vie et, comme il l'écrira plus tard dans *Le Gai Savoir* (1882), lui dire éternellement « oui ».

Mais Nietzsche – coïncidence ? – parle de « volonté de puissance » (*Wille zur Macht*, cf. p. 68). Impossible de ne pas y voir un écho au « vouloir » que Schopenhauer identifie d'ailleurs à un « vouloir vivre » (*Wille zum Leben*). De Wille ●●●

... zum Leben à Wille zur Macht, il n'y a qu'un pas. Dès la seconde moitié des années 1870, Nietzsche a ressenti le besoin de clarifier ses positions. « En opposition avec Schopenhauer, je pose ces principes : premièrement, pour qu'il y ait volonté, une représentation de plaisir et de déplaisir est nécessaire. En second lieu : qu'une violente irritation produise une sensation de plaisir ou de déplaisir, c'est affaire de l'intellect interpréteur ; une même irritation peut recevoir une interprétation de plaisir ou de déplaisir. En troisième lieu : il n'y a que chez les êtres intellectuels qu'il y a plaisir, déplaisir et volonté ; l'énorme majorité des organismes n'en éprouve rien » (*Le Gai Savoir*, 1882).

Un modèle à suivre

En 1886, dans *Par-delà bien et mal*, nouveau coup de hache : Schopenhauer, juge Nietzsche, était trop « juvénile » et a cédé à ce préjugé populaire qui nous fait croire que la volonté est « une » : « "Vouloir" me semble être, avant tout, quelque chose de compliqué, quelque chose qui ne possède d'unité qu'en tant que mot. »

Mais il est deux choses que jamais Nietzsche ne remettra en question chez Schopenhauer : ses qualités humaines d'abord – honnêteté, courage, constance (cf. encadré page précédente) –, mais aussi le fait qu'il soit un « vrai Européen ». « Pourquoi Schopenhauer écrit si juste ? écrit-il à son amie Malwida (cf. p. 45) en février 1873. Parce que, pendant des décennies, il ne lisait presque que le français, l'anglais et l'espagnol. » Schopenhauer était le modèle à suivre pour en finir avec le nationalisme allemand, duquel, pense Nietzsche, sortiront les pires catastrophes. ● F.G.

La philo à coups de marteau

Dans *Crépuscule des idoles*, ou *Comment philosopher à coups de marteau*, Nietzsche règle ses comptes avec les stars de la pensée.

SOCRATE* : BOUFFON

« Tout en lui est exagéré, bouffon, caricatural ; tout est, en même temps, plein de cachettes, d'arrière-pensées, de souterrains. Je tâche de comprendre de quelle idiosyncrasie* a pu naître cette équation socratique "raison = vertu = bonheur" : cette équation la plus bizarre qu'il y ait, et qui a contre elle, en particulier, tous les instincts des anciens Hellènes*. » *Crépuscule des idoles*, 1888

PLATON* : FUMISTE

« Je le trouve si imprégné de morale, si chrétien avant la lettre – il donna déjà l'idée du "bien" comme idée supérieure – que je suis tenté d'employer à l'égard du phénomène Platon, plutôt que toute autre épithète, celle de "haute fumisterie" ou, si l'on préfère, d'idéalisme*. » *Crépuscule des idoles*

ÉPICURÉ* : DÉCADENT

« Épicure décadent type : j'ai été le premier à le reconnaître comme tel. » *L'Antéchrist*, 1888

DESCARTES* : SUPERFICIEL

« Depuis Platon, tous les théologiens et tous les philosophes suivent la même voie – c'est-à-dire qu'en morale l'instinct ou,

comme disent les chrétiens, "la foi", ou, comme je dis, moi, "le troupeau", a triomphé jusqu'à présent. Il faudrait en excepter Descartes, père du rationalisme (et, par conséquent, grand-père de la Révolution), qui ne reconnaissait d'autorité qu'à la raison : mais la raison n'est qu'un instrument, et Descartes était superficiel. » *Par-delà bien et mal*, 1886

KANT* : IMBÉCILE

« La "vertu", le "devoir", le "bien en soi", le bien avec le caractère de l'impersonnalité, de la valeur générale – des chimères où s'exprime la dégénérescence, le dernier affaiblissement de la vie, la chinoiserie de Königsberg'. [...] Qu'est-ce qui débilite plus vite que de travailler, de penser, de sentir sans nécessité intérieure, sans une profonde élection personnelle, sans joie, comme un automate du "devoir" ? C'est en quelque sorte la recette pour la décadence, même pour l'imbécillité... Kant devint imbécile. » *L'Antéchrist*

1. Kant habita toute sa vie la ville de Königsberg, en Prusse orientale.

HEGEL* : ENNUYEUX

« L'Allemand, qui possède le secret d'être ennuyeux avec de l'esprit, du savoir et du sentiment et qui s'est habitué à considérer

l'ennui comme moral, l'Allemand éprouve devant l'esprit français la peur que celui-ci n'arrache les yeux à la morale – et cette peur est semblable pourtant à la crainte et la joie du petit oiseau devant le serpent à sonnettes. Parmi les Allemands célèbres, nul n'a peut-être eu plus d'esprit qu'Hegel – mais il avait de plus une si grosse peur allemande de l'esprit que cette peur a créé un style particulièrement mauvais. » *Le Gai Savoir*, 1882

DARWIN* : TOUT FAUX

« Anti-Darwin. Pour ce qui en est de la fameuse "Lutte pour la Vie", elle me semble provisoirement plutôt affirmée que démontrée. [...] L'aspect général de la vie n'est point l'indigence, la famine, tout au contraire la richesse, l'opulence, l'absurde prodigalité

même – où il y a lutte, c'est pour la puissance... [...] En admettant cependant que cette lutte existe – et elle se présente en effet – elle se termine malheureusement d'une façon

contraire à celle que désirerait l'école de Darwin [...]: je veux dire au détriment des forts, des privilégiés, des exceptions heureuses. » *Crépuscule des idoles*

Philosophe grec de la fin du v^e siècle, Héraclite trouve grâce aux yeux de Nietzsche.



MAIS...

HÉRACLITE* : « RESPECT »

« Je mets à part avec un profond respect le nom d'Héraclite. Si le peuple des autres philosophes rejetait le témoignage des sens parce que les sens sont multiples et variables, il en rejetait le témoignage parce qu'ils présentent les choses comme si elles avaient de la durée et de l'unité. » *Crépuscule des idoles*

SPINOZA* : PRÉCURSEUR

« Je suis tout étonné, tout ravi ! J'ai un précurseur et quel précurseur ! Je ne connaissais presque pas Spinoza. Que je me sois maintenant senti attiré par lui relève d'une "action instinctive". Pas seulement parce que sa tendance générale est la même que la mienne : faire de la connaissance l'affect le plus puissant. Dans cinq points cardinaux, je me retrouve dans sa doctrine ; sur ces choses ce

penseur, le plus anormal et le plus solitaire qui soit, m'est vraiment très proche : il nie l'existence de la liberté de la volonté, des fins, de l'ordre moral du monde, du non-égoïsme, du Mal. » *Lettre à Franz Overbeck, 30 juillet 1881*

LEIBNIZ* : CLAIRVOYANT

« D'abord l'incomparable clairvoyance de Leibniz qui lui fit avoir raison, non seulement contre Descartes, mais encore contre toute philosophie venue avant lui, lorsqu'il reconnut que la connaissance n'est qu'un accident de la représentation, et non un attribut nécessaire et essentiel de celle-ci, que ce que nous appelons conscience, loin d'être la conscience elle-même, n'est donc qu'une condition de notre monde intellectuel et moral (peut-être une condition malade). » *Le Gai Savoir*

F.G.

Pour Nietzsche, les Grecs présocratiques ont su transfigurer la violence de l'existence dans la tragédie, qui réconcilie les deux forces élémentaires de l'humanité : l'harmonie apollinienne et la démesure dionysiaque.

Entre Apollon et Dionysos

Le 27 août 1870, la guerre franco-prussienne fait rage. Infirmier volontaire, Nietzsche, alors âgé de 26 ans, soigne les blessés et leur porte secours à proximité du champ de bataille. Abruti par la fièvre et par la dysenterie, il est traumatisé par les scènes d'agonie. C'est pourtant là, au milieu des combats, qu'il médite sur les origines de l'art grec. De la violente expérience de la guerre, vécue comme signe de décadence européenne, il tire une réflexion sur la culture antique : comment la tragédie grecque est-elle passée de l'apogée à la décadence ? Il écrit alors *La Vision dionysiaque du monde*, court essai qui expose la singularité de la culture grecque, entre Apollon*, dieu de la connaissance vraie, et Dionysos*, pulsion de la démesure. Deux ans plus tard, il termine à Bâle son premier livre, *La Naissance de la tragédie*. Pour lui, les Grecs ont fait de l'art « la tâche suprême de la vie et l'activité proprement métaphysique de l'homme ».

Le sommet de l'art grec est atteint par l'œuvre d'Eschyle*, dramaturge et poète lyrique, auteur des *Perses* en - 472, et par Sophocle (495 à 406 av. J.-C.), qui triomphe avec *Œdipe à Colone*, en - 401. Avec eux, explique Nietzsche, les Grecs acceptent le tragique de la

vie, intègrent la souffrance de l'existence et, pour délivrer l'homme de ses tourments, transfigurent la violence dans l'art, sur la scène de l'amphithéâtre. Mais la tragédie dégénère avec le théâtre

d'Euripide (480 à 406 av. J.-C.). Pourquoi ? L'auteur des *Troyennes*, en - 415, abandonne les tourments mythologiques pour se consacrer aux hommes et à la cité. Il transforme la plainte tragique en

DANS LE TEXTE

« Les deux dieux étaient sortis également vainqueurs de la lutte »

« Cette simultanéité caractérise le sommet de l'hellénité* ; à l'origine seul Apollon est dieu de l'art hellénique et c'est sa puissance qui apprend la mesure à Dionysos qui déferlait à partir de l'Asie, jusqu'à ce que puisse apparaître la plus belle union fraternelle. C'est ici que l'on comprend le plus aisément l'incroyable idéalisme* de l'être grec : un culte de la nature qui signifie le déchaînement des instincts primitifs, une vie bestiale qui, pour un certain temps, fait sauter toutes les contraintes sociales et qui se transforme chez eux en une fête de la libération du monde, en un jour de transfiguration. Tous les instincts sublimes de leur être se révèlent dans cette idéalisation de l'orgie.

« Jamais pourtant l'hellénité ne fut plus menacée que lorsque le nouveau dieu arriva en tempête. Jamais, en regard, la sagesse de l'Apollon delphique* ne se fit voir sous un plus beau jour. D'abord résistant [...], l'artiste apollinien, avec une modération réfléchie, se mettait à l'école de l'art révolutionnaire des cérémonies de Dionysos, le calendrier du culte delphique partagea enfin la prééminence sur l'année entre Apollon et Dionysos. Ainsi les deux dieux étaient sortis également vainqueurs de la lutte : une réconciliation sur le champ de bataille [...].

« Plus puissante fut la croissance de l'esprit artistique apollinien, plus libre le développement de son frère divin Dionysos ; au moment même où le premier atteignit la vision pleinement immobile de la beauté, à l'époque de Phidias*, l'autre entreprit d'interpréter dans la tragédie l'énigme du monde et, dans la musique tragique, il exprima la pensée la plus intime de la nature. »

La Vision dionysiaque du monde, traduction Jean-Louis Backès, © Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000



Le dieu grec Dionysos, à l'origine du chant, de la musique et de la danse.

débat rationnel, la poésie en schéma logique. La devise d'Euripide, « *Tout, pour être beau, doit être rationnel* », est proche de celle de Socrate*, son meilleur allié, pour qui « *Seul celui qui sait est vertueux* ». La technique théâtrale, sous le joug du calcul socratique, devient un artifice froid.

Harmonie et déchaînement

Pour Nietzsche, Socrate représente l'archétype d'une obsession pour le vrai, allant jusqu'à l'idéalisme* acharné. Il identifie la morale au savoir scientifique car, pour lui, seul ce qui est rationnel est bon. La logique socratique disqualifie l'instinct artistique et l'affect inventif de l'homme, et, avec lui, la tragédie grecque se meurt.

Socrate « *à lui seul ose nier l'essence même de la Grèce* ». Or pour Nietzsche, « *l'art vaut plus que la vérité* ». La volonté de vérité cache un intérêt subjectif, une dégénérescence. Si Socrate, et la culture qu'il inaugure, a tant besoin du vrai, c'est parce que la peur de

l'incertitude lui est intolérable. L'esthétique nietzschéenne souligne au contraire à quel point, dans l'ivresse et la puissance qu'elle suscite, l'activité artistique libère le désir et l'intensité de la vie. Michel-Ange (1475-1564), artiste de la force et de l'énergie, ne transfigure-t-il pas la représentation des madones, dans une mêlée de jouissance, d'érotisme et d'exaltation ? Pour Nietzsche, c'est dans l'art que se trouve ce qu'il faut décrypter du réel. L'art est le devenir de l'homme.

Mais comme il l'a exposé dans *La Vision dionysiaque du monde*, la question centrale en la matière est la réconciliation nécessaire de l'apollinien et du dionysiaque, les deux forces opposées du monde hellénistique*. D'un côté, Apollon, dieu solaire, source de la sculpture, l'architecture, la peinture, la poésie épique ; de l'autre, Dionysos, origine de la musique, du chant et de la danse. Ces dieux représentent les deux pulsions artistiques premières : le rêve, l'harmonie, la plasticité du côté

d'Apollon ; l'ivresse, le déchaînement de la force du côté de Dionysos. Deux perspectives esthétiques, deux regards portés sur la réalité qu'il faut concilier.

Le temps du devenir

Pour Apollon, dont le nom grec renvoie au « brillant », l'art est un rêve de perfection et d'harmonie. « *C'est la mesure dans la délimitation, le calme et la sagesse du dieu sculpteur* », écrit Nietzsche. Par l'apaisement solaire, le prestige des apparences, la séduction des formes et le plaisir pris à l'image, la puissance apollinienne aspire à l'immobilité. La sérénité de l'artiste invite à un désir d'éternité. Du côté de Dionysos, la pulsion des « *bêtes sauvages* » plonge le créateur dans la rage et la volupté du devenir. Surabondance d'énergie et dépassement permanent de soi font de l'art une expérience furieuse et agitée, où l'artiste déploie un tempérament de feu. L'univers de Dionysos est une ivresse fusionnelle avec la nature. Contre la décadence européenne de son époque, Nietzsche en appelle donc à l'esprit hellène. Mobilisant tout à la fois la philosophie, l'esthétique, l'histoire, la musicologie, etc., *La Naissance de la tragédie* étudie le processus créatif dans ses dimensions morales, politiques et esthétiques, depuis l'affirmation du génie créateur jusqu'au jeu d'acteurs et aux réactions de la foule des spectateurs. Nietzsche place la tragédie au cœur de la cité, de la civilisation et de la culture. Il sort l'œuvre d'art du temps de l'histoire, dominé par la rationalité de l'esprit, et la propulse dans celui du devenir, celui de la transformation et de la création. ● A.W.L.

Nietzsche accuse Platon d'avoir tué la culture grecque en lui injectant trop d'idéalisme. Mais est-ce vraiment l'auteur du *Banquet* qu'il condamne ?

OPINION

Platon, l'ennemi ambigu



Jean-François Pradeau, professeur de philosophie antique à l'université Jean Moulin-Lyon 3, est l'auteur de *Platon, l'imitation de la philosophie* (Aubier, 2009).

Professeur de philologie classique à Bâle, Nietzsche donne en 1872 et 1873 une série de cours audacieux sur les philosophes préplatoniciens (Héraclite*, Parménide*...) et Platon*. Ces cours vont contribuer de manière décisive à sa notoriété. Ils vont aussi, et de façon irrémédiable, lui voir adopter une position ambiguë à l'égard d'œuvres dont il est à la fois un remarquable connaisseur, un interprète novateur et, s'agissant de Platon, un féroce contempteur (cf. p. 54).

Sa lecture de l'aube de la philosophie est résolument dramatisée : pour lui, le sort de toute la tradition philosophique se joue sur la scène du théâtre d'Athènes. Le drame commence par un geste criminel, celui de Socrate* et de Platon, qui détruisent la tragédie, ce qui, pour Nietzsche, représente la culture grecque à son apogée. Il veut donc renouer avec ce qu'il estime être la vraie philosophie, celle d'avant Platon. Au moment où paraît *La Naissance de la tragédie* (1872, cf. p. 56), l'essentiel de la critique nietzschéenne du platonisme est formée. Cependant sa cible principale n'est pas directement Platon, mais Socrate.

L'âge tragique, celui d'Eschyle* et des préplatoniciens, est selon Nietzsche marqué par la culture de la vie et de la force lyriques, qu'incarne le dieu Dionysos* et dont les chœurs et la musique des tragédies sont l'expression. Une musique que Socrate aura fait taire au nom du savoir et de la logique.

Mais Socrate n'était pas Platon. Nietzsche prit soin, dès *La Naissance de la tragédie*, de distinguer entre le maître, démon logique et destructeur, et l'élève, qui avait compris, lui, que l'art était indispensable à la vie. Platon rejeta la tragédie, mais tenta de lui substituer

un nouveau théâtre, celui du drame philosophique : Nietzsche le présente comme un poète frustré, et sous influence funeste, qui pour fuir le réel que Socrate lui avait rendu odieux, s'ingénia à inventer un théâtre d'ombres, avec des « idées » en guise de personnages. Paradoxalement, Nietzsche est peut-être l'un des premiers penseurs modernes à rendre raison à Platon : il le lit comme un dramaturge, le plus grand prosateur de son temps, en même temps qu'il prend la pleine mesure de l'ambition inouïe de ce que les dialogues platoniciens inventent sous le nom de philosophie. Qu'il ait jugé cette ambition d'autant plus funeste qu'elle finit par donner naissance au mensonge chrétien est finalement secondaire. Il a compris que Platon a voulu installer la philosophie sur le terrain de l'art et de la pédagogie, celui de la culture grecque. Pour lui qui tient, à la fin du XIX^e siècle, que le philosophe doit être artiste et éducateur, l'ambition platonicienne garde donc sa légitimité. À condition d'imaginer un Platon tragique et libéré de Socrate.

Dans ses œuvres de « maturité », Nietzsche accusera l'auteur du *Banquet* de lâcheté devant le réel, de haine du corps, de christianisme aggravé et de quelques autres tares idéalistes*. Mais *La Naissance de la tragédie* avait dit l'essentiel : la philosophie n'avait pu naître en Grèce que sur le cadavre de la tragédie.

Que de Heidegger* à Deleuze* (cf. p. 84), de grands lecteurs de Nietzsche aient tenu que le « renversement du platonisme » devait être le geste philosophique majeur montre combien la critique nietzschéenne de Platon reste ambiguë. À Bâle, il avait installé à l'origine de la philosophie un couple maudit, Socrate en démon cynique et Platon en schizophrène servile. Un siècle plus tard, ses lecteurs retiennent que Platon doit être jugé philosophiquement responsable des propos de Socrate. Ils font ainsi de Socrate un platonicien. Nietzsche, lui, en doutait. ■

Selon Nietzsche, « moi » est une construction du langage. Soumis à des pulsions et influences diverses, l'homme n'est pas libre. Et sa recherche de vérité ou de morale ne sont que des manières détournées de se rassurer.

Moi, cette illusion

« Dans mes écrits parle un psychologue qui n'a pas son pareil », a écrit Nietzsche dans *Ecce Homo* (« Pourquoi j'écris de si bon livres », 1888) : telle est bien l'une de ses principales fiertés, au rebours des philosophes antérieurs, généralement méfiants à l'égard de la psychologie, jugée trop empirique. Or l'une de ses premières conclusions est que le moi n'existe pas. Que l'on a indûment survalorisé la conscience, que l'on s'est trompé sur la nature de la pensée, et plus encore sur sa source, laquelle ne saurait être un sujet unitaire, doté d'une identité invariante, qui produirait librement ses idées et en contrôlerait parfaitement l'enchaînement : « Notre conception du concept de "moi" ne garantit en rien l'existence d'une unité réelle », peut-on lire dans ses *Fragments posthumes* de 1888.

Fétichisme linguistique

Que révèle donc l'analyse du fonctionnement de l'esprit ? Que nous avons tendance à l'interpréter en plaquant sur le processus de pensée un schéma qui falsifie la réalité de son déroulement – en fonction d'un préjugé qu'il convient de rectifier. Comme tout un chacun, les philosophes ont transporté dans leurs théories, à leur insu, les effets

DANS LE TEXTE

« Des mécompréhensions relatives à la constitution du corps »

« Derrière les jugements de valeur suprêmes qui ont jusqu'à présent guidé l'histoire de la pensée se cachent des mécompréhensions relatives à la constitution du corps, que ce soit de la part d'individus, de classes ou de races entières. On est en droit de considérer toutes les téméraires folies de la métaphysique*, particulièrement ses réponses à la question de la valeur de la vie, d'abord et toujours comme symptômes de corps déterminés ; et si dans l'ensemble, ces sortes d'acquiescement au monde et de négation du monde ne contiennent, du point de vue scientifique, pas un grain de signification, elles fournissent néanmoins à l'historien et au psychologue des indications d'autant plus précieuses, en tant que symptômes, comme on l'a dit, du corps, de sa réussite et de son échec, de sa plénitude, de sa puissance, de sa souveraineté dans l'histoire, ou bien de ses coups d'arrêt, de ses coups de fatigue, de ses appauvrissements, de son pressentiment de la fin, de sa volonté d'en finir. »

Le Gai Savoir, préface à la seconde édition, § 2, traduction Patrick Wotling, © GF Flammarion, 1997

du langage. Celui-ci, de par ses structures, oriente notre réflexion, nous incitant à accorder foi à des entités imaginaires auxquelles nous attribuons une vertu explicative. Le « moi » est de ces inventions appuyées par le fétichisme linguistique.

Il découle largement du mode de fonctionnement de la langue qui, non seulement partage ses éléments en substantifs*, désignant des êtres, et en verbes, renvoyant à des actions, mais privilégie les premiers, le sujet déterminant le

verbe pour donner sens à la phrase. On glisse ainsi aisément à la conviction que la structure de la langue reflète fidèlement un partage effectif dans la réalité.

De là à rapporter la diversité des pensées à une cause productrice invariante, le fameux moi, il n'y a qu'un pas : « Autrefois, on croyait à "l'âme" tout comme on croyait à la grammaire et au sujet grammatical, rappelle Nietzsche dans *Par-delà bien et mal* (1886). On disait "je" est condition, "pense", prédicat* et conditionné – penser est une activité... »

... qui implique nécessairement un sujet comme cause. » Pour lui, la distorsion fondamentale est justement ce préjugé hostile au devenir. C'est lui qui pousse à rattacher toute action à un support : un être pensé comme stable, neutre et libre. C'est par ce biais que s'insinue une interprétation moralisante de la réalité qui la déforme : tout ce qui se produit est considéré comme imputable à un sujet libre, donc traité comme responsable.

La chimère du savoir absolu

Cette illusion de la liberté conduit ainsi à condamner toute une partie de la réalité : la part de souffrance qu'elle comporte, éprouvée comme une conséquence d'un agir criminel, dont l'auteur mérite châtement. Les religions et morales ascétiques, le christianisme en premier lieu, ont construit leur interprétation du monde sur ce schéma. Pourquoi ? Par une pulsion de vengeance, assure Nietzsche dans *Crépuscule des idoles* (« Les Quatre grandes erreurs », 1888) : « Le christianisme est une métaphysique* de bourreau. » Et dans *La Généalogie de la morale* (1887), il ajoute : « Il n'y a pas



Portrait de Nietzsche réalisé vers 1890 par l'Allemand Curt Stoeving (1863-1939).

d'"être" derrière l'agir, la production d'effets, le devenir ; "l'agent" est purement et simplement ajouté de manière imaginative à l'agir – l'agir est tout. » Il n'y a jamais de pensée neutre et objective : comme toute action, celle-ci renvoie toujours à l'activité de processus infra-conscients, constitutifs du corps, que Nietzsche désigne le plus souvent du nom d'instincts ou de pulsions : « On doit encore ranger la

plus grande partie de la pensée consciente parmi les activités instinctives, et ce jusque dans le cas de la pensée philosophique. » (*Par-delà bien et mal*).

Pour le philosophe, l'idée d'un savoir absolu, libre de présupposés, est une chimère ; penser implique l'adoption inconsciente d'une perspective particulière, obéissant à une régulation non pas intellectuelle, mais pratique : « La plus grande part de la pensée consciente d'un philosophe est clandestinement guidée et poussée dans des voies déterminées par ses instincts. Derrière toute logique aussi, et son apparente souveraineté de mouvement, se trouvent des évaluations, pour parler plus clairement, des exigences physiologiques liées à la conservation d'une espèce déterminée de vie. » (*Par-delà bien et mal*).

En d'autres termes, « nous sommes une pluralité, laquelle s'est imaginée être une unité » (*Fragments posthumes* de 1881). C'est le corps qui pense et, en pensant, manifeste

DANS LE TEXTE

« Il y a déjà trop dans ce "ça pense" »

« Une pensée vient quand "elle" veut, et non pas quand "je" veux ; de sorte que c'est une falsification de l'état de fait que de dire : le sujet "je" est la condition du prédicat "pense". Ça pense : mais que ce "ça" soit précisément le fameux vieux "je", c'est, pour parler avec modération, simplement une supposition, une affirmation, surtout pas une "certitude immédiate". En fin de compte, il y a déjà trop dans ce "ça pense" : ce "ça" enferme déjà une interprétation du processus et ne fait pas partie du processus lui-même. On raisonne ici en fonction de l'habitude grammaticale : "Penser est une action, toute action implique quelqu'un qui agit, par conséquent". »

Par-delà bien et mal, § 17, traduction Patrick Wotling, © GF Flammarion, 2000

ses besoins fondamentaux et traduit du même coup son état, son degré de santé ou au contraire de maladie. La psychologie est l'étude de cet univers des pulsions, qui sont autant de manifestations de la volonté de puissance, et des interprétations de la réalité qu'elles suscitent.

La tâche du philosophe-psychologue sera donc de mener une enquête permettant de déterminer le type de pulsion qui guide l'élaboration d'une doctrine, et de détecter la nature du besoin qui cherche à se satisfaire à travers elle, afin d'évaluer sur cette base la valeur des différentes interprétations. Car, s'agissant de leur bénéfice pour la vie, toutes ne se valent pas. Ce faisant, il est conduit à démasquer les tendances souterraines qui conditionnent les pensées, ou les prétendues vertus, tout en se travestissant sous un habillement purement intellectuel. C'est ce

Il n'y a jamais de pensée neutre ou objective : celle-ci renvoie toujours à l'activité d'instincts ou de pulsions.

décryptage « généalogique » (cf. p. 78) qui révèle notamment que la volonté de vérité est l'expression d'un désir profond de stabilité – ou, négativement, d'une peur éprouvée face au caractère changeant du monde sensible. La connaissance s'avérera quant à elle le résultat d'un instinct d'appropriation et de domination ; la gratitude, la traduction d'une forme atténuée de vengeance ; l'amour chrétien, le produit d'une forme de ressentiment et de haine envers les nobles et les puissants. ■ P.W.

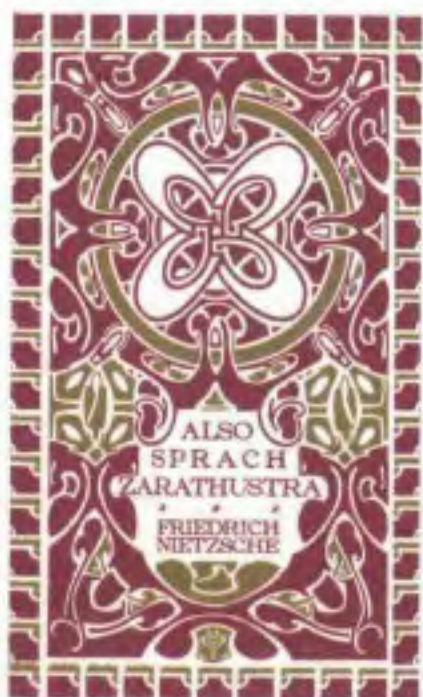
La notion de surhomme apparaît dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, l'œuvre la plus célèbre du philosophe et peut-être la plus mal comprise.

Zarathoustra le prophète

« **A**ujourd'hui, j'ai quelque chose de bien à vous annoncer : j'ai fait un pas décisif – et je veux dire par là l'un de ceux qui devraient vous être utiles. Il s'agit d'un petit ouvrage (à peine cent pages imprimées), dont le titre est *Ainsi parlait Zarathoustra*. Un livre pour tous et pour personne. C'est un "Poème", ou un cinquième "Évangile" ou quelque chose pour lequel il n'existe pas encore de nom. » Voilà comment, le 2 février 1883, Nietzsche présente à son éditeur, Ernst Schmeitzner, ce qu'il décrit comme « de loin le plus sérieux et le plus joyeux de ma production, et accessible à tout un chacun ».

À l'en croire, ce serait lors d'une promenade le long du lac de Silvaplana, dans les Grisons (Suisse), que l'inspiration lui serait venue. L'air frais de la montagne lui aurait-il fait oublier sa rencontre, une quinzaine d'années plus tôt, avec l'orientaliste professeur de philosophie Hermann Brockhaus (1806-1877), traducteur du légendaire Zarathoustra perse ? L'occasion était pourtant mémorable : c'est là qu'il avait rencontré Richard Wagner (cf. p. 17) dont la sœur, Ottilie, n'était autre que la femme de Brockhaus... Cela dit,

Nietzsche a-t-il choisi d'associer son destin au fondateur légendaire d'une antique religion perse ? Zarathoustra (« Zoroastrès » pour les Grecs, d'où Zoroastre en français) aurait vécu au Moyen-Orient entre le deuxième et le premier millénaire avant Jésus-Christ et serait l'auteur des Gathas, les hymnes sacrés en l'honneur d'Ahura Mazda, unique créateur du monde. Le zoroastrisme, la religion qu'il aurait fondée ou



Couverture d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885), édition de 1908 (Insel).

Les trois métamorphoses

« Je vais vous dire trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant.

« Il est maint fardeau pesant pour l'esprit, pour l'esprit patient et vigoureux en qui domine le respect : sa vigueur réclame le fardeau pesant, le plus pesant. Qu'y a-t-il de pesant ? ainsi interroge l'esprit robuste ; et il s'agenouille comme le chameau et veut un bon chargement.

« Qu'y a-t-il de plus pesant ! ainsi interroge l'esprit robuste, dites-le, ô héros, afin que je le charge sur moi et que ma force se réjouisse.

« N'est-ce pas cela : s'humilier pour faire souffrir son orgueil ? Faire luire sa folie pour tourner en dérision sa sagesse ?

« Ou bien est-ce cela : désertir une cause, au moment où elle célèbre sa victoire ? Monter sur de hautes montagnes pour tenter le tentateur ?

« Ou bien est-ce cela : se nourrir des glands et de l'herbe de la connaissance, et souffrir la faim dans son âme, pour l'amour de la vérité ?

« Ou bien est-ce cela : être malade et renvoyer les consolateurs, se lier d'amitié avec des sourds qui n'entendent jamais ce que tu veux ? [...]

« Ou bien est-ce cela : aimer qui nous méprise et tendre la main au fantôme lorsqu'il veut nous effrayer ?

« L'esprit robuste charge sur lui tous ces fardeaux pesants : tel le chameau qui sitôt chargé se hâte vers le désert, ainsi lui se hâte vers son désert.

« Mais au fond du désert le plus solitaire s'accomplit la seconde métamorphose : ici l'esprit devient lion, il veut conquérir la liberté et être maître de son propre désert. Il cherche ici son dernier maître : il veut être l'ennemi de ce maître, comme il est l'ennemi de son dernier dieu ; il veut lutter pour la victoire avec le grand dragon.

« Quel est le grand dragon que l'esprit ne veut plus appeler ni dieu ni maître ? "Tu dois" s'appelle le grand dragon. Mais l'esprit du lion dit : "Je veux."

« "Tu dois" le guette au bord du chemin, étincelant d'or sous sa carapace aux mille écailles, et sur

chaque écaille brille en lettres dorées : "Tu dois !"

« Des valeurs de mille années brillent sur ces écailles et ainsi parle le plus puissant de tous les dragons : "Tout ce qui est valeur brille sur moi. Tout ce qui est valeur a déjà été créé, et c'est moi qui représente toutes les valeurs créées. En vérité, il ne doit plus y avoir de "Je veux" !" Ainsi parle le dragon. « Mes frères, pourquoi est-il besoin du lion de l'esprit ? La bête robuste qui s'abstient et qui est respectueuse ne suffit-elle pas ?

« Créer des valeurs nouvelles, le lion même ne le peut pas encore : mais se rendre libre pour la création nouvelle, c'est ce que peut la puissance du lion.

« Se faire libre, opposer une divine négation, même au devoir : telle, mes frères, est la tâche où il est besoin du lion.

« Conquérir le droit de créer des valeurs nouvelles – c'est la plus terrible conquête pour un esprit patient et respectueux.

« En vérité, c'est là un acte féroce, pour lui, et le fait d'une bête de proie.

« Il aimait jadis le "Tu dois" comme son bien le plus sacré : maintenant il lui faut trouver l'illusion et l'arbitraire, même dans ce bien le plus sacré, pour qu'il fasse, aux dépens de son amour, la conquête de la liberté : il faut un lion pour un pareil rapt.

« Mais, dites-moi, mes frères, que peut faire l'enfant que le lion ne pouvait faire ? Pourquoi faut-il que le lion ravisseur devienne enfant ?

« L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation.

« Oui, pour le jeu divin de la création, ô mes frères, il faut une sainte affirmation : l'esprit veut maintenant sa propre volonté, celui qui a perdu le monde veut gagner son propre monde.

« Je vous ai nommé trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment l'esprit devient lion, et comment enfin le lion devient enfant.

« Ainsi parlait Zarathoustra. [...] »

Ainsi parlait Zarathoustra, traduction Henri Albert



Persépolis, Iran : représentation d'Ahura Mazda, créateur du monde, en l'honneur duquel Zarathoustra rédigea ses hymnes sacrés.

réformée, serait ainsi l'un des plus anciens monothéismes. Ahura Mazda doit toutefois partager sa création avec le démon Ahriman. Dans les *Gathas*, Bien et Mal sont les enjeux suprêmes de la vie.

Inverser les valeurs

« Ainsi parlait Zarathoustra » est en tout cas la formule choisie par Nietzsche pour terminer chacun des chants de son *Zarathoustra*, long poème philosophique où alternent vers, dialogues et sermons. Point de départ de l'itinéraire ? Une ville nommée « La Vache multicolore »...

Nietzsche s'amuse. Le choix même du personnage est ironique : « Zarathoustra créa cette fatale erreur qu'est la morale ; par conséquent il doit aussi être le premier à reconnaître son erreur ».

écrit-il dans *Ecce Homo* (1888). Le livre, il est vrai, n'est pas toujours facile à déchiffrer. C'est ainsi le cas de la célèbre fable des trois métamorphoses de l'esprit, présentée dès le prologue (cf. encadré ci-contre), illustration parfaite de son projet « d'inverser toutes les valeurs ». L'esprit est d'abord chameau – Nietzsche ne sait pas que Zarathoustra signifie « conducteur de chameau » –, animal robuste par excellence, qui porte les plus lourds fardeaux dans le désert (symbole de l'esprit religieux traditionnel). Deuxième

Le philosophe s'amuse. Le choix même du personnage de Zarathoustra est ironique.

métamorphose : l'esprit devient lion, cet animal qui cherche à conquérir la liberté et imposer sa volonté contre tout devoir. Mais l'esprit lion ne peut que s'opposer aux valeurs. Ce sont donc celles-ci qui, indirectement, déterminent ce qu'il veut. Il est « divine négation », incapable de créer ses propres valeurs.

Zarathoustra dira plus loin la même chose du « Dernier homme » : l'homme sceptique, moderne, nihiliste* (cf. p. 76), qui affirme son mépris pour toutes les valeurs et croyances, pour qui « Dieu est mort », mais qui ne parvient pas à donner un sens à sa vie. Au contraire, l'enfant, dernière des trois métamorphoses de l'esprit, incarne pour Zarathoustra la « sainte affirmation ». À la fois innocence et oubli, il ne s'alourdit

UN AUTRE REGARD

Les chants du « vrai » Zarathoustra

Chant III

Au moment où vous comprendrez
l'application de ces deux principes
du bien du mal
qui ont été établis
selon la volonté de Mazda,
vous verrez que le bonheur éternel
sera pour le juste
alors qu'une longue peine
sera pour le trompeur.

Chant XVII

À présent, moi, Zarathoustra Spitama,
ai accompli mes aspirations les plus élevées.
Car Ahura Mazda,
sur la base de ma pensée juste,
de ma parole juste et de mon action juste
et en harmonie avec la Justesse,
m'a offert pour l'éternité
une bonne et joyeuse vie.
Le peuple et tous ceux
qui ressentent de l'animosité envers moi
ont accepté Sa doctrine immortelle et sacrée
et l'ont adoptée dans leur vie.

Les Gathas, le livre sublime de Zarathoustra, traduit et commenté par Khosro Khazai Pardis, avec la collaboration de Sophie Buyse, © Albin Michel, 2011

... pas des valeurs existantes, mais ne se définit pas non plus seulement contre elles, à l'instar du lion. L'enfant est l'esprit joueur, affranchi, qui veut sa propre volonté, son propre monde, « l'éternel retour de toutes choses » (cf. p. 70).

Direction surhomme

L'idée de l'éternel retour, dira Nietzsche dans *Ecce Homo* (1888), est là « conception fondamentale » d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. C'est dire que tout – chacune de nos actions et pensées, chaque situation que nous vivons – reviendra à l'identique. Certes, ce thème de l'éternel retour, *Le Gai Savoir*

(1882, § 341) le présentait déjà comme la sagesse suprême : « Combien te faudrait-il aimer la vie, que tu t'aimes toi-même pour ne pas plus désirer autre chose que cette suprême et éternelle confirmation ! » Ce qui intéresse Nietzsche toutefois au premier chef, ce n'est pas tant que tout revienne – cette idée est vieille comme le monde, et il le sait –, mais que cette perspective permette à chacun d'évaluer sa vie en fonction de ses propres valeurs : c'est à chacun de nous de savoir si nous souhaitons revivre éternellement ce que nous sommes en train de vivre. Pas besoin d'un dieu ou d'une morale pour le savoir.



Le prophète Zarathoustra, fondateur du zoroastrisme (chromo de 1884).

Mais fixer ses propres valeurs, aucun homme ne le peut. D'où la mission de Zarathoustra : enseigner aux hommes « la venue du surhomme » (*der Übermensch*, littéralement « le surhumain », cf. p. 68). *Ainsi parlait Zarathoustra* est le premier livre à évoquer le dépassement de l'homme : « L'homme est un fil tendu entre la bête et le surhomme, une corde sur l'abîme », déclare Zarathoustra dans le prologue.

Direction surhomme, donc, comme une image repère posée à l'horizon. Qui est-il ? Un « type nouveau », écrit Nietzsche, un « esprit libre » qui définirait lui-même le sens de sa vie, ses valeurs, son monde, hors du diktat des valeurs communes. Parmi ses vertus, l'amour de soi (*Selbstliebe* – à ne pas confondre avec l'égoïsme, apanage du décadent) et de la vie, une forte sensibilité mais aussi le courage et la dureté nécessaires à la réalisation de ses valeurs.

Le surhomme est un solitaire porté par une volonté de puissance (cf. p. 68). Ni vengeance, ni

violence, ni pure destruction. Une création joyeuse, intense, anime le surhumain – qui n'existe pas ! Nietzsche ne s'est d'ailleurs jamais considéré comme tel, et son Zarathoustra non plus.

Nietzsche avait promis à son éditeur un succès immédiat. La première partie de l'œuvre est publiée en 1883. C'est un bide. Le philosophe devra payer de sa poche l'édition de la dernière partie, deux ans plus tard. Des antisémites le lisent, et croient avoir déniché un nouveau talent. Total malentendu. Nietzsche les traite de « canailles ». Quant à ceux qui pensent trouver dans son livre une nouvelle prophétie, il les vomit. « Ici ce n'est pas un "prophète" qui parle, un de ces

**Nietzsche vomit
ceux qui pensent trouver
dans son livre
une nouvelle prophétie.**

horribles êtres hybrides composés de maladie et de volonté de puissance, que l'on appelle fondateurs de religions », écrira-t-il dans *Ecce Homo*. Tel qu'il le présente, son Zarathoustra a pourtant tout du livre « ultime », « sacré », quelque chose d'un évangile : « Dans mon œuvre, mon Zarathoustra tient une place à part. Avec lui, j'ai fait à l'humanité le plus beau cadeau qui lui fut jamais fait. Ce livre, avec l'accent de sa voix qui domine des

milliers d'années, n'est pas seulement le livre le plus haut qu'il y ait, le véritable livre des hauteurs – l'ensemble des faits qui constitue "l'homme" se trouve au-dessous de lui, à une distance énorme –, il est aussi le livre le plus profond, né de la plus secrète abondance de la vérité, puits inépuisable où nul seau ne descend sans remonter à la surface débordant d'or et de bonté. »

Son grand regret : que personne ne lui ait demandé comment lui, l'auteur, interprétait son œuvre. « On ne m'a pas demandé, on aurait dû me demander, ce que signifie, dans la bouche du premier immoraliste (cf. p. 78), le nom de Zarathoustra. » L'incompréhension n'est-elle pas le lot des poètes ? ● F.G.



Une pierre commémore le lieu, à Sils-Maria, où Nietzsche aurait eu, en 1881, la révélation de l'éternel retour, qu'il développe dans *Zarathoustra*. « La peine dit : passe ! conclut l'inscription. Pourtant toute volupté veut l'éternité / Veut la profonde, profonde éternité ! »

Qui aime bien châtie bien : ce grand admirateur de l'œuvre de Nietzsche, dont la traduction de *Zarathoustra* fait référence, en est aussi un juge sans concession.

ENTRETIEN

Georges-Arthur Goldschmidt « La langue de la littérature et de la poésie »



ISABELLE MAGOS

Georges-Arthur Goldschmidt est germaniste et écrivain. Traducteur en français de Franz Kafka, Peter Handke et Nietzsche (*Ainsi parlait Zarathoustra*, Livre de Poche), il est aussi l'auteur de récits (*Le poing dans la bouche*, Verdier, 2004) et d'essais (*À l'insu de Babel*, CNRS Éditions, 2009).

Le Point : Nietzsche prétendait écrire de « si bons livres ». Que pensez-vous de son style ?

Georges-Arthur Goldschmidt : Son allemand est merveilleux. Et il a réintroduit les personnes dans une philosophie allemande sacrément dépersonnalisée depuis et après Kant*. Nietzsche est un penseur qui parle constamment de lui-même, de ses goûts, de gens qu'il déteste... C'était pour lui une façon de procéder contre le *Kanzleideutsch*, l'allemand de l'administration, une langue lourde et immobile. Lui, il voulait rendre l'allemand à sa fonction linguistique. Il voulait un alle-

mand traduisible. C'est pour cela qu'il attaque constamment les philosophes allemands. Pas parce qu'ils sont philosophes, mais parce qu'ils écrivent une langue de bureaucrates, comme il dit. Lui fait appel à la langue quotidienne, celle de la littérature et de la poésie. Et cela insupporte les philosophes pour qui faire de la philosophie, c'est jargonner. Mais il voulait tellement être compris que cela a débouché sur cette magnifique horreur qu'est *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Une horreur ? Mais il considérait *Zarathoustra* comme son chef-d'œuvre !

Le début est une merveille, mais à partir du deuxième livre, il commence à se répéter, et cela jusqu'à la fin. Il voulait tellement que la philosophie devienne *gän-gig*, courante, qu'il a adopté une posture de non-philosophe. À mon avis, c'est son livre le moins bon.

Pourquoi alors avoir accepté de le traduire ?

C'était une commande des éditions Le Livre de Poche au début des années 1980. J'ai accepté en souvenir de ma découverte de *Zarathoustra* : c'était en 1946, chez un libraire d'occasion qui voulait s'en débarrasser et me l'a donné. Une édition allemande de l'époque nazie, sans croix gammée, heureusement... J'ai été séduit par sa liberté de style. J'avais 18 ans, et c'était comme lire Rimbaud* ! Trente ans plus tard, j'ai donc accepté de le traduire avec beaucoup de plaisir. Mais, à partir de la quatrième partie, les répétitions ont commencé à me peser. Je vais vous faire une confidence : quelque part dans cette partie, je ne me rappelle plus où, j'ai même mis une phrase de moi. Personne ne me l'a reproché...

On n'en dira rien à personne. Mais Nietzsche était très dur avec ses aînés. Or Georg Christoph Lichtenberg* ou Schopenhauer (cf. p. 52) étaient d'excellents écrivains...

C'est vrai, Schopenhauer est un immense philo-

sophe, qui écrivait dans un allemand magnifique – mais ses contemporains le lui ont reproché ! Les philosophes ne le considéraient même pas comme l'un des leurs. Pour ce qui est de Lichtenberg, j'ai beaucoup de mal à le comprendre. Il cherche tellement à être intelligent que cela en paraît insignifiant. C'est complètement neutre, en apparence, mais infiniment subtil. Alors que tout Nietzsche, au contraire, repose sur des évidences inattendues.

Savait-il toutefois manier le concept aussi bien que les philosophes allemands qui l'ont précédé ? Ils avaient la réputation d'être des orfèvres des concepts.

Les Allemands tendent à confondre les constructions verbales avec la philosophie. L'allemand de Hegel*, de Fichte* et de Schelling* est raide, fermé. Les mots à rallonges de Hegel... C'est impressionnant. Mais son vocabulaire était au fond très limité, deux ou trois mille mots environ, dans lesquels sa pensée est en constant déplacement. Il n'y a presque pas de brisures. La grande obsession allemande, c'est probablement le continu, le lisse, le prévisible. Nietzsche, lui, a horreur de ça. Il a toujours peur de s'ennuyer. L'imprévisible lui est indispensable. Un peu comme chez Pascal*.

Alors, diriez-vous avec le philosophe américain Robert Pippin que Nietzsche est un « moraliste français » ?

Oui, absolument ! D'ailleurs, Nietzsche avait lu les moralistes français du XVIII^e siècle, comme La Rochefoucauld*, par exemple : il le dit lui-même dans les *Fragments* publiés par Gallimard dans l'édition Colli et Montinari des années 1980. C'était aussi un lecteur avide des *Mémoires* de Saint-Simon. Les Français, c'est bien connu, ont l'art de la conversation, qui exige à la fois une finesse et une habileté à garder sa pensée en réserve. Au fond, Nietzsche était tellement convaincu de son intelligence qu'il savait qu'il aurait toujours raison. Il pouvait donc mener la conversation, et cela s'entend dans ses écrits. Mais c'est une exception : les Allemands – je le suis à l'origine, ma femme me le reproche assez souvent ! – sont incapables de converser, parce qu'ils redoutent l'imprévisible.

Maîtrisait-il le français ?

À la fin du XIX^e siècle, la bourgeoisie allemande, à laquelle appartenait Nietzsche, parlait cet étrange et magnifique français « européen » où les mots ne sont

pas tout à fait justes. Un peu comme on parle aujourd'hui le *pidgin*, l'anglais avec des fautes.

Qui, côté français, vous fait le plus penser à Nietzsche ?

Paul Valéry*, que je trouve profondément nietzschéen, en est très proche par l'intelligence, la brièveté de la formulation, par le cynisme aussi, presque la méchanceté. Il y a chez Nietzsche la précision de Valéry et une intensité proche de celle d'Antonin Artaud*, un autre poète.

Mais Nietzsche n'est-il pas aussi un cabotin, un orgueilleux dominé par l'envie de se distinguer ?

L'intelligence de Nietzsche, à l'instar de celle de Pascal, était foudroyante, toujours en mouvement, toujours en recherche. Il s'arrange pour toujours penser autrement, sans adhésion paresseuse. Il se plaît à l'indépendance. Il y a chez lui une force d'existence extraordinaire et il le fait savoir : son esprit astucieux, il l'aime. C'est un grand aventurier de l'intelligence.

Du fait de sa « volonté de puissance » ?

Attention, *Wille zur Macht*, la volonté de puissance, ce n'est ni le pouvoir, ni l'*Eigensucht*, l'amour-propre, personnel et égoïste. Non, c'est l'amour de soi, la *Selbstsucht*. Le fond de son œuvre, c'est : « Moi, le petit Frédéric, je suis plus malin que vous tous. » Une forme d'orgueil...

Quitte à se contredire constamment.

Oui, c'est vrai qu'il dit toujours une chose et son contraire. Mais il y a une constante absolue qui est cette permanente rupture à l'intérieur de la pensée. Il a la pensée toujours neuve.

Au fond, à quoi sert Nietzsche ?

À apporter le trouble dans la pensée ? À l'empêcher de se dérouler sans encombre ? Nietzsche gêne aux entournures, les uns et les autres. Il n'y a d'ailleurs pas le moindre rapport, j'insiste, pas le moindre rapport entre le national-socialisme et Nietzsche. Il aurait été le premier à critiquer les nazis. C'est un esprit, je dirais « subversif », si ce mot n'était pas galvaudé. Il remet en cause non pas les certitudes en général, mais les certitudes apprises. Il était tellement imbu de lui-même qu'il refusait d'adhérer à une pensée qui n'était pas la sienne. Cela le rend à la fois clairvoyant et inutilisable. ● **Propos recueillis par François Gauvin**
1. Robert Pippin, *Nietzsche moraliste français* (Odile Jacob, 2006).

La volonté de puissance n'a rien à voir avec la domination. C'est dans le courage d'affronter le tragique de l'existence que se révèle le surhomme. Sa force se montre dans le calme et la maîtrise de soi.

La vérité sur le surhomme

Les notions de volonté de puissance et de surhomme sont au nombre de celles qui ont le plus prêté à confusion. Souvent entendues comme appétit de pouvoir, voire complaisance à l'égard de la violence, associées parfois à un halo de mystère, elles ont accrédité l'image d'un Nietzsche doctrinaire irrationnaliste. Pour se garder de ces distorsions, il faut replacer ces notions dans ce qui leur donne sens.

Un processus de croissance

La formule de « *volonté de puissance* » apparaît dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (cf. p. 61) : « Où j'ai trouvé du vivant, j'ai trouvé de la volonté de puissance », écrit Nietzsche dans le chapitre « Du surassement de soi ». Il la définit comme la tendance au dépassement de soi, et ce qu'il entend d'abord récuser, c'est la manière dont les philosophies traditionnelles appréhendent la vie.

Il rejette en particulier l'idée que celle-ci soit guidée par un instinct de conservation, ou assimilable à une lutte pour l'existence, comme le veut le darwinisme* qui s'impose alors. Qu'est-ce que la vie pour Nietzsche ? Un processus de croissance. C'est en cela qu'elle est un constant mouvement de dépassement de soi, une intensi-

DANS LE TEXTE

« Se développer ne signifie absolument pas nécessairement s'élever, se surhausser »

« Le "progrès" n'est qu'une idée moderne, c'est-à-dire une idée fausse. Dans sa valeur, l'Européen d'aujourd'hui reste bien loin au-dessous de l'Européen de la Renaissance*. Se développer ne signifie absolument pas nécessairement s'élever, se surhausser, se fortifier.

« Par contre, il existe une continuelle réussite de cas isolés, sur différents points de la terre, au milieu des civilisations les plus différentes. Ces cas permettent, en effet, d'imaginer un type supérieur, quelque chose qui, par rapport à l'humanité tout entière, constitue une espèce d'hommes surhumains. De tels coups de hasard dans la réussite furent toujours possibles et le seront peut-être toujours. Et même des races tout entières, des tribus, des peuples peuvent, dans des circonstances particulières, représenter de pareils billets noirs. »

L'Antéchrist, § 4, traduction Henri Albert, 1895

fication, une tendance à « *se sentir plus* » (*Par-delà bien et mal*, 1886), une propension à l'accroissement du sentiment de sa propre puissance. « *La lutte pour l'existence n'est qu'une exception, une restriction temporaire de la volonté de vie*, précise-t-il dans *Le Gai Savoir* (1882), la grande et la petite

lutte tournent partout autour de la prépondérance, autour de la croissance et de l'extension, autour de la puissance, conformément à la volonté de puissance, qui est précisément la volonté de la vie. »

C'est la possibilité d'étendre cette logique à l'ensemble de la réalité qu'envisagera *Par-delà bien et mal* (cf. p. 78), sous forme d'une hypothèse : si elle s'avérait recevable, tout ce qui se produit serait explicable par l'activité de cette tendance infra-consciente. La volonté de puissance n'est donc pas une qualité particulière dont certains

**Il entend d'abord
récuser la manière
dont les philosophies
traditionnelles
appréhendent la vie.**

seraient détenteurs et d'autres dépourvus, comme on pourrait le dire, par exemple, de la bienveillance ou de l'agressivité.

Cependant si tout vivant obéit à cette orientation, les formes qu'elle peut prendre admettent des diversifications extrêmes. Ce peut être dans la recherche du savoir qu'un individu intensifie sa force, ou dans la création artistique. Ce peut-être aussi à travers l'humilité et l'abnégation : « *Même dans la volonté du servant je trouvais la volonté de devenir maître.* » (*Ainsi parlait Zarathoustra*).

Mais le plus important est qu'il est des manières pathologiques d'accroître sa puissance : exercer son despotisme contre soi-même, se faire souffrir, se rendre malade en réprimant le corps et les exigences de la vie sensible, comme le prescrivent les religions ascétiques, par exemple le christianisme. Car la maladie peut exercer de la séduction – en faisant payer une intensification temporaire par une autodestruction ultérieure.

Affronter la réalité

L'accroissement de puissance peut *a contrario* rimer avec épanouissement. C'est dans cette perspective que prend sens l'idée du surhumain. Celui-ci n'est ni un idéal abstrait, ni un nouvel absolu. Nietzsche insiste particulièrement sur le fait que la qualification de « surhumain » est relative. Elle désigne « *un type d'accomplissement supérieur, par opposition à l'"homme moderne", à l'"homme bon", aux chrétiens et autres nihilistes [...]* » (*Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bons livres », 1888), ce type d'homme présenté jusqu'à présent comme le type supérieur. Elle indique aussi un recentrage de

la philosophie, qui a eu tendance à valoriser des idéaux chimériques, posés comme au-delà du monde physique, au-delà de la nature – dieux ou monde immuable de l'être. Pour Nietzsche, il faut abandonner ce mépris du réel car c'est l'homme qui doit être le souci fondamental du penseur.

Cette espèce d'homme ne fuit pas la réalité, mais affronte, pour les surmonter, jusqu'à ses aspects les plus terribles : elle « *conçoit la réa-*

La tâche de ces hommes est profonde : il s'agit d'offrir de nouvelles compréhensions de la réalité.

lité telle qu'elle est : elle est assez forte pour cela – elle ne lui est pas aliénée, soustraite » (*Ecce Homo*, « Pourquoi je suis un destin »). C'est dans le courage d'affronter la dimension tragique de l'existence que se révèle le degré suprême de la force. Et c'est parce que le type surhumain en vient à éprouver « *comme nécessaire*

(valant de revenir éternellement) tout ce qui est imparfait, souffrant » qu'il incarne une forme de vie vraiment affirmatrice.

Avec un tel rapport d'acquiescement, « *puisé dans un surplus de force créatrice* » (*Fragments posthumes* de 1884, 26 [243]), on est bien loin de l'idée courante du pouvoir, et plus encore de la violence : la force véritable se montre avant tout dans la maîtrise de soi. Le calme en est la première caractéristique – la brutalité indiquant au contraire l'esclavage à l'égard de pulsions d'hostilité non contrôlées (ressentiment, esprit de vengeance). Ces hommes ne se soucient ni de politique ni de gouvernement. Car leur tâche est plus profonde : créer des valeurs offrant de nouvelles compréhensions de la réalité, et ce faisant, de nouvelles possibilités de vie.

On ne s'étonne pas alors que les individus que cite Nietzsche comme s'étant le plus approchés de ce type supérieur soient essentiellement des créateurs : Stendhal*, auteur de *La Chartreuse de Parme*, ou Shakespeare*, en premier lieu. ●

P.W.

DANS LE TEXTE

« Vous pourriez créer le Surhumain »

« Jadis, on disait Dieu lorsque l'on regardait sur les mers lointaines ; mais maintenant je vous ai appris à dire : Surhumain.

« Dieu est une conjecture : mais je veux que votre conjecture n'aille pas plus loin que votre volonté créatrice.

« Sauriez-vous créer un Dieu ? – Ne me parlez donc plus de tous les Dieux ! Cependant vous pourriez créer le Surhumain.

« Ce ne sera peut-être pas vous-mêmes, mes frères ! Mais vous pourriez vous transformer en pères et en ancêtres du Surhumain : que ceci soit votre meilleure création ! »

Ainsi parlait Zarathoustra, « Sur les îles bienheureuses », traduction Henri Albert, 1903

Tout revient exactement à l'identique : c'est le postulat de Nietzsche. Alors, comment peut-on être libre ? En vivant intensément, et en acceptant activement son destin.

L'éternel retour, source de liberté

La liberté est l'une des plus tenaces fictions engendrées par la réflexion philosophique ou plutôt l'un des préjugés populaires les plus répandus, dont les philosophes n'ont généralement fait qu'élaborer une version savante, mais sans le remettre en question, ce que Nietzsche ne manque pas de leur reprocher. Mais il paraît alors curieux que lui-même dédie l'un de ses ouvrages, *Humain, trop humain* (1878), à ces êtres dont il fait ses interlocuteurs privilégiés, et qu'il nomme « esprits libres » : « On appelle esprit libre celui qui pense autrement qu'on ne s'y attend de sa part en raison de son origine, de son milieu, de son état et de sa fonction, ou en raison des opinions régnantes de son temps. Il est l'exception, les esprits asservis sont la règle », y affirme-t-il.

C'est l'indépendance qui caractérise selon lui le vrai philosophe. Toutefois, cette indépendance ne se limite pas à la méfiance à l'égard de convictions subjectives. Elle porte, bien plus profondément, sur les préférences collectives dans lesquelles s'enracine toute l'activité humaine au sein d'une culture déterminée, donc sur ses

valeurs. En cela, l'esprit libre est bien plus radical que le libre-penseur, dont la critique se limite aux idéaux religieux. Pour lui, ces valeurs ne possèdent pas de validité universelle. Le problème est de savoir si elles favorisent ou entravent l'épanouissement de la vie. C'est l'aptitude à poser le problème de la hiérarchie des valeurs qui fait l'esprit libre.

L'aptitude à prendre du recul

Dans le contexte européen, la remise en cause de la croyance fanatique en la vérité sera la conséquence de cet examen critique. De même que la suspicion jetée sur l'idée d'esprit pur, ou encore sur la conviction qu'existe un bien en soi, opposé de manière contradictoire au mal.

Auscultées par le philosophe médecin (cf. p. 49), certaines idoles sonnent creux, et la liberté est du nombre. Elle dérive d'une vision illégitime de la volonté, qui fait de celle-ci une faculté pure. Mais une telle faculté de déclencher des actions (ou de s'en abstenir) est-elle autre chose qu'un pouvoir magique ? En quoi explique-t-elle la nature du processus qui s'accomplit dans les

actes que nous qualifions de volontaires ? Examinés attentivement, ceux-ci montrent tout autre chose : une collaboration bien organisée entre pulsions dominantes au sein du corps. Et l'efficacité de l'organisation du travail qu'elles imposent, en se faisant obéir des pulsions subalternes qui exécutent leurs ordres. Nous parlons ainsi de liberté quand nous éprouvons un sentiment de triomphe, qui ne peut s'éprouver que dans une situation d'affrontement, lors de la victoire arrachée sur un adversaire ou du dépassement d'un obstacle. « Liberté »

La pensée de l'éternel retour obéit à une logique de condition de vie, et non de connaissance.

désigne donc en fait un sentiment de puissance de haut degré.

La « liberté » de l'esprit libre désigne l'aptitude à prendre du recul à l'égard des préférences régnantes, à les interroger et à les surmonter. Surtout quand elles cachent une volonté de mort. Dans sa lutte contre le nihilisme², l'esprit libre est à la recherche de conditions de vie nouvelles, qui

affirment au lieu de nier, qui épousent les exigences de la réalité au lieu de s'en détacher. Sa critique se prolongera par un renversement des valeurs néfastes.

Revivre à l'identique

C'est précisément là que peut resurgir le soupçon de contradiction : comment accorder cette exigence de transformation des valeurs avec la doctrine de « l'éternel retour » telle que Nietzsche la développe dans son *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885, cf. p. 61) ? N'est-ce pas se condamner à renoncer à toute marge de manœuvre ? Non, car la pensée de l'éternel retour s'inscrit rigoureusement à l'intérieur de cette perspective du renversement de valeurs. Elle obéit en effet à une logique de condition de vie, et non de connaissance : elle ne se présente pas comme une description objective de la réalité, censée en révéler la structure, mais comme l'objet d'un vouloir.

L'ambition de *Zarathoustra* n'est pas d'apporter une vérité au sujet du cosmos ou de la temporalité, mais d'inviter l'homme à organiser sa vie en la centrant sur une exigence nouvelle : non plus vouloir le vrai, mais vouloir la vie, dans ses formes les plus saines. Une simple approbation intellectuelle abstraite demeurerait alors superficielle ; l'adhésion authentique doit s'exercer concrètement, dans le tissu même de l'existence humaine. Le signe de cet acquiescement à la vie sera l'aspiration à la revivre indéfiniment à l'identique. Il s'agit donc de faire de l'éternel retour une nouvelle valeur. La « nécessité » englobée par cette pensée porte sur la solidarité de tous les éléments consti-

DANS LE TEXTE

« As-tu vécu une fois un instant formidable... »

« Et si un jour ou une nuit, un démon se glissait furtivement dans ta plus solitaire solitude et te disait : "Cette vie, telle que tu la vis et l'a vécue, il te faudra la vivre encore une fois et encore d'innombrables fois ; et elle ne comportera rien de nouveau, au contraire, chaque douleur et chaque plaisir et chaque pensée et soupir, et tout ce qu'il y a dans ta vie d'indiciblement petit et grand doit pour toi revenir, et tout suivant la même succession et le même enchaînement – et également cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et également cet instant et moi-même. L'éternel sablier de l'existence est sans cesse renversé, et toi avec lui, poussière des poussières !" – Ne te jetterais-tu pas par terre en grinçant des dents et en maudissant le démon qui parla ainsi ? Ou bien as-tu vécu une fois un instant formidable où tu lui répondrais : "Tu es un dieu et jamais je n'entendis rien de plus divin !" »

Le Gai Savoir, § 341, traduction Patrick Wotling, © GF Flammarion, 1997

tutifs de la réalité. Pour Nietzsche, l'illusion propre aux idéaux ascétiques tels que ceux du platonisme* ou du christianisme consiste précisément à faire un tri entre ce que l'existence comporte de bon et de condamnable.

L'amour du destin

Une telle perspective conduit à la négation, à l'aspiration à un autre monde, supra-sensible. Si la pensée de l'éternel retour s'oppose à une telle attitude, elle ne consiste pourtant pas à se prosterner avec résignation devant une fatalité aveugle, mais à modifier le rapport affectif que nous entretenons avec la réalité ; changer en approbation l'hostilité que nous éprouvons à l'égard du sensible identifié à un univers de souffrances, « ne rien

vouloir d'autre que ce qui est, ni devant soi, ni derrière soi, ni dans les siècles des siècles. Ne pas se contenter de supporter l'inéluctable, et encore moins se le dissimuler – tout idéalisme* est une manière de se mentir devant l'inéluctable –, mais l'aimer... » (*Ecce Homo*, « Pourquoi je suis si avisé »).

Tel est l'*amor fati*, l'amour du destin. Du fait de cette homogénéité qui fait du réel un enchaînement, approuver un élément conduit en effet à approuver l'ensemble. D'où l'importance extrême que Nietzsche accorde à l'idée de « l'instant formidable », où s'enracinera le oui à l'existence. Ainsi écrit-il dans ses *Fragments posthumes* de 1886 : « Rien ne se suffit à soi-même, ni en nous, ni dans les choses : et si notre âme n'a vibré et résonné de bonheur qu'une seule fois, comme une corde tendue, il a fallu toute une éternité pour susciter cet Unique événement – et toute éternité, à cet Unique instant de notre Oui, fut acceptée, sauvée, justifiée et approuvée. » ●

P.W.

Zarathoustra invite l'homme à organiser son existence autour du « vouloir la vie » et non du « vouloir le vrai ».

« Il ne faut vouloir ni enjoliver ni excuser le christianisme... »

L'Antéchrist, véritable « imprécation contre le christianisme », pose surtout la question de l'avenir de l'homme, un homme délivré de ses conflits religieux et moraux.

I. — Regardons-nous en face. Nous sommes des hyperboréens*, — nous savons assez combien nous vivons à l'écart. « Ni par terre, ni par mer, tu ne trouveras le chemin qui mène chez les hyperboréens » : Pindare* l'a déjà dit de nous. Par-delà le Nord, les glaces et la mort — notre vie, notre bonheur... Nous avons découvert le bonheur, nous en savons le chemin, nous avons trouvé l'issue à travers des milliers d'années de labyrinthe. Qui donc d'autre l'aurait trouvé ? — L'homme moderne peut-être ? — « Je ne sais ni entrer ni sortir ; je suis tout ce qui ne sait ni entrer ni sortir » — soupire l'homme moderne... Nous sommes malades de cette modernité, — malades de cette paix malsaine, de cette lâche compromission, de toute cette vertueuse malpropreté du moderne oui et non. [...] Nous avons été assez courageux, nous n'avons ménagé ni d'autres, ni nous-mêmes : mais longtemps nous n'avons pas su où mettre notre bravoure. Nous devenions sombres et on nous appelait fatalistes. Notre fatalité — c'était la plénitude, la tension, la surrection des forces. Nous avions soif d'éclairs et d'actions, nous restions bien loin du bonheur des débilés, bien loin de la « résignation »... Notre atmosphère était chargée d'orage, la nature que nous sommes s'obscurcissait — car nous n'avions pas de chemin. Voici la formule de notre bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un but...

II. Qu'est-ce qui est bon ? — Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même.
Qu'est-ce qui est mauvais ? — Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse.
Qu'est-ce que le bonheur ? — Le sentiment que la puissance grandit — qu'une résistance est surmontée.

Non le contentement, mais encore de la puissance, non la paix avant tout, mais la guerre ; non la vertu, mais la valeur (vertu, dans le style de la Renaissance*, vertu, vertu dépourvue de moraline) (cf. p. 82).
Périssent les faibles et les ratés : premier principe de notre amour des hommes. Et qu'on les aide encore à disparaître !
Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice ? — La pitié qu'éprouve l'action pour les déclassés et les faibles : — le christianisme...

III. Je ne pose pas ici ce problème : qu'est-ce qui doit remplacer l'humanité dans l'échelle des êtres — l'homme est une fin — ? Mais : quel type d'homme doit-on élever, doit-on vouloir, quel type aura la plus grande valeur, sera le plus digne de vivre, le plus certain d'un avenir ?
Ce type de valeur supérieure s'est déjà vu souvent : mais comme un hasard, une exception, jamais comme type voulu. Au contraire, c'est lui qui a été le plus craint ; jusqu'à présent il fut presque la chose redoutable par excellence ; — et cette crainte engendra le type contraire, voulu, dressé, atteint : la bête domestique, la bête du troupeau, la bête malade qu'est l'homme, — le chrétien... [...]

V. Il ne faut vouloir ni enjoliver ni excuser le christianisme. Il a mené une guerre à mort contre ce type supérieur de l'homme [...]. Le christianisme a pris parti pour tout ce qui est faible, bas, manqué, il a fait un idéal de l'opposition envers les instincts de conservation de la vie forte, il a gâté même la raison des natures les plus intellectuellement fortes en enseignant que les valeurs supérieures de l'intellectualité ne sont que péchés, égarements et tentations. Le

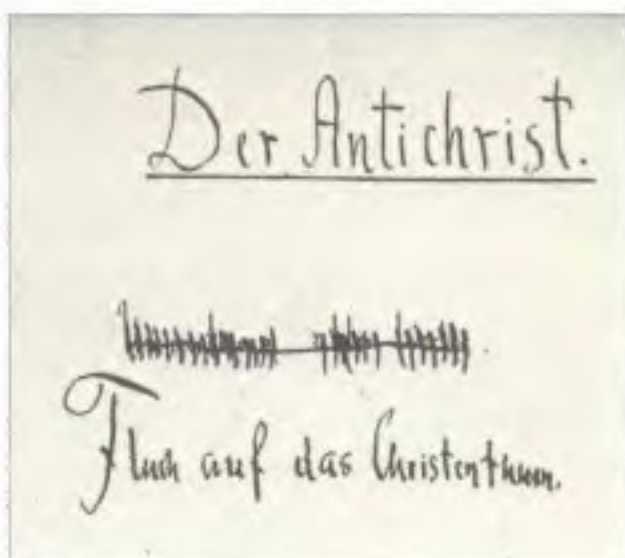
plus lamentable exemple, c'est la corruption de Pascal* qui croyait à la perversion de sa raison par le péché originel, tandis qu'elle n'était pervertie que par son christianisme!

VI. Un spectacle douloureux et épouvantable s'est élevé devant mes yeux: j'ai écarté le rideau de la corruption des hommes. [...] J'appelle corrompu soit un animal, soit une

espèce, soit un individu, quand il choisit et préfère ce qui lui est désavantageux. La vie elle-même est pour moi l'instinct de croissance, de durée, l'accumulation des forces, l'instinct de puissance: où la volonté de puissance fait défaut, il y a dégénérescence. Je prétends que cette volonté manque dans toutes les valeurs supérieures de l'humanité — que des valeurs de dégénérescence, des valeurs nihilistes*, règnent sous les noms les plus sacrés.

VII. On appelle le christianisme religion de la pitié

— La pitié est en opposition avec les affections toniques qui élèvent l'énergie du sens vital: elle agit d'une façon dépressive. On perd de la force quand on compatit. Par la pitié s'augmente et se multiplie la déperdition de force que la souffrance déjà apporte à la vie. La souffrance elle-même devient contagieuse par la pitié; dans certains cas, elle peut amener une déperdition totale de vitalité et d'énergie, perte absurde, quand on la compare à la petitesse de la cause (— le cas de la mort du Nazaréen*). Voici le premier point de vue; pourtant il en existe un plus important encore. En admettant que l'on mesure la pitié d'après la valeur des réactions qu'elle a coutume de faire naître, son caractère de danger vital apparaîtra plus clairement encore. La pitié entrave en somme la loi de l'évolution qui est celle de la sélection. Elle comprend ce qui est mûr pour la disparition, elle se



Page d'ouverture du manuscrit de *L'Antéchrist* (1888), sous-titrée *Imprécation contre le christianisme*.

défend en faveur des déshérités et des condamnés de la vie. Par le nombre et la variété des choses manquées qu'elle retient dans la vie, elle donne à la vie elle-même un aspect sombre et douteux. On a eu le courage d'appeler la pitié une vertu (dans toute morale noble, elle passe pour une faiblesse); on est allé plus loin, on a fait d'elle la vertu, le terrain et l'origine de toutes les

vertus. Mais il ne faut jamais oublier que c'était du point de vue d'une philosophie qui était nihiliste, qui inscrivait sur son bouclier la négation de la vie. Schopenhauer [cf. p. 52] avait raison quand il disait: la vie est niée par la pitié, la pitié rend la vie encore plus digne d'être niée, — la pitié, c'est la pratique du nihilisme. Encore une fois: cet instinct, dépressif et contagieux croise ces autres instincts qui veulent aboutir à conserver et à augmenter la valeur de la vie; il est, tant comme multiplicateur que comme conservateur de toutes les misères, un des instruments principaux pour l'intensification de la décadence, — la pitié persuade du néant!... On ne dit pas « le néant »: on met en place « l'au-delà »; ou bien « Dieu »; ou « la vie véritable »; ou bien le nirvâna, le salut, la béatitude... Cette innocente rhétorique, qui rentre dans le domaine de l'idiosyncrasie* religieuse et morale, paraîtra beaucoup moins innocente dès que l'on comprendra quelle est la tendance qui se drape ici dans un manteau de paroles sublimes: l'inimitié de la vie. [...] Rien n'est plus malsain, au milieu de notre modernité malsaine, que la pitié chrétienne. Être médecins dans ce cas, implacables ici, diriger le scalpel, cela fait partie de nous-mêmes, cela est notre façon d'aimer les hommes, par elle nous sommes philosophes, nous autres hyperboréens!

L'Antéchrist, « essai d'une critique du christianisme », traduction Henri Albert, 1895

Pour Jean Vioulac, l'homme qui annonçait la mort de Dieu n'était pas athée. Il rejetait le christianisme parce que cette religion a éteint en l'homme la capacité d'inventer des dieux.

OPINION

Le philosophe qui voulait créer des dieux



Jean Vioulac, philosophe, est l'auteur, entre autres, de *La Logique totalitaire, essai sur la crise de l'Occident*, PUF Epiméthée, 2013.

« **L**e nihilisme*, le nihilisme nietzschéen, est désormais tout entier du côté des athées et il les brûle » : en écrivant cela en 2004 dans ses *Exorcismes spirituels*, Philippe Muray (1945-2006) s'abandonnait-il à la provocation stérile ? Certes, Nietzsche est un puissant destructeur d'idoles, et il définissait même le nihilisme par l'idolâtrie ; depuis un siècle, son

nom est associé à toutes les incroyances, à tel point qu'il semble incarner l'athée par excellence. Mais c'est un philosophe, et sa pensée ne peut être assimilée aux banalités de l'opinion commune. Or, dans les années 1880 où il développe son œuvre, l'athéisme n'est déjà plus ni nouveau ni subversif. Il est devenu l'esprit du temps, la doctrine officielle de l'État républicain en France, et l'hypothèse initiale de la science — depuis que l'astronome Pierre-Simon de Laplace (1749-1827) a répondu « Je n'ai pas besoin de cette hypothèse » à Napoléon qui lui demandait où était Dieu dans son système. Le personnage de l'« esprit fort », de l'athée qui se prend pour un rebelle alors qu'il ne fait que relayer les idées dominantes, est même ridiculisé par la littérature : Flaubert (1821-

1880) en a fait l'inoubliable personnage de M. Homais* dans *Madame Bovary*. Nietzsche part donc de cet esprit du temps, non pour l'avaliser, mais pour l'interroger, et mettre en évidence l'événement gigantesque qu'il dissimule, à savoir la « mort de Dieu », que ses contemporains vivent sur un mode désinvolte parce qu'ils n'en ont pas saisi l'ampleur.

La capacité à croire

Nietzsche se situe d'abord après la philosophie critique de Kant*, qui renonçait à établir des thèses dogmatiques pour interroger les conditions de possibilités du savoir. Il ne pose toutefois jamais la question de l'existence de Dieu, mais celle de sa croyabilité. Dans *Le Gai Savoir* (1882), il définit ainsi précisément la mort de Dieu : « La croyance au Dieu chrétien n'est plus croyable. » Autrement dit, son questionnement ne porte pas d'abord sur Dieu, mais sur l'homme, et sa capacité à croire.

Mais Nietzsche se situe également après Hegel*, pour qui il n'est plus possible de traiter un problème sans prendre en compte sa dimension historique. Nietzsche élabore donc toute une conception de l'histoire de la civilisation occidentale où la réflexion sur l'athéisme impose de constater que si, aujourd'hui, l'homme ne croit plus, auparavant, il

croyait. La rigueur impose alors d'envisager plusieurs hypothèses.

Dans la première, les hommes du passé croyaient parce qu'ils étaient naïfs, ignares et stupides, manipulés par une caste de prêtres retors : aujourd'hui, nous sommes devenus lucides, savants et intelligents, plus dupes de rien... Cette interprétation de la modernité à partir de l'idée du progrès est précisément celle de M. Homais, celui que Nietzsche appelle le « dernier homme », l'être le plus médiocre et le plus méprisable, qui se prend pour le sommet de l'histoire universelle et regarde de haut les générations passées alors qu'il n'en est qu'un avorton exsangue.

Seconde hypothèse, la croyance en Dieu est un signe de plénitude, de hauteur, de grandeur d'âme, et si nous l'avons perdue, c'est que nous n'en sommes plus capables : nous sommes devenus petits, mesquins, impuissants et bornés. C'est l'hypothèse que privilégie Nietzsche, qui écrit dans *Par-delà bien et mal* (1886) : « Dans l'Ancien Testament juif, ce livre de la Justice de Dieu, on rencontre des hommes, des événements et des paroles d'un si grand style que la littérature grecque et la littérature hindoue n'offrent rien de comparable. On reste saisi d'effroi et de respect devant ces prodigieux vestiges de ce que l'homme fut jadis et on se livre à de tristes réflexions au sujet de l'antique Asie et de sa petite péninsule avancée, l'Europe, qui prétend incarner le progrès de l'homme. »

L'erreur du christianisme

Si la modernité occidentale est décadence, il faut alors identifier l'origine d'un tel désastre. Pour Nietzsche, elle est double : d'une part la philosophie de Platon* (cf. p. 58), d'autre part le christianisme. Car Nietzsche n'est pas athée : il est anti-chrétien. Il accuse le christianisme d'avoir grégariisé et efféminé l'homme, d'avoir amoindri sa puissance vitale, de l'avoir cloîtré dans ses névroses. *L'Antéchrist* (1888) est certainement le pamphlet le plus violent jamais écrit contre l'Église.

Mais Nietzsche ne reproche pas à cette religion d'avoir inventé la fiction de Dieu, il lui reproche une « réduction du divin », il l'accuse d'avoir « abusé du nom de Dieu », d'avoir « faussé son concept », d'avoir divinisé le néant au lieu de diviniser la vie, d'avoir imposé la soumission à une pure abstraction : il lui reproche

un contresens sur la véritable nature de la divinité, et précise que « ce qui nous distingue nous, ce n'est pas de ne retrouver aucun Dieu ni dans l'histoire ni dans la nature – c'est de ressentir ce que l'on a vénéré sous le nom de Dieu comme pitoyable, absurde, nuisible, non seulement comme une erreur, mais comme un crime contre la vie. » Bien loin de reprocher au christianisme d'avoir inventé l'idée de Dieu, il l'accuse d'avoir inhibé en l'homme sa puissance d'en créer, et « depuis lors, ils n'ont pas créé un seul dieu ! Bientôt deux millénaires, et pas un seul dieu nouveau ».

Libérer le divin

Nietzsche s'était ainsi donné comme tâche de libérer le divin du monothéisme – qu'il écrit « monotonothéisme » pour souligner ce qu'il lui reproche, à savoir sa monotonie : « Et combien de nouveaux dieux sont encore possibles ! Moi-même, moi en qui l'instinct reli-

gieux, celui qui donne figure à Dieu, cherche parfois à revivre, avec quelle diversité, quelle variété, le divin s'est à chaque fois révélé à moi ! » C'est pourquoi il pouvait déplorer le manque d'imagination des athées contemporains, et notait dans un carnet : « Le

Nietzsche reproche au christianisme d'avoir « réduit » le divin, d'avoir imposé une soumission à une pure abstraction.

Dieu christiano-moral n'est pas défendable : en conséquence, "athéisme" – comme s'il ne pouvait pas y avoir d'autres sortes de dieux. »

Et, en effet, son projet ne consiste pas à dépasser la religion par la science – selon la conception scientifique de la vérité qui domine notre époque –, mais bien à mettre en scène un prophète* dans un livre – Ainsi parlait Zarathoustra (1883-1885) (cf. p. 61) qu'il présentait comme un « nouvel Évangile » –, à introduire le culte d'un dieu, Dionysos* (cf. p. 56), et à proposer un nouveau dogme en lieu et place de la Résurrection, l'éternel retour (cf. p. 70).

Face à l'échec de ce projet – qui n'a même pas réussi à créer une nouvelle secte dans un siècle pourtant très productif en la matière –, et face à la débâcle personnelle de Nietzsche, il est permis de s'interroger, notamment sur la conception qu'il se faisait du christianisme. Mais il reste impossible de ranger son œuvre parmi les accessoires d'un athéisme de confort : comme le dira Heidegger (cf. p. 90) en 1933 dans le « discours du rectorat », « Nietzsche est le dernier philosophe allemand qui ait cherché Dieu avec passion. » ●



La violence du nihilisme russe se manifeste par l'apparition de groupes terroristes, ici aux portes de Moscou (*Petit Journal* de 1909).

Jusqu'alors synonyme de pessimisme ou de terrorisme, le nihilisme devient, avec Nietzsche, un problème philosophique fondamental.

REPÈRE

Comment Nietzsche a « réinventé » le nihilisme

Lssu de la Révolution française et de la révolution industrielle, héritier de la révolution scientifique du XVIII^e siècle, l'époque de Nietzsche est marquée par un bouleversement total, à la fois économique, politique, technique et scientifique, qui transforme l'existence humaine dans toutes ses dimensions, avec une rapidité fou-

droyante. L'Europe se conçoit alors comme le fer de lance de la civilisation, l'avant-garde d'un âge d'or de l'humanité où, grâce à l'essor d'une raison scientifique triomphante, tout serait au mieux dans le meilleur des mondes. L'article « Progrès » du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse (1865) assure ainsi que « La foi à la loi du progrès est la vraie

foi de notre âge ». Pourtant, certains opposent aux fanatiques du progrès l'absurdité universelle et la vanité de toute action. Le pessimisme de Schopenhauer (cf. p. 52) fournit son fondement métaphysique à ce désespoir : sa force tient à ce qu'il s'enracine dans des expériences – celle de l'ennui, de la souffrance, de l'angoisse face à la mort – contre

lesquelles aucun progrès ne peut rien. Le poète allemand Friedrich Hölderlin* offre dans son roman *Hypérion* (1797) le premier témoignage de ce vertige face à l'abîme du non-sens : « La souffrance qui n'a pas d'égale, le sentiment de l'anéantissement total, c'est que notre vie perde son sens... [...] que ce en quoi nous croyons n'est rien, que nous nous épuisons pour rien, pour dans le Rien lentement nous englober. » Un tel passage rappelle l'effroi pascalien des *Pensées*, mais Pascal* n'avait d'autre but en soulignant la « vanité du monde » que de montrer la « misère de l'homme sans Dieu ». Or l'avènement de la modernité est indissociable d'un processus de laïcisation et de progression de l'athéisme (cf. p. 78).

Un effondrement du sens

L'effacement de Dieu est la disparition de ce qui donnait du sens à la vie humaine. « Si Dieu n'existe pas, tout est permis », écrit Dostoïevski* dans *Les Frères Karamazov* (1880). Dans les années 1860 et 1870, en Russie, le nihilisme prend un tour violent, avec l'apparition de groupuscules terroristes. « Notre tâche à nous est de détruire », écrit ainsi Sergueï Netchaïev* dans son *Catéchisme révolutionnaire* (1868). Une destruction terrible, totale, impitoyable, universelle. » Après avoir été la cible de nombreux attentats, le tsar Alexandre II est finalement assassiné à Saint-Petersbourg en mars 1881. Neuf ans plus tôt, en 1862, Ivan Tourgueniev (1818-1883) a publié *Pères et Fils*,

Pour Nietzsche, le délabrement des idéaux n'a qu'une seule cause : ces idéaux eux-mêmes.

roman où apparaît un jeune homme cynique et sceptique, qui ne croit en rien et n'a d'autre projet que de détruire : il le définit comme « nihiliste ». Même si le terme est né au XVIII^e siècle, il s'impose dans la pensée européenne. Et si, jusqu'aux années 1880, il est synonyme de scepticisme, de pessimisme ou de terrorisme, il devient, avec Nietzsche, un problème philosophique fondamental. Pour lui, la vie n'est pas absurde en elle-même, elle ne semble absurde que dans un contexte de crise des valeurs et des idéaux, effondrement du sens qu'il nomme « mort de Dieu ».

Le nihilisme nietzschéen se définit

ainsi par la dévalorisation, l'usure et le discrédit des valeurs et ne saurait être surmonté par leur restauration. Le délabrement des idéaux n'a en effet qu'une seule cause, ces idéaux eux-mêmes. Tout ce qui a guidé la civilisation européenne depuis son origine grecque – le « Bien », la « vérité », la « raison » – n'était rien.

La fin du progrès

Scepticisme et pessimisme sont les symptômes d'une déception fondamentale de l'humanité européenne vis-à-vis de son idéal constitutif. Le nihilisme n'est que l'aboutissement logique de la fondation d'une civilisation sur le néant. Et c'est justement parce que Nietzsche a compris la logique même du processus historique qu'il a pu se faire prophète : « Ce que je raconte, écrit-il en 1887, c'est l'histoire des deux prochains siècles. Je décris ce qui viendra, ce qui ne peut manquer de venir : l'avènement du nihilisme. » Et la fin du progrès.

Le XX^e siècle a malheureusement confirmé ces intuitions, et montré que tout ce en quoi croyait le XIX^e – l'État et la nation, le capital et l'industrie, la science et la technique... – était susceptible d'asservir, voire d'anéantir, les hommes et de détruire le monde. Après Nietzsche, le penseur le plus profond du nihilisme sera sans conteste Heidegger (cf. p. 90) qui va radicaliser le diagnostic d'un nihilisme consubstantiel au destin de l'Europe, mais aussi montrer le rôle dévastateur que peut jouer la technique pour anéantir l'homme. ●

Jean Vioulac



Page de garde de *L'Antéchrist*, sous-titrée *Essai d'une critique du christianisme* (1888).

Critique de la modernité, *Par-delà bien et mal* est une charge en règle contre la morale établie, mais aussi le prélude à une philosophie de l'avenir.

Au-delà du bien et du mal

Dès l'été 1882, Nietzsche songe à un livre intitulé *Par-delà bien et mal*. Il sait que, dans cet ouvrage, il va livrer une guerre au couteau au conformisme de la culture occidentale et au carcan trop étroit de la morale et des mœurs. C'est le plus dangereux de tous ses projets et il en avertit ses amis, comme dans cette lettre à Peter Gast (cf. p. 40) datée du 21 avril 1886 : « Cette fois, c'est un livre terrible qui m'a coulé de l'âme, — très noir, presque de la sépia de seiche. » D'ailleurs, personne ne veut l'éditer et, de refus en refus, Nietzsche finit par publier *Par-delà bien et mal* à compte d'auteur la même année.

Faire tomber les préjugés

Le philosophe veut porter un coup fatal à son adversaire principal qui, sous des visages différents (platonisme*, christianisme, nihilisme*, socialisme), nous trompe et nous manipule : la morale. Comme l'araignée qui suce le sang de ses victimes, écrit Nietzsche, la morale est le vampirisme de l'époque moderne. Comment expliquer cette virulente critique chez celui qui, enfant, devait devenir pasteur ? D'où viennent sa méfiance et ses soupçons ? Du rejet de l'ombre paternelle, l'écrasant Carl Ludwig Nietzsche,

modèle du pasteur protestant ? Peut-être. Ce qui est sûr, c'est que contre une morale religieuse source d'entraves et d'interdits, Nietzsche entend construire la figure d'un esprit libre, indépendant des valeurs établies : l'être profond et authentique, qui se

**Comme l'araignée
qui suce le sang
de ses victimes, la morale
est le vampirisme
de l'époque moderne.**

révélera dans le futur à tous ceux qui en tentent la découverte.

Son livre est d'ailleurs un *Prélude à une philosophie de l'avenir*, selon le sous-titre qu'il lui donne en 1884. Ce projet, il le développe depuis *Vérité et mensonge au sens extra-moral* (1873) et il continuera de le porter jusqu'à *La Généalogie de la morale* (1887) : rompre avec une morale négative et culpabilisante qui rabaisse l'homme, et l'aider à s'affranchir d'un état de soumission, injuste et hypocrite.

Comme un mineur de fond ou une taupe dans ses galeries, Nietzsche creuse en profondeur des tunnels souterrains au cœur de nos certitudes. « J'ai commencé de saper notre confiance en la morale. Mais vous ne comprenez pas ? » écrit-il

ainsi dès 1881 dans la préface d'*Aurore*. Pour le comprendre, il faut en fait savoir qui est son modèle, l'un des grands sondeurs et observateurs de l'âme du XVIII^e siècle, François de La Rochefoucauld*. Chaque aphorisme* est une arme, dont la forme courte et discontinue (sentence, maxime, réflexion, caractère) touche le lecteur au vif, fait tomber un préjugé ou vaciller un faisceau de croyances. Nietzsche se réclame de ces « adroits tireurs qui visent toujours juste dans le noir de la nature humaine », comme il l'explique dans sa préface à *La Généalogie de la morale*.

C'est dans cette perspective qu'il revendique le titre d'immoraliste. « Nous autres immoralistes », dit-il dans *Par-delà bien et mal*, « L'immoraliste parle », précise-t-il dans *Crépuscule des idoles* (1888) ou « Je suis le premier immoraliste », dans *Ecce Homo* (1888). Pourquoi immoraliste et non pas amoraliste, c'est-à-dire sans morale ? Parce que, pour lui, la morale se veut obéissance aux mœurs, elle est domestication des passions et des désirs, et rien d'autre qu'une interprétation imposée dans l'intérêt des puissants. Il n'existe

...

Portrait de Nietzsche par l'expressionniste norvégien Edvard Munch (1863-1944).



●●● d'ailleurs pas plus de morale que de « nature » humaine. Les hommes ont inventé des fictions pour dominer le monde. Pour débarrasser la civilisation des idéaux imposés, *Par-delà bien et mal* passe en revue différents thèmes, comme l'origine des mœurs ou le développement de la foi, de la compassion et de l'altruisme comme principes de la moralité. À chaque fois, Nietzsche apporte une même réponse, héritée de Montaigne*, le scepticisme : « Les grands esprits sont des sceptiques », assène-t-il, lui qui définit l'homme sceptique comme celui qui n'est pas prisonnier de convictions définitives. C'est à partir du scepticisme que se déploie sa philosophie, le principe de l'immanence, ce mouvement lent et patient d'un corps et d'un esprit qui refuse toute vérité, toute obligation imposée « d'en haut ».

Une généalogie de la morale

Le rôle du philosophe est d'observer en psychologue les forces qui se déchaînent dans l'homme, la société et la culture, et s'érigent en valeurs. Comment s'affrontent en nous la cupidité et le désintéressement, la vanité et la modestie, l'audace et la pudeur ? Comment luttent des pulsions contradictoires, où se mêlent l'ordre et le chaos, l'anarchie et l'autorité ? Car l'agitation pulsionnelle des instincts – souterraine, mais agissante – est créatrice. Essentielle même, explique Nietzsche, à la critique féconde des valeurs morales. Dans les trois « disserta-

Jenseits von Gut und Böse.

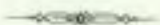
Vorspiel

einer

Philosophie der Zukunft.

Von

Friedrich Nietzsche.



Leipzig

Druck und Verlag von C. G. Neumann.

1886.

Couverture de *Par-delà bien et mal*, préluce à une philosophie de l'avenir, publié à compte d'auteur en 1886.

tions » qui composent *La Généalogie de la morale*, portant respectivement sur la psychologie du christianisme, la conscience morale et l'idéal ascétique du sage, Nietzsche expose « trois décisifs travaux préparatoires d'un psychologue en vue d'une conversion de toutes les valeurs ».

Pour mener au jour l'origine des sentiments moraux, Nietzsche montre que la morale a une histoire, et c'est à travers cette histoire que se joue la question de sa vérité. D'un côté, la morale des maîtres affirme la puissance de domination comme ce qui est « bon », la faiblesse des dominés comme ce qui est « mauvais » ; de l'autre, la morale du « troupeau » ou des esclaves évalue la domination comme « méchante » et sa propre faiblesse comme « bonne ». Rancœur, esprit de vengeance, peur de

la vie, hostilité de celui qui souffre : c'est le « ressentiment », dénoncé comme affect négatif, qui domine désormais et met la vie en accusation. La rébellion de Luther* contre l'Église de Rome, c'est l'assaut de la morale des faibles, qui renforce le christianisme dans la culpabilité, le péché, la punition et le salut.

L'art du diagnostic

Ce qui explique l'enchaînement des deux livres, *Par-delà bien et mal* et *La Généalogie de la morale*, c'est qu'ils développent l'un et l'autre la même enquête sur l'origine de nos valeurs : historique des mœurs, critique des idoles, Nietzsche établit dans *Par-delà bien et mal* le diagnostic d'un médecin,

qui « sonde les reins et les cœurs ». Notre civilisation est malade de ses croyances (chrétiennes, idéalistes, rationalistes) et Nietzsche repère les signes de la maladie. Avec lui, la philosophie devient un art du diagnostic, le regard porté sur une société malade, qui prend ses peurs et ses fantasmes pour la réalité, qui fait de ses croyances des vérités définitives.

En passant au crible les doctrines philosophiques, antiques ou actuelles, ce que Nietzsche appelle évaluation, en mettant à nu les valeurs morales, il en révèle la superficialité. Il démasque la prétention ridicule des « idées modernes » de son siècle, « y compris des sciences modernes, des arts modernes, même de la politique moderne ». Il est temps d'ouvrir le monde à la métamorphose et à la délivrance. ●

A.W.L.

Loin du culte actuel du corps, Nietzsche envisage ce dernier comme le lieu d'un conflit permanent de pulsions à l'origine de la pensée.

ENTRETIEN

Yannis Constantinidès « Pour Nietzsche, le corps est un champ de bataille »



Yannis Constantinidès est professeur de philosophie. Il est l'auteur de *Nietzsche, les textes essentiels* (Hachette, 2001), *Nietzsche l'éveillé* (Ollivier & Desseins, 2009) et *Le nouveau culte du corps, dans les pas de Nietzsche* (François Bourin éditeur, 2013).

Le Point : Nietzsche se bat contre les « contempteurs du corps », qui, depuis Socrate*, le considèrent comme le « tombeau de l'âme ». Il fait dire à son Zarathoustra : « Je suis corps tout entier, et rien d'autre. » Était-il un hédoniste, pour qui la vie doit être plaisir, comme le dit Michel Onfray* ?
Yannis Constantinidès : Absolument pas. Rechercher les petits plaisirs est pour lui un signe de décadence. Il est fier, écrit-il, d'avoir découvert qu'Épicure* est « le décadent type », qui croit que l'esprit peut, par sa seule volonté, s'orienter vers le

plaisir. Cela supposerait une vision réductrice du corps, sur lequel l'esprit aurait complètement prise. C'est en ce sens que Nietzsche redéfinit complètement la façon de concevoir le corps. Pour lui, le corps n'est pas une unité figée, mais un ensemble de pulsions qui se battent les unes contre les autres. Pulsions qui sont à l'origine de la pensée et des idées conscientes.

Contrairement à la pensée platonicienne* dont l'Église a hérité, il refuse de séparer l'esprit du corps ?

Tout à fait. « Notre intellect ne peut absolument pas saisir la complexité d'un jeu d'ensemble intelligent, a fortiori

pas le produire, dit-il. Où que je rencontre la vie, je trouve déjà ce jeu d'ensembles ! Et dans ces nombreux intellects, il y a même un chef. » Pour lui, la pensée consciente est au contraire « l'ultime conséquence du domaine organique ». Le processus de digestion, par exemple, est le résultat des diverses « intelligences » du corps, qui sont infiniment plus affinées et efficaces que l'intellect conscient. Bien avant Freud*, Nietzsche a montré cette force de la sagesse inconsciente du corps.

Peut-on dire que, sans le reconnaître, Freud lui a emboîté le pas ?

Non. Il y a une grande différence entre eux, me semble-t-il. En un certain sens, Freud reconduit un certain dualisme, une séparation corps/esprit à l'ancienne, quand il fait du corps un théâtre des pulsions, une sorte de caisse de résonance du psychisme humain. La psyché* retrouve chez Freud son primat par rapport au corps. Alors que chez Nietzsche, c'est toujours le corps qui a la priorité. C'est lui qui doit servir de « fil conducteur ».

En quoi est-ce différent de l'« élan vital », ce principe que les médecins du début du XIX^e siècle avaient opposé, bien avant Nietzsche, à la conception mécanique du corps, et qui sera repris par un philosophe comme Henri Bergson* ?
En un certain sens, Nietzsche est proche du vitalisme du biologiste Bichat*, qui a voulu insister sur la spon-

tanéité de la vie. Mais en fait, pour lui, il n'y a pas d'« élan vital » : la vie n'est pas une substance, mais une sorte d'accident de la volonté de puissance.

C'est-à-dire ?

Là où il y a de la vie, il n'y a pas simplement volonté de conservation, mais volonté de dépassement. Même le protoplasme², dit Nietzsche dans l'un de ses *Fragments posthumes*, ne cherche pas qu'à se nourrir, mais à augmenter sa puissance, quand il se déploie pour chercher de la nourriture. Si on envisage la vie comme volonté de puissance, ce que Nietzsche ne présente pas comme une théorie, mais comme une hypothèse, cela permet d'expliquer le développement spontané et continu de la vie. Celle-ci ne se contente pas de continuer à exister : elle cherche toujours à conquérir, à s'étendre à d'autres domaines.

La volonté de puissance est-elle donc une éternelle conquête ?

Dans ses *Fragments posthumes*, Nietzsche parle plutôt de volontés de puissance au pluriel, car chacune des pulsions aspire à s'exprimer et à s'imposer. Chacune cherche à imposer sa loi aux autres et c'est cette lutte des volontés de puissance qui mène – ou qui ne mène pas d'ailleurs –, à l'instauration d'un chef, etc. Il y a donc, en effet, un conflit de pulsions qui ne s'arrête jamais. En extrapolant, on pourrait dire que c'est pour cela qu'on passe facilement d'une certaine joie à une certaine tristesse, de manière presque imperceptible. Le véritable corps pour Nietzsche, qui n'a rien à voir avec le soi-disant culte du corps de la société actuelle, n'est pas passif, mais véritablement créateur. Le corps est un champ de bataille, où il y a momentanément un vainqueur qui impose sa loi aux autres. Pour Nietzsche, l'« homme complet » est celui qui est capable d'ordonner ses pulsions, pour permettre aux plus saines de dominer.

Dans le *Crépuscule des idoles*, Nietzsche dit souhaiter une politique « d'élevage ». Il admirait le système indien de castes... N'est-ce pas là du darwinisme³ social, cette idéologie du ^{xx}e siècle qui cherche à fonder une société pour les « plus aptes » ?

Nietzsche est élitiste en réalité, et il dit aussi que pour favoriser ce jeu de pulsions, il faut être « à cinq pas de la tyrannie ». Il oppose « l'élevage » (*Züchtung*) à la domestication, au domptage (*Zähmung*) des pul-

« Le seul auteur occidental qui a su renouer avec une vieille tradition non-dualiste. »

sions, caractéristique selon lui de la société moderne, qui vise seulement à réprimer certaines pulsions. Pour lui, la hiérarchie politique doit se modeler sur celle du corps, comme chez Platon⁴. Les « derniers hommes » dont parle Zarathoustra, ce sont les décadents, qui se sont auto-amputés de leurs pulsions créatrices pour devenir des grains de sable interchangeables. C'est pour lui le symptôme d'un épuisement physiologique, une disposition morbide qui fuit tout extrême, qui devient même incapable d'enthousiasme. Ce qu'il constate à l'échelle de ces individus, il le dit aussi de l'humanité, qui pour lui est décadente. Mais il pense que ce chaos peut s'avérer fécond, à condition qu'il laisse place à un élevage qui crée des conditions favorables aux pulsions créatrices, et permette ainsi d'organiser le chaos. C'est ce que j'appelle la « maîtrise dans l'excès », c'est-à-dire un ordre qui ne fuit pas l'excès, mais cherche au contraire à le mettre à profit. C'est donc tout le contraire de la volonté de maîtrise classique, qui mène à étouffer ses pulsions. Mais rien n'est gagné : pour Nietzsche, si on laisse les pulsions s'exprimer librement, soit le chaos l'emportera, soit ce sera plutôt une maîtrise favorable à la vie.

En quoi cela le rapprocherait-il de la pensée bouddhiste, comme vous l'affirmez dans *Nietzsche l'éveillé* ?

C'est une interprétation assez libre de Nietzsche, j'en conviens. Mais il est le seul auteur occidental qui a su par lui-même renouer avec une vieille tradition non dualiste, et qui résiste à la tentation de tout réduire à une vision binaire du bon et du méchant – ce qu'il appelle la « morale ». Il a retrouvé à sa façon la fraîcheur d'une pensée non contaminée par la morale occidentale, une sorte de sagesse intemporelle. Et j'y retrouve quelque chose qui n'est pas si éloigné des écrits du moine bouddhiste japonais du ^{xiii}e siècle, maître Dōgen⁵. Malgré les outrances et une certaine véhémence, Nietzsche a quelque chose d'un sage oriental. Et contre notre époque qui prétend enfin reconnaître pleinement le corps, il permet de comprendre que le culte que nous lui vouons est très superficiel et ne tient pas compte de sa profondeur réelle. ●

Propos recueillis par François Gauvin

la postérité

VALEUR ACTUELLE

Nietzsche, qui se voulait « *inactuel* », reste une éternelle source d'inspiration. Et ses idées ne cessent d'irriguer le monde contemporain, de la philosophie à la littérature, en passant par le rock !

Comment la postérité s'est emparée de Nietzsche 84

par Pierre-André Taguieff

La sacralisation métaphysique de Heidegger 90

par François Gauvin

Le héraut de l'anticonformisme 92

par François Cusset

Friedrich superstar 95

par Aliocha Wald Lasowski

ENTRETIEN VOLKER GERHARDT 100

« Nietzsche demeure philosophiquement incorrect »

Il se voulait le destructeur des idoles. Le plus irréductible des philosophes a pourtant été récupéré avant même sa mort. Pierre-André Taguieff nous raconte comment s'en est emparé l'extrême droite, en Allemagne comme en France.

Comment la postérité s'est emparée de Nietzsche

« **D**is-moi ce dont tu as besoin, et je te fournirai une citation de Nietzsche [...] pour l'Allemagne et contre l'Allemagne, pour la paix et contre la paix, pour la littérature et contre la littérature », ironisait en 1932 l'écrivain allemand Kurt Tucholsky (1890-1935). Avec raison : le fait que le corpus nietzschéen soit constitué en grande partie d'aphorismes* et de fragments favorise les lectures contradictoires. À toute interprétation d'ensemble de l'œuvre nietzschéenne, on a pu objecter un aphorisme ou un fragment posthume. Résultat, le philosophe n'était pas encore mort que, déjà, disciples et détracteurs se disputaient sa pensée.

Un outil de propagande

Comme l'a noté l'historien Ernst Nolte, son œuvre est devenue, dès les années 1890, un « champ de bataille ». D'un côté, se dressent ceux qui le déifient, lui qui, dans *Ecce Homo* (1888) déjà se récriait : « J'ai une peur panique que l'on n'aille un beau jour me canoniser. » De l'autre, ceux qui l'habillent en responsable de la « barbarie allemande », précurseur du nazisme. À l'intérieur des camps, les fron-

tières toutefois ne sont pas toujours nettes. Ainsi, chez les sionistes, quand Max Nordau (1849-1923), l'un des fondateurs de l'Organisation sioniste mondiale, est un anti-nietzschéen virulent, le très érudit rabbin David Neumark (1866-1924) assure que le « nouvel Hébreu » ne peut être que le « surhomme » annoncé par Zarathoustra.

Nietzsche à droite ? Nietzsche à gauche (cf. p. 92) ? Quitte à détourner sa pensée, à la travestir, à la nier, des anarchistes aux nazis en passant par les socialistes, tous les courants politiques vont essayer de l'enrôler. La manière dont l'extrême droite va le lire et utiliser son œuvre est ainsi exemplaire. En Allemagne, d'abord.

Tout commence avec la création en 1894 des Archives Nietzsche par Elisabeth Förster-Nietzsche (cf. p. 33). Installées à Weimar, elles deviennent un véritable outil de propagande de la pensée nietzschéenne, telle qu'Elisabeth la comprend. Elle s'efforce d'imposer sa vision du nietzschéisme, qu'elle colore de nationalisme allemand et d'antisémitisme, bien que son frère s'en soit défendu avec vigueur. C'est ainsi « son »

Nietzsche que vont célébrer les droites antidémocrates allemandes, d'abord dans les divers courants du mouvement *völkisch* (national-raciste), qui apprécient l'antichristianisme de Nietzsche, puis dans la plupart des mouvances de la « révolution conservatrice » des années 1918-1932.

L'entreprise de nazification

Mais Elisabeth essaie aussi de présenter Nietzsche comme un prophète du germanisme, grâce à son instrument le plus efficace, *La Volonté de puissance* (1901), recueil composé à son initiative à partir d'une sélection et d'une mise en ordre tendancieuse des *Fragments posthumes*. Indéfiniment réédité, ce livre sera présenté par Alfred Bäumler (1887-1968), le principal philosophe « nietzschéen » nazi, comme l'ouvrage principal du philosophe, celui où l'on pouvait trouver sa position finale sur les grandes questions qu'il avait soulevées.

Le 2 novembre 1933, la nazification du philosophe est couronnée par la réception chaleureuse du Führer aux Archives Nietzsche de Weimar, où Elisabeth offre à son visiteur la canne de son frère. Sou-



À l'invitation d'Elisabeth Förster-Nietzsche, Hitler – ici, en octobre 1935 – se rendra sept fois aux Archives Nietzsche de Weimar.

cieux d'enrôler Nietzsche dans sa propagande, le Führer accepta sept fois de suite l'invitation d'Elisabeth à Weimar, se faisant complaisamment photographier à côté du buste du philosophe. Un an plus tard, un exemplaire du *Zarathoustra* sera placé, avec *Mein Kampf* d'Adolf Hitler et *Le Mythe du XX^e siècle* du théoricien du nazisme Alfred Rosenberg (1893-1946), dans le caveau du monument érigé à Tannenberg pour commémorer la victoire allemande sur les forces russes en août 1914. Dans un article du 8 décembre 1933, Rosenberg mentionnait Nietzsche dans la série des « précurseurs » du Troisième Reich !

Cela n'allait pourtant pas de soi : les nazis connaissaient évidemment ses diatribes anti-allemandes (cf. p. 20), voire sa dénonciation des antisémites ; quant à ses pamphlets anti-wagnériens (cf. p. 17), ils lui conféraient une fort mauvaise réputation dans une Allemagne où

Wagner faisait l'objet d'un culte quasi officiel. Quand, les 14 et 15 juin 1934, Hitler et Mussolini, autre admirateur de Nietzsche, se rencontrèrent à Stra et Venise, Elisabeth leur télégraphia : « *L'esprit de Nietzsche plane sur cette rencontre au sommet entre les deux plus grands hommes d'État d'Europe.* » Les intè-

**Le monde nietzschéen
français est hétérogène.
S'y rassemblent
les non-conformistes
de tous bords.**

ressés lui répondirent qu'ils avaient en effet perçu la présence spirituelle du philosophe... Mais Hitler l'oubliera dès la fin des années 1930. Peut-être parce qu'il n'a plus besoin de lui : n'est-il pas lui-même le « surhomme » ?

Si, en Allemagne, Nietzsche devient bien malgré lui le jouet du pouvoir, en France, le monde

nietzschéen se caractérise par son hétérogénéité, son aspect polymorphe. S'y rassemblent en effet les non-conformistes de tous bords : les agnostiques et les athées, les anti-judéo-chrétiens, souvent antisémites, quelques chrétiens, les antinationalistes, qui privilégient le thème du « bon Européen » célébré dans *Le Gai Savoir* (§ 377), mais aussi des nationalistes membres de l'Action française, le mouvement royaliste et nationaliste dirigé par Charles Maurras (1868-1952).

« *Je dois à Nietzsche ma libération* », écrit ainsi en 1906 Georges Valois (1878-1945), qui a rallié l'Action française après un passage par l'anarchisme : « *À l'époque où nous pataignons dans le marécage démocratique et humanitaire [...], nous avons reçu de Nietzsche un coup de fouet qui nous ramena à considérer avec sincérité les vraies réalités. Nietzsche, avec une certaine brutalité, interrompt nos bêlements, nous* » ●●●

... *dépouilla de notre misérable défroque humanitaire, et nous contraignit à nous regarder nous-mêmes sans pitié [...]. Voilà ce que nous devons à Nietzsche : à la fin du XIX^e siècle, il a été le libérateur de notre énergie.* » Déclaration d'un marginal de l'Action française ? Certes. Maurras, c'est sa marque de fabrique, déteste tout ce qui est allemand, et Nietzsche n'échappe pas à son ire. Valois finira d'ailleurs par rompre avec l'Action française et créera, le 11 novembre 1925, le Faisceau, considéré comme le premier parti fasciste français. Mais son hommage à Nietzsche en tant qu'éveilleur des consciences va beaucoup frapper les jeunes nationalistes.

Nationalisme « étriqué »

Après la Première Guerre mondiale, une fois connu le fait que les soldats allemands lisaient *Ainsi parlait Zarathoustra* au front, une réaction anti-nietzschéenne va se déclencher en France, contre laquelle le germaniste Charles Andler (1866-1933) livrera une longue bataille en publiant de 1920 à 1931 les six volumes de sa somme intitulée *Nietzsche, sa vie et sa pensée*. Une partie de la gauche sera séduite, mais au cours des années 1930, les nietzschéens déclarés seront plus nombreux à droite. Parmi les plus célèbres, les écrivains Drieu la Rochelle (1893-1945) et Lucien Rebatet (1903-1972). Pour eux, le « Nietzsche contre Marx » (cf. ci-contre) va de pair avec un « Nietzsche contre Maurras ». La préférence pour Nietzsche est le symbole, chez ces nationalistes de droite, d'une rupture avec le nationalisme « étriqué » et germanophobe de l'Action française, ce qui les amènera à basculer dans le camp du fas-

cisme, avec une fascination particulière pour le nazisme.

Après la Seconde Guerre mondiale, toutefois, la génération qui atteint sa majorité à la fin des années 1960 va réinventer un nietzschéisme de gauche, voire d'extrême gauche. Un Nietzsche aux couleurs de Mai 68, penseur de la libération, de l'émancipation, mais aussi de la libre création, de la quête d'une vie intense, de l'affirmation joyeuse, de l'épa-

nouissement de soi. Un Nietzsche une nouvelle fois idéalisé selon l'esprit du temps. Ce sera le Nietzsche de Deleuze* et de Foucault* (cf. p. 92), avant d'être celui des littérateurs gauchistes, aussi pieux que militants.

Mais cette « gauchisation » est aussitôt contestée par une nouvelle « droitisation » de la pensée nietzschéenne : c'est la tâche accomplie, au cours des années 1970 et 1980, par Alain de Benoist ...



Dévoiyé par les nazis, le surhomme nietzschéen sera notamment incarné par ce marbre de *Prométhée*, réalisé en 1934-1935 par le sculpteur Arno Breker (1900-1991), considéré comme l'artiste « officiel » du Troisième Reich.

« Nietzsche est le prophète du XX^e siècle »

Fasciné par Nietzsche depuis sa découverte du *Zarathoustra*, l'écrivain Pierre Drieu la Rochelle, auteur du *Feu follet* (1931) et de *Gilles* (1939), voit en lui « le saint qui annonce le héros »...

En juin 1933, Drieu la Rochelle publie un *Nietzsche* contre Marx, où il reprend l'antithèse développée en

14 ans. Je n'y ai rien compris, mais dans un livre touffu, quelques phrases qui jaillissent, cela fait la voix de Jéhovah au milieu du buisson flambant. J'étais bouleversé par cet appel de feu. Cet homme me demandait quelque chose, exigeait de moi quelque chose. La jeunesse veut se donner et cherche quelqu'un qui

lui demande de se donner. »

C'est un « maître » que Drieu reconnaît avoir trouvé : « Depuis, ai-je mieux compris le grand prophète ? Il est profond et ses suprêmes richesses sont assez dissimulées. [...] En tous cas, c'est autour de cette vie, autour de cette œuvre, autour de ce nom que ma sensibilité intellectuelle a toujours gravité [...]. Il est bon d'avoir un maître... Mais il n'en faut pas qu'un seul. »

En 1941, dans *Notes pour comprendre le siècle*, il persiste, définissant ainsi le Nietzsche tel que le voit alors une bonne partie de la droite :

« Enfin Nietzsche parut. [...] Nietzsche qui, par sa profondeur et ses subtilités, échappe à toutes les définitions comme tout grand philosophe, est le prophète du XX^e siècle [...]. Ce génie jette un anathème écrasant et bientôt définitif sur tout le rationalisme [...]. Il remet le corps [...] à sa place au milieu de la vie de l'esprit. [...] Nietzsche est le saint qui annonce le héros. [...] Il récupère dans la sainteté tous les éléments qu'elle a en commun avec l'héroïsme... » Et de conclure que Mussolini, Staline et Hitler sont les « fils » de Nietzsche, du moins « selon le premier degré de l'esprit ». Ecce Homo... P.-A. T.



Pétri de contradictions, longtemps lié aux surréalistes, Drieu la Rochelle, ici en 1930 à 37 ans, adhère en 1936 au Parti populaire français d'inspiration fasciste. Il se suicidera en mars 1945.

1923 par l'Allemand Arthur Moeller van den Bruck (1876-1925) dans *Le Troisième Reich* (1923), qui vient juste d'être traduit en France. Le « jeune conservateur » y affirme que, « dans l'histoire spirituelle du XX^e siècle », Nietzsche occupe le pôle opposé à celui de Marx, car il « fut par excellence le lutteur contre tout ce qui est masse, et non organisation, hiérarchie, ordre ».

Moeller appelle de ses vœux une « révolution mondiale pour sauver l'Europe », révolution mondiale qui « ne peut être réalisée que de façon nationale ». C'est dans le même esprit

que Drieu aborde la question : « Nous nous demandons aujourd'hui si Nietzsche n'a pas été la plus grande influence des trente dernières années dans le domaine de la philosophie sociale. » Le 3 mars 1939, et bien que l'hebdomadaire *Je suis partout*, héritier du nationalisme maurrassien, n'apprécie guère Nietzsche le Germain, il accepte un article de l'écrivain, intitulé « Encore et toujours Nietzsche ». Drieu y revient sur sa découverte précoce du philosophe, dont il a lu et relu le *Zarathoustra* avec passion : « Comme pas mal d'autres Français, j'y ai pensé toute ma vie. J'ai essayé de lire pour la première fois *Zarathoustra* à l'âge de

Ce que Nietzsche leur a inspiré



Rémy de Gourmont (1858-1915)

Essayiste, il est l'un des fondateurs de la revue *Le Mercure de France* dont il va faire un fief nietzschéen : « On ne conseille pas la philosophie nietzschéenne aux personnes sensibles et qui ont besoin de

croyances consolantes. Elle s'offre aux forts et non aux débilés, à ceux qui n'ont pas besoin pour vivre du lait sucré de l'espérance. » C'est en cela que, « même dangereuses, les idées de Nietzsche sont libératrices. » En mars 1900, le critique nietzschéen n'hésitait pas à lancer l'injonction : « Soyons durs. »

Georges Palante (1862-1925)

Ce sociologue tenté par les théories raciales de son temps a élaboré une doctrine politique élitiste fondée sur l'opposition radicale entre l'individu, visant à s'émanciper, et l'État, voué à surveiller, contrôler, enrôler et endoctriner. Son *Précis de sociologie* (1901) témoigne d'une inspiration nietzschéenne expressément revendiquée : « Il faut que cet esprit grégaire disparaisse. Il faut qu'on s'affranchisse de ce besoin de sociabilité veule et lâche qui est le fléau de l'époque moderne. Il faut qu'on sache être soi, vivre en soi et par soi. [...] Et surtout pas de dogmes, pas de protection, de tutelle sociale de l'individu. Les dieux sont morts, les religions sont mortes. Les dogmes moraux et sociaux conventionnels sont en train de mourir. L'individu humain ne peut, ne doit compter que sur soi. Il est la pensée et l'action libre, "la flèche du désir vers l'autre rive" [Ainsi parlait Zarathoustra]. Nietzsche a admirablement rendu ce sentiment. »



Charles Maurras (1868-1952)

Journaliste et écrivain, directeur du journal nationaliste et antisémite *L'Action française*, il est le théoricien du nationalisme intégral. En janvier 1903, il conclut son analyse de l'essai de Pierre Lasserre, *La Morale de Nietzsche*, par cette mise en garde : « Malgré ses outrances, ses grossièretés et ses cuistreries polissonnes, ce Germain demi-slave sera le bienvenu dans l'enceinte sacrée de l'antique École française ; mais, si l'on veut le faire apparaître en docteur, il convient de rappeler ses porte-parole au juste sentiment du tien et du mien. »

Lucien Rebatet (1903-1972)

Écrivain et critique musical, wagnérien et pronazi, il intervient dans *Je suis partout*, journal collaborationniste. « L'idée d'attribuer un rang inférieur en Occident au pays qui a donné [...] le sublime Nietzsche, le philosophe par excellence pour tant de Français de la meilleure race, l'écrivain allemand le plus clair pour nous, celui dont la langue, le style sont les plus proches des nôtres et chez qui cependant on découvre presque toutes les racines de l'Allemagne nouvelle, cette idée est digne d'un adjudant de dragons xénophobe, d'un vieux poète ranci de sous-préfecture », écrit-il dans *Les Décombres* (*Mémoires d'un fasciste*, tome 2, © Pauvert [Librairie Arthème Fayard], 1976).



REBATET/AGF

et le Grece (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne), fondé en 1968 et noyau du mouvement politico-intellectuel baptisé dix ans plus tard Nouvelle Droite.

Lancé dans une croisade contre toutes les gauches et la « vieille droite », conservatrice et de culture catholique, au nom d'une vision anti-égalitariste et anti-judéo-chrétienne du monde, ce mouvement va utiliser le corpus nietzschéen comme une « boîte à outils » pour élaborer un discours politico-philosophique aux accents manichéens : d'une part, défendre « l'éthique de l'honneur », donc la hiérarchie, et, d'autre part, dénoncer la « morale du péché », la « morale du troupeau » ou « des esclaves », ce qui se traduit par un

L'auteur du Zarathoustra est totalement étranger au monde politique de la modernité démocratique.

total rejet de l'égalitarisme démocratique ou socialiste, expression du « ressentiment ».

« Nietzsche est un philosophe pour qui la vie ne s'explique pas, mais explique tout, déclare ainsi Alain de Benoist en 1972. La vie a des droits par rapport à nous, car elle fonde jusqu'aux "droits" que nous voulons bien nous donner. On parlait au XIX^e siècle d'abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. On parle aujourd'hui de paix universelle. Pour Nietzsche, c'est là du pur verbiage. Un monde sans tensions est un monde sorti de l'histoire, car ce sont les tensions qui sous-tendent l'évolution et produisent les événements. De même, parler d'éliminer les rapports de force



Leader de la Nouvelle Droite des années 70, Alain de Benoist orchestre une nouvelle droitisation de la pensée nietzschéenne.

entre « dominants » et « dominés » revient à imaginer une vie sans fonctions organiques (c'est-à-dire sans caractère, donc sans valeur de vie). » Pour lui, comme naguère chez Drieu la Rochelle ou chez l'historien Arthur Moeller van den Bruck (1876-1925), la grande opposition est symbolisée par celle de Marx et de Nietzsche : « Pour Marx, les temps modernes représentent le summum de l'injustice morale, parce qu'ils accusent le maximum d'inégalité. Pour Nietzsche, les temps modernes représentent aussi le summum de l'injustice morale. Mais parce qu'ils accusent le maximum d'égalité. Il n'est pas difficile de savoir qui d'entre eux avait raison. »

Esprit libre et libre pensée

Récupération. Car comment nier l'évidence ? Il suffit de le lire : l'auteur du Zarathoustra est totalement étranger au monde politique tel qu'il s'est constitué dans la modernité démocratique. Sa pensée est politiquement inclassable, selon le clivage droite/gauche comme selon l'opposition entre conservatisme, réformisme (ou libéralisme) et révolutionna-

risme. Des libertaires comme des réactionnaires peuvent certes s'y reconnaître, mais à condition de négliger ce qui pourrait les choquer. Nietzsche n'appartient à aucun « camp » politique, expression qui lui eût semblée vide de sens. Dans une lettre à Malwida von Meysenbug (cf. p. 45) datée du 25 octobre 1874, n'affirme-t-il pas que le véritable esprit libre n'a rien à voir avec un militant de la « libre pensée » chère aux démocrates de son temps, ni avec un quelconque projet politique ? « Par chance, je suis dépourvu de toute ambition politique ou sociale, en sorte que je n'ai à craindre aucun danger de ce côté-là, rien qui me retienne, rien qui me force à des transactions et à des ménagements, assurait-il. Bref, j'ai le droit de dire tout haut ce que je pense, et je veux une bonne fois tenter l'épreuve qui fera voir jusqu'à quel point nos semblables, si fiers de leur liberté de pensée, supportent de libres pensées. »

Nous sommes ici au cœur de la philosophie de Nietzsche : une pensée de l'expérimentation sélective pour distinguer les « esprits libres ». Ce sont eux les seuls véritables « surhommes », voués à une existence minoritaire. Vision apolitique, impolitique, antipolitique ou supra-politique ? Comme il vous plaira, mais en aucun cas politique. ●

Pierre-André Taguieff, historien des idées et politologue, directeur de recherche au CNRS (Centre de recherches politiques de Sciences Po-Paris). Spécialiste de l'antisémitisme et de l'extrême droite, il est l'auteur, entre autres, de *La Judéophobie des modernes* (Odile Jacob, 2008) et vient de diriger aux PUF un *Dictionnaire historique et critique du racisme* (2013).

1. *L'Homme qui vient. Philosophie de l'autorité*, Nouvelle Librairie Nationale, 1933.

La sacralisation métaphysique de Heidegger

Nietzsche en demandait-il autant ? Martin Heidegger va l'habiller en métaphysicien, mais aussi l'imposer comme le philosophe ultime, celui qui sut annoncer la dictature de la société technicienne.

« Avec la métaphysique de Nietzsche, la philosophie est achevée. » Ainsi parlait Martin Heidegger (1889-1976) dans son article « Le dépassement de la métaphysique* »¹. Un texte rédigé à la fin des années 1930, un demi-siècle après la parution d'*Ainsi parlait Zarathoustra*.

Avec Nietzsche, la philosophie a « exploité toutes ses possibilités », précise celui qui, dès la parution d'*Être et temps*, en 1927, passe pour l'un des philosophes les plus influents du ^{xx}e siècle. Cette question de « la fin de la philosophie » hantera longtemps les philosophes, par exemple Jacques Derrida*. Certes, avant que Heidegger ne consacre des cours entiers² à Nietzsche à partir de 1936 – trois ans après son adhésion au Parti national-socialiste (NSDAP) –, l'auteur du *Gal Savoir* est depuis longtemps une star, même parmi les philosophes. Heidegger lui-même lui a déjà consacré de longues analyses, notamment dans *Être et temps*. Mais pourquoi, dix ans plus tard, le considérer comme un penseur métaphysique, lui qui n'aimait pas les métaphysiciens ?

Les métaphysiciens, écrit Nietzsche, cherchent « au fond toujours la véritable "réalité" » ; ils construisent des « arrière-mondes », autant de « toiles d'araignée ». Emmanuel Kant*, par exemple, prétendait qu'il nous est impossible de connaître les « choses en soi », c'est-à-dire ce qu'elles sont vraiment, indépendamment de nous. Mais Heidegger est convaincu que Nietzsche fait de la métaphysique sans le savoir. Pour lui, la métaphysique, en effet, c'est saisir l'essence de ce qui est, de tout ce qui est, l'être en général. Très peu de philosophes depuis Platon* ont dit quelque chose de décisif sur cette question fondamentale, et Nietzsche est de ceux-là. Car pour Heidegger, la « volonté de puissance » est

une définition de l'être. Nietzsche ne considère-t-il pas que tout ce qui est, des plantes aux idées les plus abstraites, en passant par les valeurs morales, est « volonté de puissance » ? Rien à voir, donc, avec une soif de pouvoir. Encore moins avec cette philosophie « populaire » (en allemand *das Volk*, « le peuple ») centrée sur l'idéologie nazie qui, par un parfait contresens, voulait enrôler Nietzsche au titre de héraut aryen de la race des seigneurs (même si Heidegger aurait souhaité, en vain, avoir son mot à dire au Parti).

Le règne planétaire de la « Technique »

La puissance au sens de Nietzsche n'est pas un « objet » à atteindre par un « sujet », mais plutôt, pour Heidegger, une « volonté de volonté ». Question de logique : si pour Nietzsche, tout est volonté de puissance, que pourrait-elle aller chercher d'autre qu'elle-même ? La volonté ne cherche rien en dehors d'elle, elle se veut elle-même, et rien de plus. Bref, elle se retourne sur elle-même. Mais n'est-ce pas ainsi que Nietzsche définit le monde quand il annonce son idée de l'éternel retour (cf. p. 70) ? Certes, il tendait à interpréter cela comme hypothèse morale : si toute situation est destinée à revenir un nombre infini de fois, mieux vaut y penser à deux fois avant de s'engager dans une action que nous pourrions éternellement regretter. Heidegger, lui, y voit le pendant logique de la volonté de puissance : la volonté se veut éternellement elle-même. L'éternel retour est pour lui non pas une définition du cours possible de la « vie » – autre concept de la métaphysique nietzschéenne, selon lui –, mais une façon de définir l'être.

Voilà, à gros traits, pourquoi Nietzsche, vu par Heidegger, est un métaphysicien. Et pourquoi c'est un



JACQUES-MAURICE

Martin Heidegger en 1933 : il vient d'être élu recteur de l'université de Fribourg et a prononcé son fameux « Discours du Rectorat », appelant l'université allemande à construire un nouvel ordre intellectuel.

philosophe plus que fondamental : sa définition de l'être comme volonté de puissance est, toujours pour Heidegger, l'une des rares décisions fondamentales dans l'histoire de l'humanité. Par la « volonté de puissance », Nietzsche cherche à décrire sans le savoir ni vraiment y parvenir, explique-t-il, le règne planétaire de la « Technique », avec un T majuscule, ce dispositif planétaire auquel rien n'échappe, et qui interprète tout ce qui est comme une « ressource » à exploiter. C'est pour Heidegger le dernier avatar de l'histoire de la métaphysique : la technique a remplacé les philosophes pour décider de l'être. Rien ne lui échappe, espèce humaine comprise. La Technique ressemble

fort au nihilisme* (cf. p. 76) dont parlait Nietzsche, et Heidegger l'a bien vu : il n'y a plus d'instance suprême qu'un dispositif qui fonctionne – et qui épuise la terre –, qui fait de tout homme une sorte de « fonctionnaire » à son service. Y compris les philosophes. Voilà pourquoi il peut dire que Nietzsche achève l'histoire de la philosophie. Mais encore fallait-il y penser. C'est à la tentative de penser ainsi, « un pas en arrière », que Heidegger consacra sa vie après ses cours sur Nietzsche. F.G.

1. Paru dans le recueil *Essais et conférences* (Gallimard, 1980).

2. Heidegger en tirera son ouvrage majeur, *Nietzsche*, 2 volumes (Gallimard, 1971).

De Georges Bataille à Gilles Deleuze, la gauche a fait de Nietzsche un symbole de la contre-culture, indispensable fou du roi qui met en échec tous les conservatismes.

Le héraut de l'anticonformisme

Le solitaire de Sils-Maria, qui avait annoncé le premier que le monde « *renferme une infinité d'interprétations* », paraît avoir lui-même, décidément, une infinité de visages. Au fil des décennies, son texte ne tient plus en place, inassignable à une seule lecture, une seule école. Lui qui fut longtemps l'apanage des dandys de droite (cf. p. 84) et des conservateurs obsédés par la question de l'énergie vitale, quand il n'était pas lu à contre-sens par les premiers nazis ou les derniers antisémites, a aujourd'hui une toute autre face : la figure d'un penseur de gauche, voire d'extrême-gauche, voire le profil d'un poète de la contre-culture.

Détachés en partie du reste de l'œuvre et tirés vers des préoccupations plus récentes, les grands concepts nietzschéens peuvent ainsi venir enrichir, et même bousculer, les pensées modernes de l'émancipation et de la subversion radicale. Jusqu'à placer la statue de Nietzsche, qui aurait été bien étonné de se trouver là, quelque part entre un buste de Lénine, le père du communisme soviétique, et un portrait des beatniks, les poètes déjantés de la contre-culture

américaine. Qu'on en juge. Sa philosophie du temps peut être mise au service des luttes du prolétariat : l'éternel retour (cf. p. 70), la force des devenirs (cf. p. 68) et la méthode généalogique (cf. p. 78) peuvent servir d'armes contre les fatalismes réactionnaires et l'histoire officielle, celle des vainqueurs et des grands hommes.

Une pensée libertaire

Son opposition à l'État, aux bureaucraties, et plus largement aux cultures de la « médiocrité » ne débouche pas nécessairement sur une vision élitiste ou autoritariste (les faibles ayant besoin d'un maître, cf. p. 68), mais peut aussi outiller une pensée libertaire et des pratiques anarchistes. Son vitalisme (cf. p. 81), lui-même soucieux des forces de vie et d'une énergétique vitale, n'a rien à voir avec un biologisme ou un naturalisme au goût du jour : il peut être

dé-naturalisé, politiquement réenchanté, et chanter sur un air de Wilhelm Reich (1897-1957), le sexologue allemand adulé par les jeunes de l'après-guerre, les vertus sociales de l'orgasme collectif. Ou sur une mélodie directement communiste – quoique peu orthodoxe – la nécessité de « *formes de vie* » (terme récurrent chez lui) autonomes et alternatives.

De même, là où on peut lire sa critique de la « morale d'esclave » comme un mépris aristocratique pour les subalternes de tous ordres, elle peut être comprise comme une haine de la Réaction, ainsi qu'y invite, littéralement, sa définition dans *La Généalogie de la morale* : la morale d'esclave « *a toujours et avant tout besoin, pour prendre naissance, d'un monde opposé et extérieur ; il lui faut, pour parler physiologiquement, des stimulants extérieurs pour agir ; son action est foncièrement une réaction*... »

Plus directement, ou sur un mode moins ambivalent, trois axes majeurs de l'œuvre de Nietzsche recoupent l'esprit de révolte et de sédition des avant-gardes culturelles et du gauchisme politique : l'athéisme radical, l'expérience (et l'écriture) de la folie, et l'éloge du

Athéisme, expérience de la folie, éloge du dionysiaque* : le gauchisme politique se retrouve dans ces thèmes nietzschéens.

dionysiaque* (cf. p. 56). On n'a d'ailleurs pas attendu le Nietzsche libertaire de Michel Onfray* pour tirer à gauche, parfois même à gauche toute, l'auteur du *Crépuscule des idoles* : gauche littéraire, à l'aube du XX^e siècle avec Marcel Proust et la revue littéraire *Le Banquet* (qu'il cofondait en 1892) ; ou un peu plus tard autour de Georges Bataille* (cf. encadré) et de Maurice Blanchot*, gauche artiste, des surréalistes d'André Breton aux situationnistes de Guy Debord, et gauche philosophique allemande, mélancolique et freudomarxienne, autour de l'école de Francfort* ; regroupement de philosophes et de sociologues de gauche sous la République de Weimar, puis en exil américain. Pour un philosophe marxiste comme George Lukács*, qui dénonçait chez Nietzsche la « destruction de la raison », ils furent nombreux, dans la gauche allemande de l'entre-deux-guerres, à invoquer la critique nietzschéenne du rationalisme classique et de la Raison instrumentale – Ernst Bloch* du côté de la pensée utopiste et d'un futurisme de l'espérance, ou Theodor Adorno* contre le scientisme sans pilote et les illusions de la philosophie progressiste du siècle des Lumières*.

Les armes à gauche

Mais si Nietzsche a eu dès le départ ses lecteurs de gauche, ils sont longtemps restés minoritaires, sinon incompris. Il faut attendre les années 1960 pour que Nietzsche passe, si l'on peut dire, les armes à gauche et qu'il devienne bientôt une référence obligée, un peu comme le fut Hegel* pour la génération précédente. Deux pionniers, fort différents, jouèrent ici un rôle

UN AUTRE REGARD

« N'être pas fonction... »

En 1936, l'écrivain Georges Bataille (1897-1962) fonde la revue *Acéphale*, où il travaille notamment à réhabiliter l'œuvre nietzschéenne.

« Être libre signifie n'être pas fonction. Se laisser enfermer dans une fonction, c'est laisser la vie s'émasculer. La tête, autorité consciente ou Dieu, représente celle des fonctions serviles qui se donne et se prend elle-même pour une fin, en conséquence celle qui doit être l'objet de l'aversion la plus vivace. C'est limiter la portée de cette aversion que la donner comme le principe de la lutte contre les systèmes politiques unitaires ; mais il s'agit d'un principe en dehors duquel une telle lutte n'est qu'une contradiction intérieure. [...] La recherche de Dieu, de l'absence de mouvement, de la tranquillité, est la peur qui a fait sombrer toute tentative de communauté universelle.

« Le cœur de l'homme n'est pas inquiet seulement jusqu'au moment où il se repose en Dieu : l'universalité de Dieu demeure encore pour lui une source d'inquiétude et l'apaisement ne se produit que si Dieu se laisse enfermer dans l'isolement et dans la permanence profondément immobile de l'existence militaire d'un groupe. Car l'existence universelle est illimitée, et par là sans repos : elle ne referme pas la vie sur elle-même mais l'ouvre et la rejette dans l'inquiétude de l'infini. L'existence universelle, éternellement inachevée, acéphale, un monde semblable à une blessure qui saigne, créant et détruisant sans arrêt les êtres particuliers finis : c'est dans ce sens que l'universalité vraie est mort de Dieu. »

Georges Bataille,
« Propositions », revue *Acéphale*,
numéro « Réparation à Nietzsche »,
© éditions G.L.M., janvier 1937

Georges Bataille sera l'un des premiers
à défendre Nietzsche en France.



RENÉ SAINT-PAUL, RUE DES ARCHIVES

clé. Le sociologue marxiste Henri Lefebvre (1901-1991) d'abord, qui avait publié un *Nietzsche* dès 1939 (vite retiré de la vente par les Éditions Sociales Internationales) et publiera en 1975 *Hegel, Marx, Nietzsche ou le royaume des ombres* (Casterman) : à partir de 1958-1960, il décrit le monde moderne comme un « monde nietzschéen », en tirant vers l'idée d'un « romantisme* révolutionnaire » les notions de « retour éternel », de Dionysos* « dispersé », ou d'une « révolte des

désirs » qui va bientôt seconder, puis remplacer, la révolution sociale¹.

Mais c'est surtout Gilles Deleuze (1925-1995) qui inaugure à gauche le grand retour à Nietzsche, avec son *Nietzsche et la philosophie* (PUF, 1962), à la fois traité de gai savoir et machine de guerre théorique contre la tristesse et le ressentiment. Dans un langage nouveau, entre les paradoxes et les animaux, il entend, avec Nietzsche, « capter les désirs » et les réagencer libre- ●●●



Le philosophe Gilles Deleuze à 69 ans, dans sa maison de Saint-Léonard-de-Noblat (Haute-Vienne).

ment, suivre un « discours nomade » indépendant de la « science d'État », et refonder ainsi une pensée de « l'intempêtif » qui, face aux corpus poussiéreux de la morale et de la métaphysique, ait valeur de « contre-philosophie ».

La génération French Theory

Aux côtés de Deleuze, dont toute l'œuvre exhale cette pensée joyeuse et ce rire libre qu'on peut dire nietzschéens, ses complices et ses contemporains poussent l'avantage : l'écrivain Pierre Klossowski (1905-2001) s'attelle à la retraduction d'une bonne partie de l'œuvre ; sa réputation chez Gallimard est l'occasion, dans le volume 5 en 1967, d'une grande préface signée Gilles Deleuze et Michel Foucault*, l'auteur d'*Histoire de la folie* consacrant aussi plusieurs articles décisifs à Nietzsche, dont il tire sa méthode « généalogique » en histoire, réflexion sur le multiple et le discontinu. Le philosophe Jean-François Lyotard (1924-1998), lui, place sa politique des « dispositifs pulsionnels » dans la lignée du

UN AUTRE REGARD

« Je t'aime, jusqu'à ce que tu me rejoignes... »

« Tel qu'il nous est apparu, le ressentiment [pour Nietzsche] ne se sépare pas d'une horrible invitation, d'une tentation comme d'une volonté de répandre une contagion. Il cache sa haine sous les auspices d'un amour tentateur : moi qui t'accuse, c'est pour ton bien ; je t'aime, pour que tu me rejoignes, jusqu'à ce que tu me rejoignes, jusqu'à ce que tu deviennes toi-même un être douloureux, malade, réactif, un être bon... [...] »

« Dans le ressentiment, la force réactive accuse et se projette. Mais le ressentiment ne serait rien s'il n'amenait l'accusé lui-même à reconnaître ses torts, à "se tourner en dedans" : l'introspection de la force active n'est pas le contraire de la projection, mais la conséquence et la suite de la projection réactive. [...] La force active devient réactive, le maître devient esclave. Séparée de ce qu'elle peut, la force active ne s'évapore pas. Se retournant contre soi, elle produit de la douleur. [...] La douleur, au lieu d'être réglée par les forces réactives, est produite par l'ancienne force active. Il en résulte un curieux phénomène insondable : une multiplication, une autofécondation, une hyper-production de douleur. La mauvaise conscience est la conscience qui multiplie sa douleur [...] »

Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, © PUF, 1962

philosophe allemand (*Des dispositifs pulsionnels*, 10/18, 1973). Quant à Jacques Derrida*, il transforme le philosophe en femme, en jeu avec la vérité, en arme contre les dualismes et tous les discours rigides, notamment dans *Éperons, les styles de Nietzsche* (Flammarion).



Michel Foucault s'inspire de Nietzsche pour élaborer sa méthode généalogique en histoire.

Les rencontres sur Nietzsche de 1967, à l'abbaye de Royaumont*, puis de 1972, à Cerisy*, comptent parmi les seules occasions de rassembler cette génération de penseurs français, que les Américains vont bientôt coiffer sous la rubrique de *French Theory*, ou parfois, justement, de *French Nietzsche* (prononcer « nitchi »). Car si les « neveux de Zarathoustra » français ne sont pas exempts de soucis de distinction dans cette réhabilitation très personnelle de Nietzsche*, les Américains vont de leur côté, et pendant quelques années, en faire une véritable icône de la contre-culture, troquant Wagner pour les B-52's (le groupe de rock s'invita ainsi à un colloque de philosophie new-yorkais en 1978), et Thomas Mann (1875-1955), auteur de *La Montagne magique*, pour l'écrivain « junkie » William Burroughs (1914-1997). En attestent le symposium chao-

tique Schizo-Culture de 1975, ou le numéro déjanté de la revue *Semiotext(e)* intitulé, en 1978, *Nietzsche's return* : « Fred » y devient « le claron de la contre-culture » et le super-héros d'une BD finale, tandis que ses moustaches flottent à chaque page. Son seul nom est alors un cri de ralliement pour les esprits libres, pendant que viennent raconter leur « pratique » de Nietzsche le musicien John Cage, le chorégraphe Kenneth King ou le dramaturge Richard Foreman, qui mettra encore en scène en 1999 dans une église de l'East Village de Manhattan un *Bad Boy Nietzsche* étrange et turbulent.

Les modes intellectuelles font long feu, certes. Mais de Paris à Berlin et New York, Nietzsche l'antisocialiste virulent, l'individualiste radical, est resté depuis lors, un véritable mantra* de la culture de gauche, synonyme de subversion sociale et d'anticonformisme culturel. Plus calmement, parfois même plus académiquement qu'à l'époque de Deleuze et John Cage. Mais aussi sûrement. Indispensable fou du roi qui mettra en échec tous les conservatismes. ●

François Cusset est professeur d'études américaines à l'université de Paris-Ouest Nanterre. Il est l'auteur, entre autres, de *À l'abri du déclin du monde* (POL, 2012).

1. *Le Gai Savoir*, Folio/Essais, Gallimard, 1982, p. 284.
2. *Généalogie de la morale*, Folio/Essais, Gallimard, 1985, p. 45.
3. Notamment dans *Le Romantisme révolutionnaire* (avec Lucien Goldmann, Claude Roy et Tristan Tzara, La Nef, 1958), *La Somme et le reste* (La Nef, 1959), et *Critique de la vie quotidienne*, 2 (L'Arche, 1961).
4. C'est l'une des thèses du sociologue Louis Pinto dans *Les Neveux de Zarathoustra - La réception de Nietzsche en France*, Seuil, 1995.

Parce que sa vie tragique fascine, parce qu'il est lu comme le penseur de la transgression, Nietzsche est devenu une icône culturelle.

Friedrich superstar

Nietzsche, superstar de la scène culturelle ? Le philosophe qui pensait que l'art devait évaluer et interpréter le monde est devenu une référence quasi incontournable du monde artistique, du rock'n'roll au cinéma, en passant par la littérature. Sur la scène musicale, ses

groupies s'appellent David Bowie, le gothique Marilyn Manson ou le très sérieux compositeur Pascal Dusapin qui, dans *O Mensch !* (2011), fait chanter Nietzsche à un baryton. Depuis le célèbre *Ainsi parlait Zarathoustra* (1896), où Richard Strauss (1864-1949) mettait en musique la marche de l'humanité, à *Aurore et crépuscule* (2013) par la compagnie du Groupetto, en passant par *Nietzsche : Le Fil d'Ariane*, un spectacle plastique de la compagnie Jacques Bachelier portant sur sa vie, Nietzsche est là, toujours là. Une troupe a même ●●●



Portrait de Nietzsche par Frédéric Pajak, auteur de *L'immense solitude*, avec Friedrich Nietzsche et Cesare Pavese, *orphelins sous le ciel de Turin*, Éditions Noir sur Blanc (2011).

FRÉDÉRIC PAJAK

- décidé de se consacrer exclusivement à l'adaptation de son œuvre : Le Théâtre de l'Éternel-Retour ! Cela ne s'invente pas.

L'ivresse de l'art

Personnage torturé, penseur génial, l'auteur d'*Ecce Homo* est devenu au fil du temps une icône culturelle au même titre que Marilyn Monroe, Freud ou Léonard de Vinci. Hier, en 1906, c'était le peintre Edvard Munch (1863-1944) qui faisait de lui un superbe

portrait, serein et apaisé (voir p. 79). Aujourd'hui, ce sont les dessinateurs de BD qui rêvent leur « Nietzsche » : Maximilien Le Roy, aidé du philosophe Michel Onfray, le met en bulles en dandy élégant sur fond de couleurs fauves dans *Nietzsche - Se créer liberté* (éditions du Lombard, 2011). Nicolas Wild se fend d'un *Ainsi se tut Zarathoustra* (Boîte à bulles, 2013), mêlant polar et ésotérisme. Le cinéma n'est pas en reste (cf. p. 98), mais c'est en littérature

que le penseur de l'éternel retour est la référence incontournable, surtout à partir de l'entre-deux-guerres qui exalte, à travers le dandysme, l'ivresse de l'art, la quête de l'homme total, l'énergie vitale, la critique du progrès, l'esprit nietzschéen. André Gide (1859-1951) fut de tous ces écrivains qu'il a influencés celui qui fut son disciple le plus absolu (cf. encadré). *Les Nourritures terrestres* (1897), comme *L'Immoraliste* (1902), sont ainsi une ode à l'exaltation des sens, à l'individualité et aux origines pulsionnelles du désir. « L'amas sur notre esprit de toutes connaissances acquises s'écaille comme un fard et, par places, laisse voir à nu la chair même, l'être authentique qui se cachait, fait-il dire à son héros Michel dans *L'Immoraliste*. [...] Aussi bien n'étais-je plus l'être malingre et studieux à qui ma morale précédente, toute rigide et

Dans son bureau, Albert Camus a accroché deux portraits : l'un de Dostoïevski, l'autre de Nietzsche.

restrictive, convenait. Il y avait ici plus qu'une convalescence ; il y avait une augmentation, une recrudescence de vie [...]. Mon seul effort, effort constant alors, était donc de systématiquement honnir ou supprimer tout ce que je croyais ne devoir qu'à mon instruction passée et à ma première morale. »

La liste est longue de ceux qui se sont nourris de Nietzsche. C'est avec lui que dialoguent *L'homme et le sacré* (1939) du sociologue Roger Caillols (1913-1978), l'œuvre de Michel Leiris (1901-1990) et celle de Pierre Klossowski (cf. p. 92).



Lady Gaga. Pour la star vêtue de cuir, de fourrure ou de viande, un masque en cache toujours un autre, illustrant Nietzsche : « Tout esprit profond a besoin d'un masque. »

CREDIT PHOTO

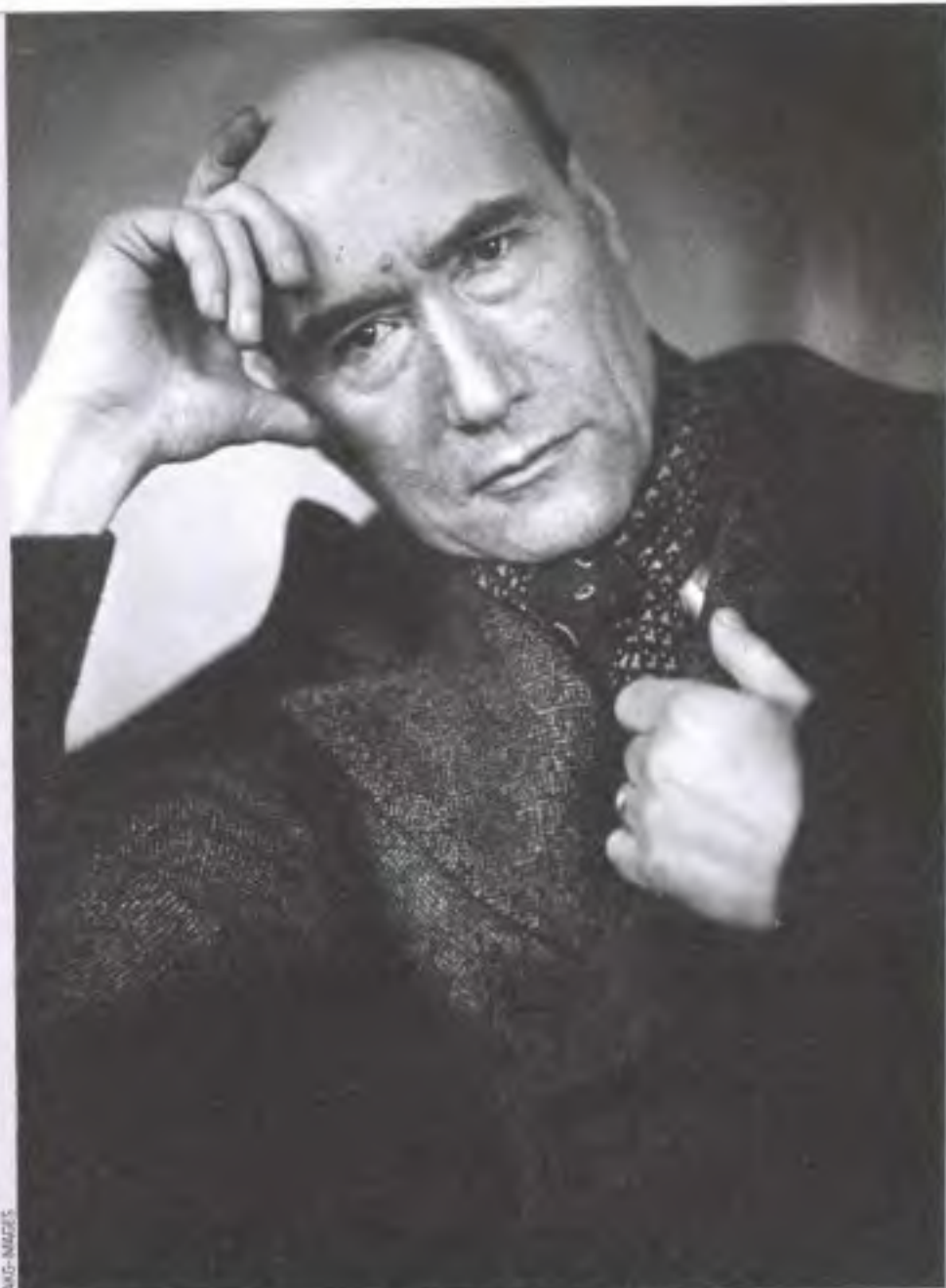
UN AUTRE REGARD

« Une préface à toute dramaturgie future »

La figure de Nietzsche est présente dans la célèbre « Lettre à Angèle » du 10 décembre 1898, la sixième des chroniques du même nom que le jeune écrivain André Gide tient dans la revue *L'Ermitage*, où il exprime son enthousiasme profond et son admiration pour le philosophe. Aux yeux de Gide, Nietzsche est inséparable d'une pensée de l'art et du génie créateur.

« Chaque page de Nietzsche est saturée d'une énergie créatrice; d'indistinctes nouveautés s'y agitent; il prévoit, il pressent, il appelle – et il rit [...]. Dès le premier ouvrage, *La Naissance de la tragédie*, l'un des plus beaux, Nietzsche s'affirme et se montre tel qu'il sera : tous ses futurs écrits sont là en germe. Dès lors une ferveur l'habite qui va toucher à tout en lui, réduire en cendres ou vitrifier tout ce qui ne supporte pas tant de chaleur [...]. L'œuvre entière de Nietzsche est comme une préface à toute dramaturgie future [...]. La grande reconnaissance que je lui garde, c'est d'avoir ouvert une route royale où je n'eusse, peut-être, tracé qu'un sentier, d'avoir déblayé la besogne où peut-être mes forces se fussent usées, d'avoir désencombré mes propres livres. »

André Gide, « Lettre à Angèle », VI, 1898, dans *Essais critiques*, © Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1999



Auteur de *L'Immoraliste*, André Gide, ici en 1920, à 51 ans, fut l'un des plus fervents disciples de Nietzsche.

Georges Bataille (1897-1962) va retenir de sa lecture l'excès, la transgression, la folie, mais aussi le goût du sacré. La transgression s'impose à la subjectivité, assure-t-il. Prônant à son tour le renversement des valeurs, Bataille déclare « détruire en soi l'habitude d'avoir un but » et « supprimer ce que des millénaires ont accumulé d'ordre dans la pensée » (*La Part*

maudite, 1967). Ce dialogue avec Nietzsche se poursuit dans la revue du Collège de Sociologie, les cinq numéros d'*Acéphale*, parus de juin 1936 à juin 1939 : Bataille y dénonce l'asservissement de l'individu dans les sociétés « *monocéphales* » (unitaires et totalitaires) et défend plutôt une cité « *acéphale* » (sans tête), où la liberté fait de la vie une puissance explosive.

Contre le fascisme et le dogmatisme des religions, l'audace rend la communauté vivante, après la destruction de toutes les idoles. Une autre méditation contre le totalitarisme émerge à la même époque chez Albert Camus (1913-1960). Dans le bureau qu'il occupe chez Gallimard, l'écrivain a accroché deux portraits, l'un de Dostoïevski*, l'autre de Nietzsche. Ses ●●●



Hollywood sous influence

Friedrich a inspiré le cinéma de deux façons différentes : il y a les films qui lui sont consacrés – comme en 1977, le scandaleux *Au-delà du bien et du mal* de l'Italienne Liliana Cavani, ou, en 2012, *Et Nietzsche a pleuré* de l'Américain Pinchas Perry, adapté du best-seller d'Irvin Yalom –, et les films qui se nourrissent directement de sa pensée.

Le film le plus nietzschéen dans son esthétique est ainsi sans conteste *Blade Runner* (1982) de Ridley Scott, d'après Philip K. Dick : ses « répliquants », qui n'auraient pas déplu au maître du soupçon, sont des surhommes en quête d'immortalité, des anges déchus dans un univers apocalyptique. Mais sa présence illumine des films aussi divers que *Apocalypse Now* (Francis Ford Coppola, 1979), *Blue Velvet* (David Lynch, 1986), *Total Recall* (Paul Verhoeven, 1990), *Fight Club* (David Fincher, 1999), *The Matrix Trilogy* (Andy et Larry Wachowski, 1999-2003), *Memento* (Christopher Nolan, 2000) ou *American Psycho* (Mary Harron, 2000).

Quant à Stanley Kubrick (1928-1999), il a conjugué Nietzsche d'au moins trois manières dans ses films par le nihilisme actif à l'œuvre dans *Docteur Folamour* et *Orange mécanique* ; le nihilisme passif, avec le règne de la technique dans *2001, l'odyssée de l'espace* et *Full Metal Jacket* ; le nihilisme extatique, enfin, qui associe le rêve à la mort de l'homme dans *Shining* et *Eyes Wide Shut*. A. W. L.

Rutger Hauer, répliquant dans *Blade Runner* (1982).

Malcom McDowell (à droite) dans *Orange mécanique* (1971).



David Bowie. Le Zarathoustra de la culture pop, c'est lui, dans sa version Ziggy Stardust. En 1972, ce personnage mélange masculin et féminin, crée le trouble dans le genre et fait entrer le rock dans l'ère de l'intertextualité et du simulacre. « *Tout est instable / Il n'y a pas de voix qui fasse autorité / Il n'y a que des lectures multiples* », chante la star.



APRIL MAGEE/RETNA

deux géants. Contre les aveuglements de l'histoire et les mésaventures perverses de la raison, Camus réhabilite à sa manière l'esprit grec en célébrant la glorification du corps et la sensualité à travers l'idée d'une joie tragique associant le soleil et la mort. « *Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres* » (Noces, 1937). Le 4 janvier 1960, quand la Facel Vega de Michel Gallimard percute un platane, le prix Nobel de littérature y laisse la vie et, dans sa serviette, *Le Gai Savoir* de Nietzsche.

Jean-Paul Sartre (1905-1980) aussi sera nietzschéen dans sa jeunesse. Lycéen, avec son ami Paul Nizan (1905-1940), il conclut en 1920 un pacte de « jeunes

surhommes ». En hommage à Nietzsche, ils décident de se rebaptiser par des prénoms celtes et gaéliques, R'hâ (Nizan) et Bor'hôu (Sartre). En 1927, il écrit *Une défaite*, roman inachevé où il met en scène les relations du jeune Frédéric avec le compositeur Richard Organte, référence directe au binôme Nietzsche-Wagner. Plus tard, dans *Les Mots* (1964), son autobiographie, il écrit encore : « *Je fus amené à penser systématiquement contre moi-même au point de mesurer l'évidence d'une idée au déplaisir qu'elle me causait.* » Geste nietzschéen qui refuse les

**Philippe Sollers
ne se sépare jamais
de son vieux exemplaire
d'*Ecce Homo*, à moitié
déchiré, lu et relu,
appris par cœur...**

formes de pensée immédiates et faciles. Aujourd'hui, Philippe Sollers conserve toujours son vieux exemplaire d'*Ecce Homo* à moitié déchiré, lu et relu, appris par cœur. Dans *Une vie divine* (2006), qui rapporte les aventures pétillantes d'un certain M. N. (monsieur Nietzsche), comme dans *L'Évangile de Nietzsche* (2006), Sollers place le philosophe, avec Voltaire*, dans la tradition des grands esprits libres. Nietzsche n'avait-il pas dédié *Humain, trop humain* à l'auteur de *Candide*, pour célébrer en 1878 le centenaire de sa mort ? Pour ne pas céder à l'amertume de notre époque, Philippe Sollers s'accorde avec Nietzsche sur la puissance de réaction : exaltation du sujet, enchantement du monde, ouverture à la beauté de la nature comme au désordre du moi. En un mot, le sublime contre le sinistre. ●

A.W.L.

Spécialiste de la pensée allemande du XIX^e siècle, Volker Gerhardt connaît aussi bien la grandeur de Nietzsche que ses failles. Pour lui, ce philosophe sans système est d'abord un grand poète, aux intuitions géniales.

ENTRETIEN

Volker Gerhardt

« Nietzsche demeure philosophiquement incorrect »



Volker Gerhardt enseigne la philosophie politique à l'université Humboldt de Berlin. Il a fait partie du comité d'éthique allemand de 2001 à 2012 et a dirigé, de 2005 à 2009, le *Humanprojekt*, pour évaluer les retombées éthiques de la recherche sur le génome humain. Auteur de nombreux ouvrages, il a participé à l'édition des œuvres de Nietzsche et lui a consacré trois livres inédits en France : *Vom Willen zur Macht*, De Gruyter, 1996 ; *Friedrich Nietzsche*, Beck, 2006 ; *Die Funken des freien Geistes*, De Gruyter, 2011.

Le Point : Vous avez beaucoup écrit sur Nietzsche. Pourtant, au départ, vous pensiez que c'était un auteur qu'il fallait seulement se contenter de lire. Pourquoi ?

Volker Gerhardt : Il est vrai que, jeune enseignant, j'expliquais que l'on devait lire Nietzsche en se gardant bien d'écrire sur lui. Parce qu'il m'apparaissait vain et déplacé de vouloir expliquer ses contradictions ou les aplanir. De plus, il était notoire que toute assertion objectivement fondée, aussi réfléchie et assurée qu'elle puisse être d'un point de vue historique ou philologique, ne faisait qu'augmenter les conflits sur l'interprétation de sa pensée. Je ne voulais donc pas y participer. Mais je croyais fermement que Nietzsche devait être lu : on ne peut comprendre la philosophie

moderne si l'on ne connaît pas intimement les objections que Nietzsche élève contre elle. Et là où une difficulté de compréhension apparaît, on peut toujours avoir recours aux écrits de Lou Andreas-

Salomé, Karl Jaspers*, Walter Kaufmann* ou Thomas Mann*. C'est du moins ce que je pensais à l'époque.

Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

J'ai évolué au début des années 1980. Il existe en effet chez Nietzsche des questions d'une portée très générale, systématique, auxquelles il ne répond que par des intuitions stimulantes. Par exemple, la notion de puissance (*Macht*), problème qui ne peut être résolu à partir de la compréhension usuelle que l'homme a de lui-même. Et comme se trouvent aussi chez lui certaines des intuitions les plus profondes, après celles de Platon*, Kant* et Hegel*, notamment sur la relation de l'Homme à Dieu, je m'intéresse à lui en le lisant comme s'il s'agissait d'un système. Cela dit, mon opinion initiale, selon laquelle Nietzsche s'est trompé et contredit en de nombreux endroits, n'a pas changé. Mais comme il appartient à cette catégorie de grands penseurs qui ont donné le ton à notre époque, on ne peut la critiquer qu'en critiquant Nietzsche lui-même. Et cela ne peut se faire de façon réellement efficace que par l'écriture. Ce qui offre aussi de nombreuses occasions de lui donner raison par ailleurs.

Vous insistez sur ses contradictions : est-il un véritable philosophe ou un écrivain très talentueux ?

Pour moi, Nietzsche est un artiste de tout premier

« Il appartient à cette catégorie de grands penseurs qui ont donné le ton à notre époque. »

rang. Du point de vue stylistique, il demeure sans égal et ses poèmes font partie des plus beaux que la langue allemande peut offrir. Ne serait-ce que pour cette raison, il faut le lire. Mais si nous acceptons le fait que la philosophie, déjà chez les présocratiques*, et plus particulièrement chez Socrate*, peut advenir à partir d'une activité critique, alors on peut mettre Nietzsche parmi les plus grands philosophes. Je ne crains pas de mentionner son nom en même temps que ceux de Platon ou de Kant. Et ce qui lui fait défaut en matière de cohérence, d'esprit de système, est, comme chez Montaigne*, compensé par des considérations d'ordre existentiel.

Vous appelez Nietzsche un « nouveau Socrate ».

Or il l'a beaucoup critiqué. Qu'entendez-vous par là ?

En 1875, il écrit : « Socrate m'est si proche que j'ai presque toujours un combat à livrer avec lui¹. » Et cet aveu éclate dans chacune des assertions tirées de ses écrits. Pour ma part, Socrate m'est personnellement d'autant plus proche que j'ai presque toujours un combat à mener avec Nietzsche. Tout cela en pleine reconnaissance de sa grandeur monumentale.

La thématique de la « volonté de puissance » a-t-elle une signification métaphysique* chez Nietzsche ?

Confère-t-elle à ce philosophe une place particulière dans l'histoire de la métaphysique ?

Avec ce concept de « volonté de puissance », Nietzsche a essayé de saisir la dynamique d'après laquelle la nature et la culture se développent. Ce concept a un format philosophique inouï parce qu'il laisse derrière lui les différences avec lesquelles les biologistes, les sociologues, les politologues et les théoriciens de la culture travaillent. Enfin, le projet est si vaste que l'on ne peut utiliser d'autre mot que celui de « métaphysique » pour le désigner. Mais il s'agit d'une métaphysique qui entend se passer de la présupposition d'une « transcendance* » et d'un « arrière-monde ». Elle ne vise rien moins que la totalité de l'existence.

L'absence d'esprit de système chez Nietzsche tient plus particulièrement en ce qu'il n'a pas de concept permettant d'exprimer cette réalité nouvelle qu'est la

technique ; il ne peut alors reconnaître que c'est la technique qui relie de l'intérieur – par sa logique propre – nature et culture, et qu'elle demeure à l'origine de l'esprit libre.

Nietzsche, qui a mis en doute la représentation traditionnelle de la conscience humaine, a été considéré comme un philosophe naturaliste, pour qui la réalité, la conscience par exemple, relève de processus purement biologiques et physiques, comme a pu le faire Darwin*.

Êtes-vous d'accord avec cette assertion ?

Pour moi, il n'est pas un naturaliste, pas plus que Darwin du reste, cela dit en passant. Mais Nietzsche a souvent pris à parti ses contemporains par pure provocation. Cela ne vaut pas seulement pour nombre de ses lapsus politiques – comme par exemple pour sa critique des droits de l'homme, des faibles, des « déshérités » ou de la pitié. Il demeure politiquement et aussi philosophiquement « incorrect ». Ce qu'il dit sur la liberté, la volonté, la téléologie* ou l'humanisme, par exemple, contient toujours une parcelle de vérité, mais ne doit pas être pris au pied de la lettre.

Il est vrai qu'il s'est souvent vanté de son naturalisme et qu'il est tombé dans de nombreux travers positivistes, si l'on entend par là une position philosophique selon laquelle tout doit être réduit à des faits explicables par les sciences de la nature. Ce qu'il entend par « corps » ressemble à l'occasion davantage à une monadologie* physique qu'à une physiologie de l'être vivant. Pourtant, une analyse plus approfondie nous montre qu'il s'agit de quelque chose de remarquable et de nouveau sous bien des aspects. On peut le voir notamment lorsque Nietzsche définit la conscience comme une forme de communication ou bien appelle le corps « l'édifice social de plusieurs âmes » (*Gesellschaftsbau*), conceptions nouvelles philosophiquement mais qui n'ont aucun rapport avec les sciences de son temps.

Maintenant que l'homme, grâce aux technologies modernes, a la possibilité de changer sa propre nature, dans quelle mesure la pensée de Nietzsche sur l'essence de l'homme et sa thématique du surhomme sont-elles encore pertinentes ?

Les débats actuels autour de l'*enhancement* – l'amélioration de l'être humain par les biotechnologies – ont peu de choses à voir avec cette vision qu'a Nietzsche d'un autodépassement culturel de

« Le primat philosophique de Nietzsche est beaucoup trop démesuré pour s'inviter aisément dans un séminaire... »

l'homme. Dans la mesure où nous connaissons l'avenir aussi mal que lui, je plaide pour que le terme malencontreux et extrêmement mal compris de « surhomme » soit employé comme un simple concept limite, comme un *memento mori*¹ de l'humanité que peut utiliser la philosophie de l'histoire pour comprendre la destinée ultime de l'homme. En d'autres termes, du point de vue de l'intérêt d'un humanisme² bien compris, nous ne devons pas faire comme si l'homme était éternel.

Où classeriez-vous politiquement Nietzsche : à droite ou à gauche ?

Attention : on ne doit lire Nietzsche qu'avec une grande attention, les sens en éveil. On s'aperçoit alors que ses affirmations traversent toute distinction politique entre droite et gauche. Sa position est celle de l'esprit. Il se demande comment un individu souverain est possible. Si l'on fait abstraction des deux dernières années de sa vie d'écrivain productif, pendant lesquelles il passe à une attaque généralisée contre tout ce qui existe, il a une préférence absolue pour la critique au sens philosophique du terme, c'est-à-dire l'évaluation des différentes pensées philosophiques afin de montrer leurs limites. C'est alors que nous pouvons le prendre au sérieux. C'est alors qu'il peut nous aider à construire notre propre position politique à partir de notre jugement personnel.

À votre avis, Nietzsche serait-il européen s'il avait vécu en 2013 ?

Il me faudrait un livre entier pour répondre à la question ! Nietzsche méprisait le nationalisme étroit, surtout le nationalisme allemand, et se qualifiait lui-même de « bon Européen ». Sous ce terme, je ne peux me représenter qu'un individu qui ne renie pas la signification culturelle de l'Europe ni ne perd de vue son unité politique, en dépit de toutes les difficultés que cette dernière peut rencontrer.

Avec son « Dieu est mort », Nietzsche est souvent apparu comme un précurseur de la sécularisation et de l'athéisme. Dans quelle mesure la renaissance actuelle

d'un sentiment religieux contredit-elle cette conception ?

Nietzsche a annoncé la mort de Dieu parce qu'il a cru identifier en lui un garant du savoir et de la vérité à travers lesquels l'homme s'est rendu étranger à lui-même. Une lecture plus précise montre que Nietzsche, en souhaitant une « auto-assomption » (*Selbstüberwindung*) de l'homme, ne peut lui-même, comme « esprit libre », renoncer au savoir mondain et à la vérité humaine ; par conséquent on doit affirmer que son slogan « Dieu est mort » provient d'un malentendu philosophique. En outre, dans sa critique du concept de Dieu, Nietzsche retombe en-dessous des intuitions de Kant. C'est pourquoi je vois plutôt sa grandeur en ce qu'il a fait comprendre, comme aucun autre penseur après Hegel et Feuerbach³, ce que Dieu signifie pour l'homme.

À mes yeux, il est l'un des plus grands penseurs de la théologie. Il nous enseigne que nous avons à chercher Dieu non pas dans un au-delà mais dans le monde – et essentiellement en nous-mêmes. S'il avait conservé le concept de Dieu, il n'aurait pas utilisé celui de surhomme.

D'après vous, que doit-on délaissier dans la pensée de Nietzsche ?

Nietzsche est un penseur qui, plus d'un siècle après sa mort, vit encore parmi nous. Il nous parle comme il parlait à ses contemporains. Même dans son *Zarathoustra*, qui entend imiter, de façon parfois gênante, le *Nouveau Testament*. D'ailleurs, pour un Chinois, le *Zarathoustra* est peut-être son livre le plus passionnant, parce qu'il est proche de sa culture. Le primat philosophique de Nietzsche tient en ce qu'il est beaucoup trop grand, hautement inattendu et démesuré pour pouvoir s'inviter aisément dans un séminaire philosophique. C'est seulement pour cette raison qu'il a réussi à plaire d'abord aux artistes, aux politiciens, aux psychologues et sociologues, et ensuite seulement aux philosophes. Sa force réside en ce que ce constat est toujours vrai aujourd'hui, par-delà toutes les frontières disciplinaires. Ce serait se méprendre sur sa grandeur que de l'apprécier seulement à travers les normes de la philosophie universitaire. ●

Propos recueillis par Olivier Souan

1. *Fragments Posthumes* de 1875, Gallimard.

2. Le *memento mori* (littéralement « souviens-toi que tu mourras ») est un genre artistique qui rappelle aux hommes qu'ils sont mortels (comme, en peinture, les vanités).

chronologie

VIE DE NIETZSCHE

1844	Le 15 octobre, naissance à Röcken (Saxe).
1846	10 juillet : naissance de sa sœur, Elisabeth.
1849	30 juillet : mort du père de Nietzsche, à 36 ans, d'un « ramollissement cérébral ». 21 novembre : naissance de Paul Rée (mort en 1901).
1854	10 janvier : naissance d'Heinrich Köselitz (mort en 1918), futur Peter Gast.
1861	12 février : naissance de Lou von Salomé, future Andreas-Salomé (morte en 1937).
1864	En septembre, Nietzsche s'installe à Bonn pour y étudier la théologie et la philologie classique.
1868	8 novembre : rencontre de Nietzsche et de Richard Wagner.
1869	Nietzsche est nommé professeur de philologie classique à l'université de Bâle.
1870	En juillet, Nietzsche est infirmier de l'armée prussienne dans la guerre contre la France. Malade, il est rapatrié en septembre.
1872	<i>Naissance de la tragédie.</i>
1873-1876	<i>Considérations inactuelles.</i>
1878	<i>Humain, trop humain</i> , dédié à la mémoire de Voltaire*. Rupture avec Richard Wagner.
1879	Nietzsche démissionne de l'université de Bâle à cause de sa santé. Le conseil lui accorde un congé avec solde de six ans.

CONTEXTE HISTORIQUE

1840-1861	Règne de Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse.
1848	« Printemps des Peuples » : soulèvements en Autriche, Allemagne, Hongrie, Pologne, Italie, Roumanie.
1851-1870	En France, Second Empire.
1854	Guerre de Crimée.
1858	7 octobre : début de la régence du prince Guillaume de Prusse, futur Guillaume I ^{er} .
1864	Mars : avènement de Louis II, roi de Bavière.
1866	3 juillet : victoire de la Prusse sur l'Autriche à Sadowa.
1870	Guerre franco-prussienne.
1871	18 janvier : proclamation de l'Empire allemand. 28 janvier : armistice avec la France vaincue. Du 18 mars au 29 mai : Commune de Paris.
1878	En mai et juin, attentats contre l'empereur Guillaume I ^{er} . Le 19 octobre, adoption des « lois antisocialistes » du chancelier Bismarck.

CHRONOLOGIE

- | | |
|--|--|
| <p>1881 <i>Aurore, pensées sur les préjugés moraux.</i></p> <p>1882 <i>Le Gai Savoir.</i>
Le 23 avril, rencontre avec Lou von Salomé en présence de Paul Rée. Le projet de « ménage à trois intellectuel » prendra fin en novembre.</p> <p>1883 Février : mort de Wagner.</p> <p>1883-1885 <i>Ainsi parlait Zarathoustra.</i></p> <p>1885 22 mai : mariage d'Elisabeth et Bernhard Förster.</p> <p>1886 <i>Par-delà bien et mal.</i>
Départ d'Elisabeth et son mari pour le Paraguay.</p> <p>1887 <i>La Généalogie de la morale.</i>
29 décembre : Nietzsche condamne les théories antisémites dans une lettre à sa mère.</p> <p>1888 <i>Crépuscule des idoles, Le Cas Wagner, L'Antéchrist, Ecce Homo.</i></p> <p>1889 Le 3 janvier, Nietzsche est pris de folie à Turin. Il est interné à Bâle, puis à Iéna.
3 juin : suicide de Bernhard Förster.</p> <p>1890 Mars : Nietzsche s'installe chez sa mère.</p> <p>1891 Elisabeth publie un livre sur la colonie du Paraguay (<i>Die Bernh. Förstersche Kolonie « Neu-Germania » in Paraguay</i>).</p> <p>1893 Retour définitif d'Elisabeth en Allemagne. Premiers conflits avec Peter Gast pour l'édition des œuvres de Nietzsche.</p> <p>1894 Février : création des Archives Nietzsche.</p> <p>1895 Elisabeth prend le contrôle total sur l'œuvre de Nietzsche.</p> <p>1896 Août : les Archives Nietzsche sont installées à Weimar. Publication de quatre volumes de <i>Papiers « posthumes »</i>, pour la période 1869-1885.</p> <p>1897 20 avril : mort de la mère de Nietzsche.</p> <p>1898 Edition complète des <i>Papiers « posthumes »</i>.</p> <p>1900 25 août : mort de Nietzsche à Weimar. Enterrement le 28 à Röcken, dans le caveau familial.</p> <p>1901 Publication de <i>La Volonté de puissance</i>.</p> | <p>1881 10 avril : début de la conquête de la Tunisie par la France.</p> <p>1882 Le 22 mai, inauguration du tunnel ferroviaire du Saint-Gothard (Bâle-Milan).</p> <p>1885 La Conférence de Berlin reconnaît la souveraineté de Léopold II de Belgique sur l'État indépendant du Congo.</p> <p>1888 9 mars : mort de Guillaume I^{er}. Début du règne de Guillaume II. Expansion allemande.</p> <p>1889 Naissance d'Adolf Hitler, le 20 avril.</p> <p>1890 Incapable de s'entendre avec Guillaume II, Bismarck quitte son poste de chancelier.</p> <p>1895 En France, en janvier, condamnation du capitaine Dreyfus, officier juif accusé d'avoir trahi au profit de l'Allemagne. Au vu du déclenchement de haine antisémite que provoque l'affaire, le journaliste hongrois Theodor Herzl (1860-1904) publie un plaidoyer pour la création d'un État juif.</p> <p>1899-1902 Guerre des Boers en Afrique du Sud contre la domination britannique.</p> |
|--|--|

Nietzsche n'a pas pu contrôler tous ses écrits, souvent publiés à titre posthume. Retour sur ce que l'on peut considérer comme son œuvre authentique.

Ce que Nietzsche a vraiment voulu écrire

1872

La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique. Écrit pour l'essentiel à Bâle, ce livre, dédié à Wagner (cf. p. 17), est publié par Ernst-Wilhelm Fritsch, l'éditeur du compositeur. Nietzsche y traite de la naissance et de la mort de la tragédie grecque. L'ouvrage sera réédité en 1886 sous le titre *La Naissance de la tragédie ou Hellenisme et pessimisme*.

1873-1876

Considérations inactuelles. Écrites entre Bâle et l'Italie et publiées chez Fritsch, *Les Considérations* s'attaquent à la culture allemande en quatre chapitres : « David Strauss, sectateur et écrivain » ; « De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie » ; « Schopenhauer éducateur » ; « Richard Wagner à Bayreuth ». « [Elles] démontrent, écrit Nietzsche dans *Ecce Homo*, que je n'étais pas un doux rêveur, que je prends plaisir à tirer l'épée, peut-être aussi que je suis doué d'une dangereuse habileté du poignet. »

1878-1879

Humain, trop humain. Sous-titré « un livre pour les esprits libres », l'ouvrage, rédigé en Italie alors que Nietzsche est gravement malade et publié chez Ernst Schmeitzner, est une première attaque contre l'idéalisme*. Il est dédié à la mémoire de Voltaire* pour l'anniversaire de sa mort le 30 mai 1758. C'est la première fois que Nietzsche adopte la technique du fragment et de l'aphorisme. Wagner déteste, Paul Rée (cf. p. 42) adore. C'est un échec commercial.

1881

Aurore, pensées sur les préjugés. Écrit en Italie, ce livre publié chez Ernst Schmeitzner, et réédité en 1887 chez Fritsch, approfondit la remise en cause nietzschéenne

des valeurs occidentales. « Avec ce livre commence ma campagne contre la morale. » (*Ecce Homo*).

1882

Le Gai Savoir. Cette suite d'*Aurore* écrite en Italie, publiée chez Ernst Schmeitzner et rééditée en 1887 chez Fritsch, célèbre la connaissance marquée du sceau de la gaieté, et pose les principes d'une science affranchie de tout esprit religieux. Le fragment 341, « Le poids le plus lourd », formule pour la première fois le principe de l'éternel retour.

1883-1885

Ainsi parlait Zarathoustra. « Il s'agit d'un tout petit livre [...]. Mais c'est mon meilleur, et en l'écrivant je me suis ôté

Les « Œuvres complètes » selon Elisabeth

En 1894, Elisabeth Förster-Nietzsche (cf. p. 33) fonde à Naumburg les Archives Nietzsche, transférées à Weimar par la suite. Point d'orgue de l'entreprise éditoriale des Archives : la *Großoktavausgabe*, édition complète des œuvres de Nietzsche. Elle est publiée à Leipzig entre 1894 et 1926, tout d'abord chez Naumann, puis chez Kröner. La première section (volumes I-VIII) contient les œuvres publiées par Nietzsche lui-même, ainsi que *L'Antéchrist*, *Les Dithyrambes de Dionysos*, des poésies, des aphorismes et des fragments posthumes. La deuxième (volumes IX-XVI) réunit des textes publiés pour la première fois à titre posthume, dont *Ecce Homo* et *La Volonté de puissance* (cf. p. 68). La troisième (volumes XVII-XIX), enfin, contient les textes philologiques de Nietzsche ainsi qu'un choix de cours de l'époque de Bâle. S. P.

de l'âme une lourde pierre. Je n'ai rien fait de plus sérieux, ni de plus enjoué. » (Lettre à Peter Gast, 1^{er} février 1883). Le premier volume est publié en mai 1883, le deuxième en août, le troisième en avril 1884, tous chez Ernst Schmeitzner. En 1885, après une rupture avec l'éditeur pour des raisons d'argent, la quatrième partie paraît à compte d'auteur. La famille Nietzsche interdira un nouveau tirage de ce quatrième volume en 1891.

1886

Par-delà bien et mal. Prélude à une philosophie de l'avenir. Nietzsche prolonge sa posture immoraliste. Il est publié à compte d'auteur. « Le livre est dans ses parties essentielles une critique de la modernité, des sciences modernes, des arts modernes, sans en exclure la politique moderne. » (*Ecce Homo*).

1887

Généalogie de la morale. Pamphlet. Cette nouvelle attaque des valeurs issues du judéo-christianisme est publiée chez Naumann. Nietzsche y affirme sa rupture intellectuelle avec Schopenhauer (cf. p. 52) et Paul Rée.

1888

Crépuscule des idoles ou Comment philosopher à coups de marteau. « Crépuscule des idoles, cela signifie : c'en est bientôt fini de l'ancienne vérité... » C'est Peter

Gast (cf. p. 40) qui a suggéré le titre de ce livre initialement intitulé *Loisirs d'un psychologue*. Il est publié en 1889 chez Naumann, après l'effondrement de Nietzsche.

Le cas Wagner. Le livre de la rupture définitive avec le compositeur de *Parsifal*. Il ne sera publié qu'en 1891 chez Naumann. Sous forme d'une lettre divisée en fragments numérotés, l'ouvrage attaque Wagner, devenu pour Nietzsche le symptôme d'une époque d'hypocrisie morale. « Wagner produit le même effet que l'ingestion répétée d'alcool. Il engourdit, il alourdit l'estomac. »

L'Antéchrist. Critique du christianisme, écrite du 3 au 30 septembre à Sils-Maria et à Turin. Nietzsche avait eu l'intention d'en faire l'une des parties d'un ensemble plus vaste, *La Volonté de puissance*, projet auquel il renonça. « Ce livre appartient au plus petit nombre, annonce-t-il dans la préface. Après-demain seulement m'appartient. Quelques-uns naissent posthumes. » Il sera publié en 1896 chez Naumann.

Ecce Homo. Écrit le plus directement autobiographique, il ne sera publié qu'en 1908 dans une édition de luxe à tirage limité, puis en 1911, par Naumann, au sein des *Œuvres complètes*. Le philosophe y détaille la genèse de la plupart de ses ouvrages.

Dithyrambes de Dionysos. Recueil de neuf poèmes en l'honneur du dieu grec Dionysos*. Trois figuraient déjà, sous une forme légèrement différente, dans le *Zarathoustra*. Ils seront publiés en 1891 par Naumann. **S. P.**

DANS LE TEXTE

« Amis patients, apprenez à me bien lire ! »

« Dans ce livre, on trouvera au travail un être "souterrain", qui perce, creuse et mine. On verra, en admettant que l'on ait des yeux pour un tel travail des profondeurs, comme il s'avance lentement, avec circonspection et une douce inflexibilité, sans que l'on devine trop la misère qu'apporte avec elle toute longue privation d'air et de lumière ; on pourrait presque le croire heureux de son travail obscur. [...] »

« Un tel livre et un tel problème n'ont nulle hâte ; et nous sommes, de plus, amis du *lento*, moi tout aussi bien que mon livre. Ce n'est pas en vain que l'on a été philologue*, on l'est peut-être encore. Philologue, cela veut dire maître de la lente lecture : on finit même par écrire lentement. [...] Car la philologie est cet art vénérable qui, de ses admirateurs, exige avant tout une chose, se tenir à l'écart, prendre du temps, devenir silencieux, devenir lent – un art d'orfèvrerie, et une maîtrise d'orfèvre dans la connaissance du mot, un art qui

demande un travail subtil et délicat, et qui ne réalise rien s'il ne s'applique avec lenteur. Mais c'est justement à cause de cela qu'il est aujourd'hui plus nécessaire que jamais, justement par là qu'il charme et séduit le plus, au milieu d'un âge du "travail" : je veux dire de la précipitation, de la hâte indécise qui s'échauffe et qui veut vite "en finir" de toute chose, même d'un livre, fût-il ancien ou nouveau. »

« – Cet art lui-même n'en finit pas facilement avec quoi que ce soit, il enseigne à bien lire, c'est-à-dire lentement, avec profondeur, égards et précautions, avec des arrière-pensées, des portes ouvertes, avec des doigts et des yeux délicats... Amis patients, ce livre ne souhaite pour lui que des lecteurs et des philologues parfaits : apprenez à me bien lire ! »

« Ruta, près de Gênes, en automne de l'année 1886. »

Aurore, avant-propos écrit pour la seconde édition (1887), traduction Henri Albert, 1901

lexique

A

Adorno, Theodor W. (1903-1969). Philosophe et musicologue allemand d'origine juive. Exilé aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, il y publia avec Max Horkheimer en 1947 *Dialektik der Aufklärung* (« la dialectique des Lumières », traduit en français par *La Dialectique de la raison*). Il y soutenait que le projet rationaliste des Lumières* devait entraîner des catastrophes, parce qu'il faisait de la raison un simple « instrument ». Dès 1942, il chercha à montrer que la pensée de Nietzsche était aux antipodes de sa récupération par le nazisme.

Aphorisme. Sentence résumant une théorie ou un précepte.

Apollon / apollinien. Dieu grec de la lumière, de la divination, de la musique et de la poésie, fils de Zeus et de Létô. En découle la notion d'apollinien, source des belles formes héroïques, opposée au dionysiaque*.

Ariane. Fille du roi de Crète Minos et demi-sœur du Mino-

taure, elle aide Thésée à quitter le labyrinthe, puis devient l'épouse de Dionysos*.

Artaud, Antonin (1896-1948). Écrivain et homme de théâtre français dont l'œuvre explore les limites de la pensée. En 1946, il publie les *Lettres de Rodez*, rédigées depuis l'asile psychiatrique, et un an plus tard, *Van Gogh, le suicidé de la société*.

B

Bacon, Francis (1561-1626). Homme politique et philosophe anglais. Considéré comme l'initiateur de la science moderne, il exposa les principes d'une méthode inductive et expérimentale. Parmi ses œuvres principales : *Novum Organum* (1620) et *La Nouvelle Atlantide* (1627).

Bataille, Georges (1897-1962). Bibliothécaire, romancier et essayiste français, fondateur d'*Acéphale* (1936-1939), revue inspirée de Nietzsche et axée sur la transgression. Il fut l'un des premiers intellectuels à défendre le philosophe contre son appropriation par les nazis. Auteur en 1945 d'un *Sur*

Nietzsche, il publie aussi, entre autres, *Histoire de l'œil* (1928), *L'Anus solaire* (1931), *La Part maudite* (1949).

Bergson, Henri (1859-1941). Philosophe français, prix Nobel de littérature 1931. À la suite de Bichat*, il considère que la vie témoigne d'un « élan vital » irréductible à des faits purement objectifs. Ses thèmes de prédilection : le temps et la conscience, la métaphysique de l'évolution, l'éthique et la religion. Il est l'auteur d'une œuvre très abondante dont *Le Rire* (1900), *La Pensée et le Mouvement* (1934).

Bichat, Marie François Xavier (1771-1802). Médecin biologiste français, il est l'un des représentants majeurs du « vitalisme », courant de pensée de la fin du XVIII^e siècle, pour lequel les phénomènes vitaux sont l'effet d'une « force vitale ». Nietzsche est souvent associé à cette mouvance. Œuvres : *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* (1800), *Anatomie descriptive* (1801-1803).

Bizet, Georges (1838-1875). Compositeur français, célèbre pour ses opéras, dont *Carmen* (1875), chef-d'œuvre de l'art

lyrique français inspiré d'une nouvelle de Prosper Mérimée, racontant les amours d'une bohémienne et d'un militaire devenu contrebandier.

Blanchot, Maurice (1907-2003). Écrivain et philosophe français. Très influencé par Nietzsche, il a exploré les limites du langage et de l'écriture. Son éventuelle affiliation à l'extrême droite et à l'antisémitisme font débat, d'autant qu'il a parfois adopté des positions d'extrême gauche. Parmi ses œuvres, *Thomas l'obscur* (1941), *Le Dernier Homme* (1957).

Bloch, Ernst (1885-1977). Philosophe marxiste allemand contraint à l'exil par le nazisme. Il est le principal théoricien de l'utopie, philosophie qui fait de l'espoir un principe de l'émancipation de l'homme. Œuvre : *Le principe espérance* (3 tomes, 1954-1959).

Borgia, César (1476-1507). Devenu le symbole de la débauche et de la cruauté, mais aussi de l'intelligence politique puisqu'il inspira *Le Prince* de Machiavel (1469-1527), ce fils du futur pape Alexandre VI, fut cardinal à 16 ans avant de devenir homme de guerre au service de la papauté.

Brahms, Johannes (1833-1897). Compositeur, pianiste et chef d'orchestre allemand de la période romantique.

Byron, George Gordon (1788-1824). Aristocrate et poète britannique. Épris d'aventure, Lord Byron mourra des fièvres en Grèce aux côtés des combattants contre la domination turque. Son drame, *Manfred* (1817), dresse le portrait de l'homme fatal romantique.

C-D

Cerisy. Poursuivant une tradition initiée en 1910 à Pontigny, en Bourgogne puis à Royaumont, le Centre culturel international de Cerisy accueille depuis 1952, à Cerisy-la-Salle (Manche) des colloques universitaires de très haut niveau.

Chamfort, Nicolas de (1741-1794). Moraliste français célèbre pour son esprit caustique. Publiés après sa mort, ses *Maximes* et *Pensées*, *Caractères* et *Anecdotes* stigmatisent l'esprit de son temps. Pour la Révolution mais hostile à la Terreur, il finit par se suicider après avoir été plusieurs fois emprisonné.

Darwin, Charles (1809-1882). Naturaliste anglais, dont les travaux sur l'évolution des espèces vivantes ont révolutionné la biologie. Si la « théorie de l'évolution » qu'il développa dans *L'Origine des*

espèces (1859) fut acceptée de son vivant, celle de la « sélection naturelle » ne fut admise scientifiquement que dans les années 1930.

Delphique. Relatif à Delphes, ville grecque de Phocide, au nord d'Athènes où, sur le versant sud-ouest du Parnasse, Apollon* rendait des oracles par la bouche de la Pythie.

Derrida, Jacques (1930-2004). Ce philosophe français très influent outre-Atlantique a conçu, à la suite de Heidegger (cf. p. 90) et du structuralisme, une approche fondée sur la « déconstruction ». Celle-ci s'appuie sur une critique de la parole qui, depuis Platon*, assure en tant que présence sa primauté sur l'écriture. Il a fait valoir que la pensée de Nietzsche n'est pas une doctrine sur « l'être », comme le prétendait Heidegger. Œuvres : *De la grammatologie* (1967), *L'Écriture et la Différence* (1967), *Éperons, les styles de Nietzsche* (1972).

Descartes, René (1596-1650). Savant et philosophe français, considéré comme le père de la pensée moderne avec son analyse de l'homme en tant que sujet de la pensée et source des connaissances. Il s'inspira des mathématiques pour élaborer un système fondé sur une déduction rigoureuse des lois fondamentales de la nature. Œuvres : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637), *Méditations métaphy-*

siques (1641) et *Les Principes de la philosophie* (1644).

Diderot, Denis (1713-1784). Philosophe matérialiste et écrivain, maître d'œuvre avec Jean d'Alembert de l'*Encyclopédie*, considérée comme la grande œuvre des Lumières* françaises.

Dionysos / dionysien. Dans la mythologie grecque, dieu du vin et des excès. Bacchus est son équivalent romain. Selon une tradition antique aujourd'hui remise en question, il fut considéré comme l'opposé d'Apollon. La tragédie grecque, pour Nietzsche, est le produit de cet antagonisme entre le dionysien ou dionysiaque, force extatique incontrôlable, et l'apollinien*.

Dōgen (1200-1253). Moine japonais et grand maître de l'école Sōtō, qui introduisit au Japon le bouddhisme chinois de l'école « Chan » (Sōtō en japonais), principal courant du bouddhisme zen.

Dostoïevski, Fédor (1821-1881). Romancier russe, auteur, entre autres, de *Crime et Châtiment* (1866), *L'Idiot* (1868) et *Les Frères Karamazov* (1880). Son œuvre est marquée par une interrogation permanente sur le rapport entre le bien et le mal, la recherche de Dieu, l'inconscient et le conscient. Dans *Les Frères Karamazov*, il écrit « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. » La formule est proche du « Dieu est mort » de Nietzsche. Celui-ci écrivit dans *Crépuscule*

des idoles : « Dostoïevski le seul psychologue dont, soit dit en passant, j'ai eu quelque chose à apprendre. »

E-F

Épicure (v. 342-270 av. J.-C.). Philosophe grec pour qui le but de la vie bienheureuse est de parvenir à l'absence de douleur physique (*aponia*) et de trouble moral (*ataraxia*). Il a laissé trois lettres doctrinales, dont la plus fameuse s'adresse à Ménécée, père de Créon (régent de Thèbes) et de Jocaste (mère d'Œdipe), ainsi que des *Maximes capitales*. L'épicurisme reste influent au moins jusqu'au I^{er} siècle de notre ère dans le monde grec et romain.

Eschyle (v. 525-456 av. J.-C.). Poète tragique grec, considéré comme le fondateur de la tragédie classique. Des quatre-vingt-dix pièces qu'il aurait écrites, sept nous sont parvenues, dont *Les Suppliants* et *Les Euménides*.

Feuerbach, Ludwig (1804-1872). Philosophe allemand. Dans *L'Essence du christianisme* (1841), il fait de Dieu et de ses attributs (Amour, Raison, Volonté) un objet extérieur sur lequel l'homme projette sa propre essence intime par une forme d'aliénation. En 1842, il publie les *Principes de la philosophie de l'avenir*, et s'oriente vers un matérialisme. Commenté par Karl Marx, il eut aussi une grande

influence sur la théologie protestante. Nietzsche le considère comme un « théologien ».

Fichte, Johann Gottlieb (1762-1814). Philosophe idéaliste* allemand, inspiré par Kant*, avant de défendre dans son *Discours à la nation allemande* (1807) un patriotisme allemand. Œuvres : *Sur le concept de la Doctrine de la science ou de ce que l'on appelle philosophie* (1794-1798), *Fondements du droit naturel* (1796).

Foucault, Michel (1926-1984). Philosophe et activiste français, qui a consacré la plupart de ses recherches à la façon dont les micro-pouvoirs (famille, école, asile, prison...) définissent les individus à leur insu. Il décrit son approche comme « généalogique » en référence à *La Généalogie de la morale* de Nietzsche, l'un de ses auteurs fétiches. Œuvres : *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), *Les Mots et les choses* (1966), *Surveiller et punir. Naissance de la prison* (1975)...

Francfort, école de. Formé en Allemagne, en 1923, autour de l'Institut pour la recherche sociale de Francfort, ce groupe d'intellectuels influencés par le marxisme et la psychanalyse comptait, parmi ses membres les plus influents, Herbert Marcuse (1898-1979), Theodor Adorno* (1903-1969) et Max Horkheimer (1895-1973). Ils s'exilèrent aux États-Unis à l'arrivée du nazisme au pouvoir. Leur « théorie cri-

tique » connaîtra un grand succès après la Seconde Guerre mondiale.

Freud, Sigmund (1858-1939). Neurologue et psychiatre autrichien, fondateur de la psychanalyse, qui considère que l'être humain est en partie dominé par des éléments inconscients, entre autres les pulsions de vie et de mort. Son œuvre présente d'évidentes affinités avec la pensée de Nietzsche, mais il ne s'en est pas réclamé. Parmi son œuvre abondante : *L'Interprétation des rêves* (1900), *Introduction à la psychanalyse* (1917).

G-H

Gender studies. Nom donné aux États-Unis à l'étude des genres (masculin et féminin) et de leurs rapports dans une dimension sociologique, psychologique, anthropologique, philosophique, politique ou artistique.

Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832). Poète, romancier et dramaturge allemand, mais aussi scientifique et administrateur (il fut ministre à Weimar). Ses œuvres sont devenues des classiques : *Les Souffrances du jeune Werther* (1774), *Les Affinités électives* (1809), *Faust* (1808)...

Hadès. Dieu grec des morts et maître des Enfers, lieu impalpable où règne une obscurité brumeuse. Fils de Kronos

et de Rhéa, il est l'un des frères de Zeus.

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (1770-1831). Philosophe allemand pour lequel tout ce qui est s'explique par un mouvement progressif de forces antagonistes, la « dialectique ». Nietzsche, qui ne l'appréciait guère, le reconnaît pourtant comme l'un des penseurs majeurs qui, comme lui, ont vu dans le « devenir » l'essence des choses. Œuvres : *Phénoménologie de l'esprit* (1807), *La Science de la logique* (1812-1816) et *l'Encyclopédie des sciences philosophiques* (1817).

Hellénistique. Se dit de la période historique qui va de la conquête d'Alexandre (331-323 av. J.-C.) à la domination romaine (31 av. J.-C.).

Héraclite (v. 520-460 av. J.-C.). Philosophe grec, surnommé « l'Obscur » tant sa vie et son œuvre sont entourées de mystère. Il fut surtout cité par les philosophes, compilateurs et doxographes d'époques variées. Sa pensée, philosophie de l'éternel devenir où les contraires s'opposent et se réunissent tour à tour, a inspiré Platon*, mais aussi Hegel*.

Hölderlin, Friedrich (1770-1843). Poète allemand. Il se passionna pour la pensée grecque antique et les idéaux de la Révolution française, deux sources dont il espérait que l'Allemagne pourrait s'inspirer. À partir de 1804, il som-

bra dans la démence, comme près d'un siècle plus tard Nietzsche, qui l'admirait. Œuvre : *Hypérion* (1797-1799).

Homais (Monsieur). Personnage du roman *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert (1821-1880). Cet apothicaire pédant et malhonnête, qui se piquait de philosophie et de journalisme, incarne aux yeux de l'auteur l'hypocrisie des notables provinciaux.

Homère (vii^e siècle av. J.-C. ?). Auteur supposé de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, dont l'existence historique a souvent été remise en cause. La tradition antique le présentait comme un barde aveugle. *L'Iliade*, qui conte la guerre de Troie, fonde le genre de l'épopée. *L'Odyssée* raconte le retour d'Ulysse dans son île d'Ithaque.

Humanisme. Courant intellectuel européen qui se développe à la Renaissance* et se caractérise par un effort pour relever la dignité de l'esprit humain et le mettre en valeur, notamment en se fondant sur la pensée gréco-latine.

Hyperboréens. Groupe de penseurs ou de mages mythiques, pratiquant l'extase et le culte apollinien*.

I-K

Idéalisme (allemand). Étiquette attribuée à des philosophies développées en Allemagne à la fin du xviii^e et au

début du ^{xx} siècles, pour lesquelles la réalité connue est le produit de la raison. Ses principaux représentants sont Kant*, Fichte*, Schelling* et Hegel*.

Idiosyncrasie. Particularités et traits de caractères propres à un individu, qui définissent son unicité.

Immoraliste. Qui refuse la morale traditionnelle. Nietzsche se considérait comme « le premier des immoralistes » et espérait « inverser toutes les valeurs ». Le roman *L'Immoraliste* (1902) d'André Gide (1869-1951) est directement inspiré de Nietzsche.

Jaspers, Karl (1883-1969). Psychiatre et philosophe allemand. Sa philosophie de l'existence, née de l'expérience de la finitude humaine, emprunte beaucoup à Nietzsche, auquel il a consacré un ouvrage de référence : *Nietzsche, introduction à sa philosophie* (1936).

Kant, Emmanuel (1724-1804). Philosophe allemand rationaliste, qui propose une vision « critique » de la raison contre la conception traditionnelle qu'il juge « dogmatique ». Nietzsche le considère comme un philosophe « moraliste » à combattre. Œuvres : *Critique de la raison pure* (1781), *Critique de la raison pratique* (1788), *Critique de la faculté de juger* (1790), *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785), *La Religion dans les limites de la simple raison* (1793).

Kaufmann, Walter Arnold (1921-1980). Philosophe et poète américain d'origine allemande, traducteur de Nietzsche.

L
La Bruyère, Jean de (1645-1696). Moraliste français qui tirera de l'observation des mœurs de la cour ses célèbres *Caractères* (1688).

La Rochefoucauld, François, duc de (1613-1680). Mémoires issu de l'aristocratie française, notamment célèbre pour ses *Maximes* (1662).

Leibniz, Gottfried Wilhelm (1646-1716). Philosophe rationaliste et mathématicien allemand, polyglotte, bibliothécaire des princes de Hanovre, inventeur (en même temps qu'Isaac Newton) du calcul infinitésimal, linguiste, historien et diplomate, il est considéré comme un génie universel. Pour lui, le monde est composé de monades, substances simples, indivisibles et dotées de perceptions, dont certaines sont inconscientes. Nietzsche verra en lui un précurseur. Œuvre : *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (1704), *La Monadologie* (1714).

Lichtenberg, Georg Christoph (1742-1799). Scientifique et écrivain allemand. Professeur de physique à l'université de Göttingen, cet esprit encyclopédique en-

seigne aussi les mathématiques, la philosophie et l'astronomie. Publiés à titre posthume, les *Aphorismes*, rassemblés pendant près de trente ans, révélèrent un écrivain et moraliste majeur.

Lukács, Georg (1885-1971). Philosophe, sociologue et théoricien de la littérature hongroise de langue allemande. Après avoir jeté les fondements d'une analyse structurale de la littérature (*La Théorie du roman*, 1920), il s'intéresse au marxisme. Membre du Parti communiste en 1918, commissaire du peuple à la culture sous Béla Kun (1886-1939), il est condamné pour déviationnisme. Réfugié en URSS à partir de 1933, il retourne en Hongrie à la fin de la guerre, et devient membre du Parlement. Il participera à l'insurrection de 1956 contre l'URSS. Parmi ses œuvres : *Histoire et conscience de classe* (1923), *Le Roman historique* (1955).

Lumières (philosophie des). Mouvement rationaliste né en Europe au ^{xviii} siècle, dit « siècle des Lumières », et marqué par la croyance dans le progrès du savoir et de l'homme, ainsi que par la méfiance envers toute autorité politique ou religieuse, au nom de l'autonomie de la raison. Le romantisme* lui opposera le culte de la sensibilité.

Luther, Martin (1483-1546). Moine allemand à l'origine de la Réforme protestante. Sa pensée théologique, dévelop-

pée au départ sous la forme de quatre-vingt-quinze thèses présentées au pape, explique pourquoi l'homme ne peut racheter ses péchés par l'argent, comme l'affirmait alors l'Église (système des « indulgences »). Dieu seul, en effet, peut accorder sa grâce. La Réforme visait à transformer le catholicisme. Mais la réaction violente de Rome et la rapide propagation des idées réformatrices en Allemagne donnèrent naissance à une nouvelle Église, dite luthérienne, qui affirme la liberté humaine et ne reconnaît pas le culte des images et des saints.

M-N
Mann, Thomas (1875-1955). Écrivain allemand, prix Nobel de littérature en 1929, auteur de nombreux romans dont *Les Buddenbrook*, histoire d'une grande famille de la bourgeoisie, *La Mort à Venise* (1912), *La Montagne magique* (1924) et *Le Docteur Faustus* (1947).

Mantra. Littéralement « protection de mental ». Formules sacrées sous forme de courtes phrases ou de syllabes incantatoires, généralement en langue sanskrite, récitées lors de pratiques méditatives pour protéger l'esprit de l'adepte. Leur usage est surtout répandu dans les bouddhismes tibétain et ésotérique japonais.

Marx, Karl (1818-1883). Philosophie allemand dont se réclame le marxisme. Issu

d'une famille bourgeoise, il comptait dans sa jeunesse parmi les « jeunes hégéliens » de gauche, qui voulaient que la philosophie s'implique dans la politique. Installé en 1843 à Paris, d'où il dirigea *Les Annales franco-allemandes*, puis à Londres en 1849, il prend la tête de la Première Internationale, créée en 1864. Il joue un rôle important dans le mouvement ouvrier, et se montre très critique vis-à-vis des partis socialistes européens, jugé trop réformistes. Auteur du *Capital*, en partie posthume (1867-1894).

Métaphysique. Titre donné au I^{er} siècle à quatorze traités d'Aristote (384-322 av. J.-C.) par Andronicos de Rhodes parce que ces livres venaient, dans son édition, « après la physique » (*meta ta phusika*). Cette branche de la philosophie vise à étudier ce qui est commun à tous les êtres, au-delà des sciences particulières (l'Être, le Beau, le Vrai).

Michelet, Jules (1798-1874). Historien prolifique, auteur des gigantesques *Histoire de la France* et *Histoire de la Révolution*, remarquables autant par le sérieux de leur documentation que par leur style épique et riche en métaphores.

Monadologie physique. Du grec *monas*, unité ; *logos*, raison, science, discours ; et *phusis*, nature. Doctrine philosophique selon laquelle la nature est composée d'une ou plusieurs substances simples, indivisibles et animées. La

Monadologie (1720) est également le titre posthume que l'éditeur de Leibniz* a donné à une œuvre que celui-ci avait rédigée en 1714.

Montaigne, Michel de (1533-1592). Écrivain et philosophe français, auteur d'une œuvre biographique au long cours, *Les Essais*, où il développe ses réflexions sur sa vie, ses expériences et ses lectures.

Nazaréen. Désigne Jésus-Christ, par référence à la ville de Nazareth, en Galilée, dans l'actuel Israël, où selon les *Évangiles*, il passa la plus grande partie de sa vie.

Netchaïev, Sergueï Guennadiévitch (1847-1882). Révolutionnaire russe. Il fonda à Moscou un groupe nihiliste et terroriste. Émigré à Genève en 1868, après avoir fait assassiner l'un des membres de son groupe, il rencontra Mikhaïl Bakounine (1814-1876), l'un des théoriciens de l'anarchisme, sur lequel il exerça une grande influence, et qui collabora peut-être à son *Catéchisme révolutionnaire* (1868-1869). Il y incitait la jeunesse à « détruire le plus possible ». Fait prisonnier et condamné aux travaux forcés en Russie, il mourut du scorbut en prison.

Nihilisme. Point de vue philosophique selon lequel le monde est dénué de toute valeur.

Novalis, Georg Philipp Friedrich, « baron » von Hardenberg, dit (1772-1802). Philosophe et écrivain, l'un des

plus illustres représentants du romantisme* allemand. Parmi ses publications : *Les Hymnes à la nuit* (1799-1800).

O-P

Onfray, Michel (né en 1959). Philosophe français qui, dans le sillage de Nietzsche et d'Épictète, se réclame de l'athéisme et de l'hédonisme. Il est le fondateur de l'université populaire de Caen. En 2008, avec le dessinateur Maximilien Le Roy, il a publié une bande dessinée intitulée *Nietzsche* (Le Lombard, 2008). Parmi ses nombreux autres ouvrages : *La Sculpture de soi, la morale esthétique* (1991), *Contre-histoire de la philosophie* (2006-2009).

Parménide (v. 540-470 av. J.-C.). Auteur d'un poème didactique en hexamètre, *De la nature*, il est célèbre pour avoir dit que l'Être est, et que le non-être ne peut pas ne pas être.

Pascal, Blaise (1623-1662). Mathématicien, théologien et moraliste, qui développa une philosophie spirituelle (*Pensées*). Pour lui, l'homme est contradictoire, obsédé par lui-même, incapable de tirer vraiment parti de sa capacité de penser. Seul remède : Dieu.

Phidias (v. 490-430 av. J.-C.). Ce sculpteur, représentant le plus illustre du classicisme grec, se vit confier par Périclès, maître d'Athènes, la direction du chantier de l'Acro-

pole et la décoration du Parthénon. Aujourd'hui disparue, sa statue de Zeus à Olympie était connue dans l'Antiquité comme l'une des merveilles du monde.

Philistins. Peuple de l'Antiquité présent dans la Bible, ils furent vaincus par les Israélites sous la royauté de David. Terme utilisé dans un sens péjoratif : il signifie aujourd'hui inculte, borné.

Philologie. Étude d'une langue par l'analyse critique des textes.

Pindare (v. 518-438 av. J.-C.). Poète grec dont nous sont parvenus les quatre livres de son *Épinicies*, odes triomphales dédiées aux vainqueurs des Jeux.

Platon (v. 424-347 av. J.-C.), platonisme. Philosophe athénien, ami et élève de Socrate, qu'il mettra en scène dans ses dialogues. Il forgea le mot « philosophie », littéralement « amour de la sagesse ». Vers 388 av. J.-C., à Athènes, il fonde l'Académie, école philosophique où l'élite intellectuelle, dont Aristote, se rencontre pour discuter de l'essence des choses, de la politique aux mouvements des astres en passant par l'éducation. Il est l'auteur de nombreux dialogues dont *La République* et le *Timée*.

Prédicat. En linguistique, partie de la phrase ou proposition qui porte l'information verbale à propos du sujet.

Prométhéen. Relatif à Prométhée, titan qui osa voler le feu aux dieux pour le donner aux hommes.

Présocratiques. Penseurs grecs qui vécurent entre le VI^e et le IV^e siècle avant J.-C., pour la plupart avant Socrate*. On leur doit les débuts de la philosophie. Parmi les plus célèbres : Thalès*, Héraclite* et Parménide*.

Prophète. Personne qui, sous l'inspiration divine, annonce l'avenir ou révèle des vérités cachées aux autres hommes.

Protoplasme. Contenu d'une cellule vivante. Pour Nietzsche, un protoplasme témoigne moins d'une volonté de « survie », comme le pensait Charles Darwin*, que d'une volonté de s'accroître et s'étendre, signe d'une volonté de puissance.

Psyché. Âme, en grec. En psychanalyse notamment, ensemble des faits psychologiques, y compris inconscients.

R

Realpolitik. « Politique réaliste », en allemand. Désigne pour un pays une politique étrangère fondée sur le calcul rationnel des forces.

Renaissance (XV^e-XVI^e siècles). Époque de l'histoire européenne où les arts, la littérature et les techniques prirent un nouvel envol, favo-

risant humanisme* et esprit de réforme religieuse.

Rimbaud, Arthur (1854-1891). Poète français qui, à 20 ans, ouvre de nouvelles voies à la poésie avec les œuvres en prose *Une saison en enfer* et les *Illuminations*. Elles furent publiées en 1886 à l'initiative du poète Verlaine (1844-1896), à qui le lia une passion tumultueuse. Passé 1875, il n'écrivit plus et mena une vie aventureuse qui le mena jusqu'à Aden (Yémen). Il mourut victime de la gangrène.

Romantisme. Mouvement culturel qui prit son essor en Allemagne dans les années 1790. Contrastant avec le rationalisme des Lumières*, il exalte les sentiments et l'expérience personnelle, le passé, les racines et la nature. Il aura une influence majeure sur la vie politique européenne, notamment sur l'éveil des nationalismes.

Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778). Écrivain et philosophe suisse des Lumières* qui exalte l'idée de Nature et dont l'œuvre eut une importance fondamentale tant sur la philosophie que sur la politique (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755 ; *Du contrat social*, 1762) et sur la pédagogie (*Émile*, 1762).

Royaumont, abbaye de. Abbaye cistercienne fondée par Saint-Louis en 1228, à Asnières-sur-Oise (Val-d'Oise).

S

Salluste (86-34 av. J.-C.). Homme politique, militaire et historien romain, auteur de trois grands ouvrages, la *Conjuration de Catilina*, la *Guerre de Jugurtha* et les *Histoires*. Il s'efforce d'expliquer les causes des événements et les motivations des acteurs de l'histoire.

Sand, Aurore Dupin, dite George (1804-1876). Romancière française, dont les romans *Indiana* (1832) et *Lélia* (1833) mettent en scène des passions contrariées. Elle écrivit aussi des récits champêtres, dont *La Petite Fadette* (1849). Aimée d'Alfred de Musset et de Frédéric Chopin notamment, elle vécut en femme libre.

Schelling, Friedrich Wilhelm Joseph von (1775-1854). Philosophe romantique allemand. Sa première philosophie de l'Absolu considère que la Nature et l'Esprit ne sont que les deux faces de l'Absolu, l'une inconsciente, l'autre consciente. Par la suite, il s'est rapproché du mysticisme et s'est intéressé à la mythologie. Œuvres : *Système de l'idéalisme transcendantal* (1800) et *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine* (1809).

Schiller, Friedrich (1759-1805). Poète et dramaturge allemand qui se distingua d'abord par de grands drames

d'inspiration révolutionnaire et sociale. Devenu l'ami de Goethe*, il fit évoluer son écriture vers un classicisme plus aristocratique. Parmi ses œuvres : *Les Brigands* (1781) et *Guillaume Tell* (1804).

Schlegel, August-Wilhelm von (1767-1845). Ce défenseur du romantisme animera avec son frère Friedrich le cercle d'Iéna et la revue *Athenaeum*. Très proche de Mme de Staël*, il lui fit découvrir la littérature allemande et la suivit dans ses nombreux voyages. Il fut aussi un grand traducteur, notamment de Shakespeare*.

Schumann, Robert (1810-1856). Compositeur allemand de la période romantique.

Shakespeare, William (1564-1616). Poète et dramaturge anglais de l'époque élisabéthaine, il est remis au goût du jour par les romantiques qui admirent son art de mélanger les genres littéraires et les registres de langue. La « bardolâtrie » de l'époque en fait une figure quasi prophétique et entérine son génie dans l'inconscient collectif. Ses œuvres les plus appréciées sont alors *Hamlet* (1603), *Le Songe d'une nuit d'été* (1600), *Le Roi Lear* (1606) et *Macbeth* (1623).

Situationnisme. Mouvement intellectuel et esthétique d'inspiration révolutionnaire qui critique la société marchande. L'Internationale situationniste naît en 1957 de la

réunion de plusieurs avant-gardes. La même année, Guy Debord (1931-1994) publie le texte fondateur du mouvement, *Rapport sur la construction des situations*.

Socrate (469-399 av. J.-C.). Philosophe grec né d'un père sculpteur et d'une mère sage-femme (dont il aurait hérité l'art d'accoucher les esprits). Il avait la réputation de passer l'essentiel de son temps en compagnie de ses jeunes disciples à discuter dans les lieux publics. On sait peu de choses de sa vie : il fit preuve de courage pendant la tyrannie des Trente Tyrans (404 av. J.-C.), refusant d'arrêter un démocrate et s'opposant ainsi à son ancien disciple Critias. Cette relation lui fut pourtant reprochée lors du retour de la démocratie. Accusé de corrompre la jeunesse, il fut condamné à boire la ciguë. Il n'a rien écrit. Sa pensée est connue grâce aux témoignages de ses disciples, Xénophon et surtout Platon*, qui en fait le protagoniste de ses premiers dialogues. L'essentiel de sa philosophie consiste dans sa foi en la raison humaine par laquelle l'homme peut atteindre la connaissance de soi et le bonheur.

Spinoza, Baruch (1632-1677). Philosophe hollandais d'origine juive. Parmi les rationalistes du XVII^e siècle, il est celui qui va tirer le plus radicalement les conséquences de la révolution scientifique en voulant établir de manière

quasi géométrique son analyse de l'homme. Œuvres : *Traité de la réforme de l'entendement* (1661), *Traité théologico-politique* (1670) et *Éthique* (1677, posthume).

Staël, Germaine Necker, dite Mme de (1766-1817). Fille de Jacques Necker, ministre des Finances de Louis XVI, épouse du baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France, cette femme d'esprit défendit les idées libérales contre l'Ancien Régime, puis contre Napoléon qui la poursuivit de sa vindicte. Elle écrivit de nombreux romans et essais, dont *De l'Allemagne*, qui contribua à faire connaître en France la culture allemande.

Stendhal, Henri Beyle, dit (1783-1842). Écrivain français. Déçu par la chute de l'Empire napoléonien qui lui valut de perdre son emploi administratif, il est le représentant d'une génération en deuil des idéaux romantiques*. *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme* font de lui l'un des auteurs majeurs du roman français du XIX^e siècle.

Substantif. Unité lexicale (nom ou pronom) désignant un être ou une chose.

Surréalisme. Mouvement littéraire et artistique né dans les années 1920. Notamment représenté par André Breton (1896-1966), il défend la place de l'inconscient dans la création artistique.

T

Taine, Hippolyte (1828-1893). Critique littéraire, philosophe et écrivain français. Adeptes du déterminisme, il était convaincu que la race, le milieu et le moment historique permettent d'expliquer la production littéraire et artistique, mais aussi les événements sociaux et politiques.

Téléologie. Du grec *telos*, fin, but, et *logos*, discours. Étude de la finalité.

Thalès (v. 625-547 av. J.-C.) Savant, astronome, physicien et philosophe considéré comme l'un des « sept sages de la Grèce ». Il fonda la philosophie des « physiologues », qui tournaient le dos aux explications mythologiques du monde. Son œuvre n'est connue qu'à travers les témoignages rapportés par Diogène Laërce (III^e siècle).

Tolstoï, Léon (1828-1910). Écrivain russe. Issu de la vieille noblesse, il connut le succès avec ses deux œuvres majeures, *Guerre et Paix* (1869), roman fleuve sur fond de guerres napoléoniennes, et *Anna Karénine* (1877), sur une femme adultère. D'athée, il devint croyant, ce qui lui inspira notamment *Résurrection* (1899), nourri de mysticisme chrétien.

Transcendance. Qualité de Dieu qui s'élève au-dessus du monde et des hommes.

V

Valéry, Paul (1871-1945). Écrivain français. Poète, on lui doit *La Jeune Parque* (1917) et *Le Cimetière marin* (1920), qui assurent sa notoriété. Humaniste inquiet du destin de l'Europe, il refusa de collaborer avec les nazis et prononça, en qualité de secrétaire de l'Académie française, l'éloge funèbre du « juif Henri Bergson* ». Il laissa aussi des essais, dont *Regards sur le monde actuel* (1931).

Vauvenargues, de Clapiers, Luc, marquis de (1715-1747). Après des problèmes de santé et l'échec de sa carrière militaire, cet aristocrate se fit moraliste, rédigeant son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, suivie de *Maximes et Réflexions* (1746). Armé d'une foi optimiste en l'être humain, il élabore une doctrine morale selon laquelle l'essentiel est de faire le bien, en cultivant ses qualités personnelles pour les mettre au service de la société.

Voltaire (1694-1778). Écrivain des Lumières*, il s'attaqua tant aux institutions et aux maux de son temps (intolérance, vanité...) qu'à la métaphysique*. Ce polémiste de génie fut un moraliste pratique, professant un déisme soumis à la raison. Il voit le bonheur sur terre et croit en une civilisation perfectible. Parmi ses œuvres : *Lettres philosophiques* (1734), *Candide* (1755-1759).

BIBLIOGRAPHIE

Sauf exception, ne sont mentionnés que les ouvrages utilisés pour la réalisation de ce hors-série et non cités ailleurs.

VIE

- ASTOR (Dorian), *Nietzsche*, Gallimard, 2011.
COLLI (Giorgio), *Écrits sur Nietzsche*, coll. « Philosophie imaginaire », éditions de L'Éclat, 1996.
DELEUZE (Gilles), *Nietzsche, sa vie, son œuvre*, PUF, 1965.
D'IORIO (Paolo), *Le Voyage de Nietzsche à Sorrente*, CNRS Éditions, 2012.
JANZ (Paul Curt), *Nietzsche, biographie*, 3 volumes, Gallimard, 1984-1985.
NIETZSCHE (Friedrich), *Lettres choisies*, Gallimard, 2008.
NIETZSCHE (Friedrich), *Dernières Lettres*, éditions Rivages, 1989.

ŒUVRE

- AUDI (Paul), *L'ivresse de l'art : Nietzsche et l'esthétique*, Le Livre de Poche, 2003.
ASSOUN (Paul-Laurent), *Freud et Nietzsche*, coll. « Quadrige », PUF, 1998.
BLONDEL (Éric), *Nietzsche, le corps et la culture : la philosophie comme généalogie philologique*, L'Harmattan, 2006.
CONCHE (Marcel), *Nietzsche et le bouddhisme*, Encre Marine/Michalon, 1997, édition revue et augmentée en 2009.
CRÉPON (Marc), *Nietzsche : L'art et la politique de l'avenir*, coll. « Perspectives germaniques », PUF, 2003.
D'IORIO (Paolo), (dir.), *Nietzsche - Philosophie de l'esprit libre, études sur la genèse de Choses humaines, trop humaines*, éditions de la Rue d'Ulm, 2004.
LEFRANC (Jean), *Comprendre Nietzsche*, Armand Colin, 2004.
STIEGLER (Barbara), *Nietzsche et la biologie*, PUF, 2001.
WOTLING (Patrick), *Nietzsche et le problème de la civilisation*, PUF, 1995.
WOTLING (Patrick), *La Pensée du sous-sol : statut et structure de la psychologie dans la philosophie de Nietzsche*, éditions Allia, 1999.

POSTÉRITÉ

- BATAILLE (Georges), *Sur Nietzsche*, Gallimard, 1945.
CAMUS (Albert), « Nietzsche et le nihilisme », dans *L'Homme révolté*, Gallimard, 1951.
COLLI (Giorgio), *Après Nietzsche*, coll. « Philosophie imaginaire », éditions de L'Éclat, 2000.
DELEUZE (Gilles), *Nietzsche et la philosophie*, PUF, 1962.
DERRIDA (Jacques), *Éperons, les styles de Nietzsche*, Flammarion, 1978.
GADAMER (Hans-Georg), *Nietzsche l'antipode. Le drame de Zarathoustra, suivi de Nietzsche et nous*, Allia, 2000.
HEIDEGGER (Martin), *Nietzsche*, 2 volumes, Gallimard, 1971.
JASPERS (Karl), *Nietzsche, introduction à sa philosophie*, Gallimard, 1978.
SCHELER (Max), *L'Homme du ressentiment*, Gallimard, 1971.

Le Point - Maîtres-Penseurs

no 14, juin-juillet 2013

74, avenue du Maine - 75682 Paris Cedex 14
Tél. : 01 44 10 10 10

Directeur de la publication

Franz-Olivier Giesbert

Rédactrice en chef Catherine Golliau

Coordination déléguée François Gauvin

Assistante et gestion des droits

Eveline Marti, tél. : 01 44 10 10 07

Ont participé à ce numéro

François Cusset, Jean-François Pradeau,
Pierre-André Taguieff, Jean Vioulac,
Alocha Wald Lasowski, Patrick Wotling.

Avec

Victoria Gairin, François Gauvin,
Elise Lépine, Sophie Pujas, Marine de Tilly,
Daniel Vigneron

Édition Hélène Sorsino

Iconographie Isabelle Eschragh

Révision Claire Sabot

Direction artistique

Paul-Raymond Cohen

Conception

Rampazzo & Associés

Réalisation

Carta-Link & Partners

Diffusion et développement

Jean-François Hattier, tél. : 01 44 10 10 12
jhattier@lepoint.fr

Publicité Xavier Duploux, tél. : 01 44 10 13 22,
xduploux@lepoint.fr

Le Point - Les Maîtres-Penseurs

est édité par la Société d'exploitation
de l'hebdomadaire Le Point - Sebdo,
Société anonyme au capital de
10 100 160 euros

74, avenue du Maine - 75682 Paris Cedex 14

R.C.S. Paris B 312 408 784

Associé principal : ARTEMIS S.A.

Président-directeur général : Cyrille Duval

Dépôt légal à parution - n° ISSN : 0242 - 6005
n° de commission paritaire : 0615 C 79794

Impression Maury Malesherbes 45301

Diffusion MLP

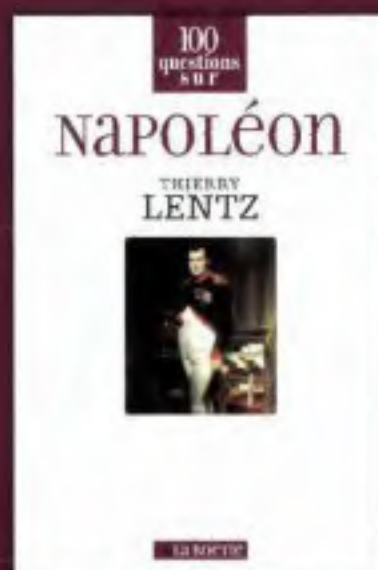
Le Point - Maîtres-Penseurs contrôle les publicités
commerciales avant insertion pour qu'elles soient
parfaitement loyales. Il suit les recommandations
du Bureau de vérification de la publicité.
Si, malgré ces précautions, vous avez une remarque
à faire, vous nous rendrez service en écrivant au
ARPP - 21, rue Auguste-Vaquerie - 75016 Paris Cedex

ARPP

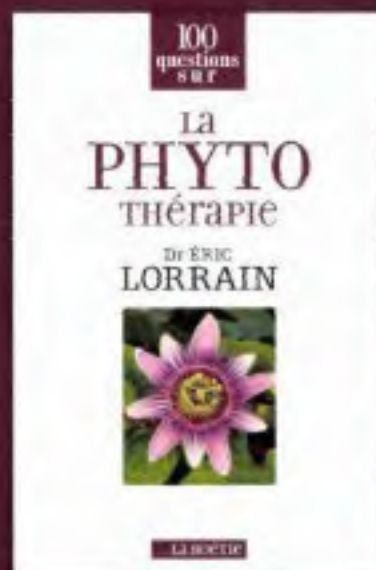
Association pour le
Réglement des
Publicités

Toute reproduction est subordonnée à l'autorisation
écrite de la direction du Point - Maîtres-Penseurs.

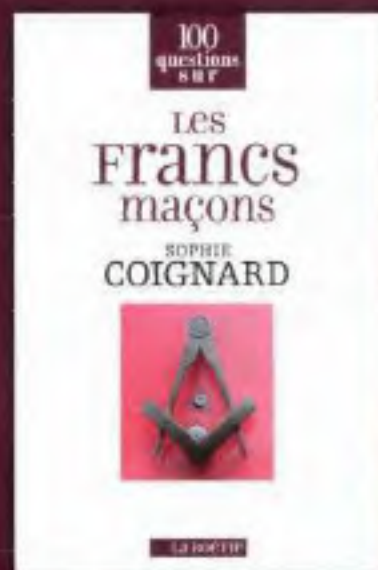
Des ouvrages intrigants, étonnants, passionnants...



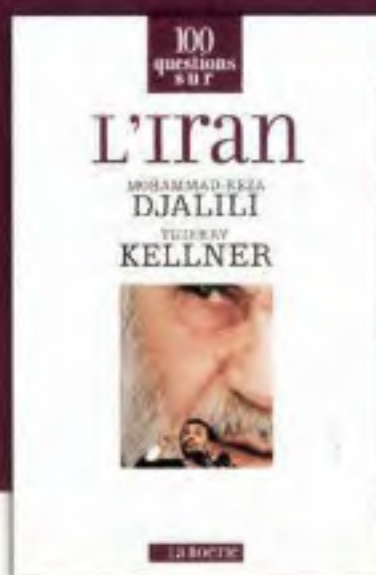
Parution le 4 avril



Parution le 4 avril



Parution le 4 avril



Parution le 10 mai



Parution le 6 juin

Format 13 x 19 cm - 12,50 €

Avec cette nouvelle collection, faites le tour d'un sujet à partir de 100 questions à la fois simples et insolites, évidentes comme inattendues.

LES ÉDITIONS
La BOÉTIE

Diffusion & distribution
Volumen



80 HEURES DE VOTRE CÔTÉ



TISSOT LUXURY AUTOMATIQUE

Une pièce exceptionnelle et intemporelle offrant une **réserve de marche de 80 heures** grâce à son mouvement automatique innovant Powermatic 80, certifié COSC. Boîtier en acier inoxydable 316L, fond de boîtier transparent et étanchéité jusqu'à 5 bar (50m / 165ft). 800€*

IN TOUCH WITH YOUR TIME**

**T+
TISSOT**

MONTRES SUISSES DEPUIS 1853

INNOVATION PER TRADITION

160^e

ANNIVERSAIRE
1853 - 2013

Plus d'information sur www.tissot.ch

*Prix public conseillé **En phase avec son temps

HOURLY
PASSION

3, RUE DE SÈVRES • 75 006 PARIS • 01 40 49 03 95
www.hourpassion.com